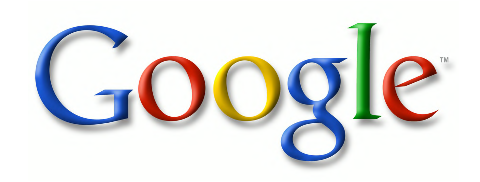
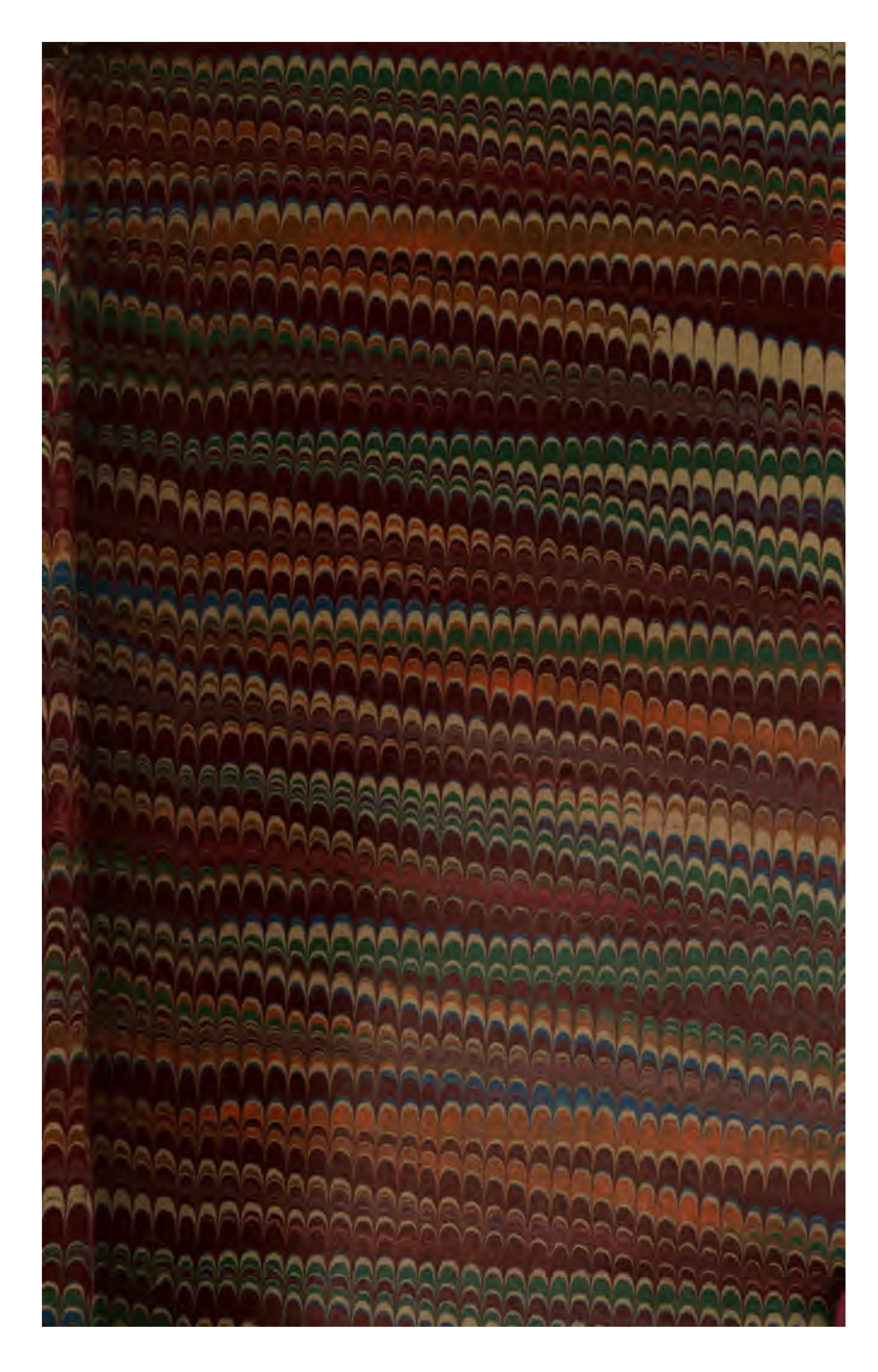



1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE
SOUVENIR DRAMATIC
FUND OF THE
ROMANCE DEPT.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE

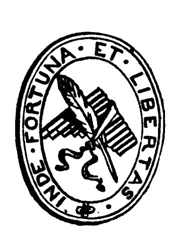


PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1880



Soc. an. d'imp. P. DUPONT, Dr. Paris. — (Cl.) 212.4.80.

YVONNE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

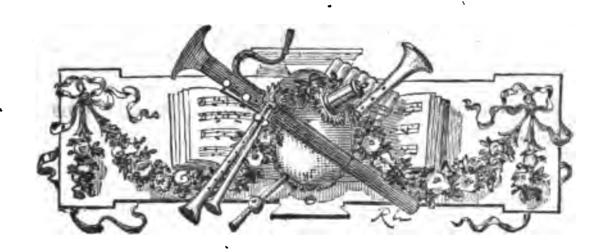
MUSIQUE DE A. M. LIMNANDER.

THÉATRE DE L'OPÉRA-COMIQUE. — 29 Novembre 1859.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
LE MARQUIS DE PONTCALEC.	MM.	Holtzem.
JEAN, fils d'Yvonne		Jourdan.
ROBERT GERVAIS.		Troy.
MATTHIEU GILDAS		Ambroise.
YVONNE	Mmes	Wertheimber.
LOYSE, sa fille.		Cordier.
BLANCHE DE TINTÉNIAC.		Bousquet.
GILETTE, jeune paysanne.		Marie.

Gardes-chasse. — Paysans et Paysannes. — Joueurs de biniou et de cornemuse. — Soldats républicains et vendéens.

En Basse-Bretagne, au château de Tinténiac, entre Quimper et Vannes, en 1794.



YVONNE

ACTE PREMIER

Un salon dans le château de Tinténiac. — Porte au fond; deux portes latérales; plusieurs croisées; à gauche, une table sur laquelle est placé un échiquier.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE PONTCALEC, **étendu à droite sur un canapé,**
BLANCHE, **venant de l'appartement du fond.**

BLANCHE, **parlant à une femme de chambre.**

Dites à ma tante qu'il n'y a pas encore de nouvelles de mon père; s'il en arrive, je les lui porterai. Ne faites pas de bruit, tâchez qu'elle repose, cela la calmera.

LE MARQUIS.

Est-ce que notre tante est plus mal?

BLANCHE.

Non, mon cousin; mais elle a soixante-dix ans, elle est

paralytique, ne peut quitter son grand fauteuil, puis elle s'inquiète.

LE MARQUIS.

Et de quoi?

BLANCHE.

Des événements, qui sont assez graves, à ce qu'il me semble.

LE MARQUIS.

Oui, ma cousine, à Paris; mais ici, dans notre Basse-Bretagne, où tout est tranquille... on ne se bat plus, par malheur; il n'y a rien à craindre, mais c'est bien ennuyeux... Est-ce que la pluie tombe encore, ma cousine?

BLANCHE.

En Bretagne, il pleut toujours. Il faut vous y résigner.

LE MARQUIS, regardant aux croisées et bâillant.

Dieu! que cette matinée est longue!

BLANCHE.

Ce n'est pas galant pour moi, qui viens vous tenir compagnie.

LE MARQUIS, se reprenant.

Longue... parce que vous arrivez trop tard... impossible de sortir... de chasser... de tirer un coup de fusil... Votre père, le marquis de Tinténiac, un de nos chefs bretons, me fait accourir en toute hâte, sous prétexte qu'il a besoin de moi, son neveu, pour une expédition qui se prépare... J'arrive, et, de Vannes à Quimper... je trouve le Cornouailles en pleine paix!...

BLANCHE.

Tout au plus une trêve.

LE MARQUIS.

Enfin, on s'embrasse sur toute la ligne, mais tous les châteaux des environs sont abandonnés : pas de société, pas de noblesse, personne à voir, personne à qui parler.

BLANCHE.

Et moi, mon cousin?

LE MARQUIS.

Vous, ma cousine, vous êtes charmante!... Mais nous avons été élevés ensemble, vous connaissez sur moi, quand j'étais page ou garde du corps, toutes les anecdotes que je pourrais dire... je vous les ai déjà racontées deux ou trois fois.

BLANCHE, gaiement.

Eh bien! une de plus... qu'importe? cela vous empêchera de les oublier... et pendant que je travaille à ma tapisserie...

LE MARQUIS, s'approchant d'elle et regardant son ouvrage.

Vous êtes heureuse de travailler, ma cousine.

BLANCHE.

Que n'en faites-vous autant?

LE MARQUIS.

Est-ce que nous pouvons, nous autres gentilshommes? On ne nous a rien appris qu'à nous battre, c'est notre seul état.

BLANCHE.

Mais aussi, mon cousin, vous l'exercez en conscience.

LE MARQUIS.

Témoin mon aïeul, le marquis de Pontcalec! Témoin mon pauvre père, tombé sous les coups des bleus... Je le vengerai... je le jure... et si le ciel m'exauce, si nous pouvons délivrer la Bretagne... Ah! quelle gloire pour nous!... Que de bonheur!

BLANCHE.

Que d'exploits à raconter aux belles dames de Versailles

LE MARQUIS.

C'est vrai... Mais, d'ici là... il faut occuper ses matinées... (Regardant du côté de la fenêtre.) et il pleut toujours!...

BLANCHE, écoutant.

Cela redouble.

LE MARQUIS.

Quel ennui! Si encore on trouvait ici quelqu'un avec qui se disputer... (Étourdiment.) ou quelqu'un à qui faire la cour!

BLANCHE.

Eh bien! qui vous empêche?

LE MARQUIS.

Oh! ma cousine, je vous respecte trop pour cela!

BLANCHE, riant.

Voulez-vous jouer aux échecs?

LE MARQUIS, vivement.

Pourquoi pas? (Avec désespoir.) Je suis dans ce moment capable de tout. (Arrangeant des pions sur l'échiquier.) Savez-vous pourquoi le marquis de Tinténiac est absent de son château?

BLANCHE.

Non, mon cousin, il ne me l'a pas dit.

LE MARQUIS.

Partir au moment où j'arrive!

BLANCHE.

Oh! il y a déjà huit jours pour le moins.

LE MARQUIS.

Et nous laisser seuls... dans cet immense manoir féodal, sous la garde de sa sœur, notre vieille tante...

BLANCHE.

Et sous la vôtre, mon cousin, sous la protection de nos vassaux qui nous sont très-dévoués.

LE MARQUIS.

C'est vrai... (Jouant.) C'est un beau jeu que les échecs.

BLANCHE.

Il me semble qu'autrefois vous ne pouviez pas le souffrir.

LE MARQUIS.

Je l'aime maintenant.

BLANCHE.

Et pourquoi?

LE MARQUIS.

Il n'y a plus que là que je retrouve le roi et la reine.

BLANCHE.

Et toute la cour : vous ne pouvez vous en passer.

LE MARQUIS, se levant vivement.

Ah! ma cousine!

BLANCHE.

Eh bien! vous êtes déjà las de jouer?

LE MARQUIS.

Non; mais regardez donc ces deux paysannes qui viennent par cette galerie; quels costumes originaux!

BLANCHE.

Le costume breton.

LE MARQUIS.

De jolies femmes, ma foi!...

SCÈNE II.

LOYSE, YVONNE, LE MARQUIS, BLANCHE.

BLANCHE.

C'est la mère et la fille, mon cher cousin.

LE MARQUIS, s'adressant à Yvonne.

La mère?... pas possible!... elles sont du même âge.

YVONNE, à Loyse.

Ces seigneurs de Versailles sont toujours galants, ma fille, mais il ne faut pas les croire.

BLANCHE.

Yvonne de Kervlezech, mon cousin, qui tient notre ferme de Cornouailles et d'autres belles et bonnes terres à elle; car elle est riche : c'est une des fermières du pays les plus habiles et les mieux entendues.

YVONNE, *faisant la révérence.*

Toujours bonne et gracieuse, notre demoiselle.

BLANCHE.

Mon père sera bien fâché, mère Yvonne, de ne pas vous voir; mais nous l'attendons prochainement... peut-être aujourd'hui. Je vous garde jusqu'à demain, ainsi que Loyse, votre fille et ma filleule, que je vous remercie de m'avoir amenée.

YVONNE.

Oh! notre maîtresse, elle a voulu absolument venir.

LOYSE.

J'avais pour cela mes raisons.

BLANCHE.

Et lesquelles, mon enfant?

CHANSON BRETONNE.

Premier couplet.

YVONNE.

Voici le joli mois de mai
Qui donne fleur nouvelle;
Ma belle demoiselle,
Voici le mois de mai.

LOYSE.

Voici le joli mois de mai
Qui donne fleur nouvelle;
Marraine douce et belle,
Voici le mois de mai.

C'est celui-là
Où vous êtes née!

C'est ce jour-là que, chaque année,
Mon cœur vous bénira,
Et mon bouquet le voilà,
Le voilà !

Deuxième couplet.

YVONNE.

Voici le joli mois de mai
Qui donne fleur nouvelle;
Ma belle demoiselle,
Voici le mois de mai.

LOYSE.

Voici le joli mois de mai
Qui donne fleur nouvelle ;
Marraine douce et belle,
Voici le mois de mai.

C'est celui-là
Où vous êtes née!
Heureuse journée!
C'est celui-là que, chaque année
Le pauvre bénira,
Et mon bouquet le voilà,
Le voilà,
Ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

Quoi! ma cousine, c'est aujourd'hui votre jour de naissance, et je l'avais oublié !

BLANCHE.

Les cousins n'ont pas de mémoire, mais Yvonne en a.

LE MARQUIS.

Il ne lui manque rien, et j'estime que son mari, M. Kervlezech... doit être un fermier bien heureux.

YVONNE.

Il est mort... monsieur.

LE MARQUIS, vivement.

Pardon.... pardon!

YVONNE.

Mort sous le drapeau du roi... il y a trois ans... J'avais en vain voulu le retenir. « Tout le monde part, qu'il m'a dit... je ne peux pas rester à la ferme! — Mais tu as ta maison à défendre, ton bien à cultiver! — Ils diront que je suis un lâche. — Mais tu as une femme! » Il a hésité un instant.. une larme a roulé dans ses yeux... « Mais tu as deux enfants? — Eh bien! tu es là, qu'il m'a répondu, pour les élever en honnêtes gens, pour les protéger, pour veiller sur eux... Jure-moi, femme, de tout sacrifier à leur bonheur! » Je le lui ai promis, ce serment-là, je le tiendrai... On entendait le canon qui grondait dans le lointain; il a pris son fusil et m'a tenue longtemps embrassée. « Adieu, femme! qu'il m'a dit... Adieu! Songe à nos enfants... je te les confie. » Il est parti, et depuis je ne l'ai plus revu...

LOYSE.

Mon père... mon pauvre père!

YVONNE.

Ah! c'était un brave homme!

LE MARQUIS.

Mort comme le mien, madame Yvonne, peut-être à ses côtés.

BLANCHE.

Ce qu'elle ne vous dit pas, mon cousin, c'est que, depuis trois ans, c'est elle qui fait valoir la ferme et toutes les terres qui en dépendent... se consacrant uniquement à ses enfants... à Loyse, ma filleule que voilà.... et à Jean, son fils aîné.

YVONNE.

Un beau et brave garçon, je m'en vante!

BLANCHE.

Elle n'a jamais voulu se remarier... elle a refusé tous les partis, qui étaient nombreux.

LE MARQUIS.

Je crois bien. Ils n'ont pas dû manquer.

BLANCHE, à Yvonne.

Et vos enfants, mère Yvonne, répondent, je l'espère, à vos soins et à votre tendresse?

YVONNE.

Ah! ça vous donne toujours du souci. En voilà une, d'abord...

LOYSE.

Ah! ma mère!

YVONNE.

Je ne sais pas ce qu'elle a depuis quelque temps... elle n'est plus à son ouvrage... et elle rêve toujours... A quoi, je vous le demande? Quand je lui en parle, elle m'embrasse et ne me répond rien. Vous serez peut-être plus habile que moi, notre maîtresse?

BLANCHE.

Oui, mère Yvonne... je me charge de l'interroger... Cela me regarde.

YVONNE.

Quant à Jean, mon fils... c'est de lui que je viens vous parler!

BLANCHE.

Depuis quelque temps, nous ne le voyons plus, ce qui nous fait de la peine... mais maintenant qu'il est grand et fort... nous supposions qu'il vous aidait à la ferme et qu'il ne vous quittait plus.

YVONNE.

C'est vrai; mais au lieu de se trouver heureux avec moi... moi qui l'aime tant... il est comme sa sœur... il est triste : on ne sait ce qu'il a... Il avait été pendant trois ans élevé au château... peut-être avec trop de bonté et de douceur par M. le marquis, votre père, qui en voulait faire

son secrétaire... et quand il a fallu reprendre avec moi les travaux de culture... ça lui a peut-être paru un peu rude, à ce garçon... Mais ce n'est pas là ce qui m'a inquiétée le plus : Ne dit-on pas, mademoiselle, que la trève ne peut durer?

BLANCHE.

Je le crains.

YVONNE.

On parle d'une prise d'armes?

BLANCHE.

Oui.

YVONNE.

Ah! mon Dieu!

BLANCHE.

D'une expédition pour dégager l'armée de Stofflet et de Charette.

YVONNE.

Et dans l'appel qu'on va faire des jeunes gens de la paroisse, si on me l'enlevait!...

BLANCHE.

N'aie pas peur... j'en parlerai à mon père...

YVONNE.

C'est que mon garçon, voyez-vous, c'est tout pour moi : il est si beau, si doux, si bon pour sa mère!... et puis si instruit!... C'est lui qui tient à la ferme les comptes et les écritures... Il a des droits pour qu'on l'oublie, pour qu'on ne pense pas à lui : c'est le fils d'une veuve.

BLANCHE.

Sois tranquille, te dis-je! dès que mon père sera de retour, je ferai valoir tout cela.

YVONNE.

Ah! que vous êtes bonne!

GILDAS, au dehors.

Enfants de la Bretagne,
Restez chacun chez vous;
J'ai vu dans la campagne
Les neiges et les loups.

BLANCHE.

Écoute donc, qu'est-ce que j'entends là?

LE MARQUIS, regardant par la croisée.

C'est un pauvre diable, une espèce de marchand que j'aperçois de l'autre côté des fossés.

BLANCHE, parlant au dehors par la croisée.

Qu'on lève la herse et qu'on le laisse entrer.

YVONNE, à Blanche.

Nous avons des comptes à régler, mademoiselle... car j'apportais à M. le marquis, votre père... vos fermages de l'année.

LE MARQUIS.

On paie donc encore des fermages en Bretagne? C'est un pays modèle!

LOYSE.

Et du beurre... et des œufs... et des volailles.

LE MARQUIS.

C'est charmant!

SCÈNE III.

LES MÊMES; GILDAS.

GILDAS, entrant par le fond.

AIR.

Enfants de la Bretagne,
Restez chacun chez vous;

J'ai vu dans la campagne,
Les neiges et les loups.

De la tour féodale
Au plus humble foyer,
Pour vous le porte-balle
Exerce son métier.
C'est pour vous qu'il déploie,
Fillettes de nos champs,
Et la laine et la soie
Et ses plus beaux rubans,
L'étoffe de Guingamp,
Et le fin bouracan;
Regardez, choisissez! je vends à juste prix.
Choisissez, achetez! mais surtout, mes amis,
Croyez-en mes avis.

Enfants de la Bretagne, etc.

LE MARQUIS.

C'est le commerce ambulant que ce gaillard-là! Je veux l'étrenner... et offrir... s'il y en a là un digne d'elle, un mouchoir de soie à cette belle enfant.

GILDAS.

Choisissez, monsieur le marquis.

BLANCHE.

Ah! tu connais mon cousin?...

GILDAS.

Ainsi que monsieur votre père... ainsi que tous les gentilshommes de notre Bretagne... Matthieu Gildas, le doyen des porte-balle du pays de Cornouailles.

BLANCHE.

Oui, j'ai entendu parler de toi comme ayant rendu parfois d'importants services aux armées vendéennes.

GILDAS.

Dame!... toujours par monts et par vaux... je peux mieux que personne apprendre et donner des nouvelles du pays.

YVONNE, à Blanche, à demi-voix, à gauche, pendant que le marquis examine à droite des étoffes.

C'est égal, mam'selle, ne vous y fiez pas, et ne dites devant lui que ce que vous voudrez perdre.

BLANCHE.

Et pourquoi?

YVONNE.

J'ai idée que c'est un espion, et il commence à être connu comme tel dans le pays.

BLANCHE.

En vérité!

GILDAS.

Qu'est-ce que vous dites de moi là-bas, mère Yvonne?

YVONNE.

Je dis... je dis ce que je pense!

GILDAS.

Si c'est bien et si c'est juste, il ne faut pas craindre de le dire tout haut.

YVONNE.

Je ne crains rien, mais je n'aime pas à faire de la peine aux gens... voilà pourquoi je me tais.

GILDAS.

Çà... moi! ça me fera plaisir que vous parliez.

YVONNE.

Eh bien! donc, je disais à notre jeune maîtresse que dans le pays, où chacun s'éloigne de vous et pour un rien vous jetterait la pierre, on prétend que vous êtes un espion et un sorcier.

GILDAS.

Moi!

YVONNE.

Pour sorcier, je n'en sais rien, mais pour espion, j'en suis sûre.

GILDAS.

Vous, mère Yvonne, vous !

YVONNE.

Devant Dieu et par la mémoire de mon pauvre mari... je l'atteste; je l'ai vu, sans cela je ne le dirais pas.

GILDAS.

Vous vous trompez, Yvonne.

YVONNE.

Ah! je me trompe?... Il y a quinze jours, revenant du marché Saint-Jacques à pied et fatiguée, je m'étais assise sur le bord d'un fossé, à l'entrée de la forêt de Mollac; je vis arriver de loin un bleu... Vous le rappelez-vous, maintenant?

GILDAS.

Oui, un beau jeune homme, le fusil sur l'épaule, l'habit bleu, le parement rouge, le collet jaune.

LOYSE, vivement.

Du second régiment de chasseurs?

YVONNE, à sa fille.

Qu'est-ce que ça te fait?

LOYSE, troublée.

Rien, ma mère... c'est que ce régiment-là a passé l'autre jour devant la ferme.

YVONNE, avec impatience.

Qu'importe! (Se retournant vers Gildas.) Enfin, à son approche; je m'étais blottie dans le fossé, et le soldat allait entrer dans la forêt... quand quelqu'un lui cria de la plaine : « Ohé! ohé! arrêtez! » Ce quelqu'un-là, vous le rappelez-vous?

GILDAS.

C'était moi.

YVONNE.

Et vous lui avez dit : « Ne prenez pas de ce côté-là, le

camp des Vendéens est sur la gauche »... L'avez-vous dit?

GILDAS.

Oui.

YVONNE.

Et vous lui avez alors indiqué sur la droite un sentier.

GILDAS.

C'est vrai.

YVONNE.

Et vous n'êtes pas un traître?

GILDAS.

Non.

YVONNE.

Vous n'êtes pas un espion?

GILDAS.

Non.

YVONNE.

J'en fais juge monsieur le marquis.

GILDAS.

Ainsi... madame Yvonne, vous qui êtes si bonne, vous qui êtes mère... vous auriez laissé tuer ce beau jeune homme?

YVONNE, après un instant de silence.

C'était un bleu, et les bleus ont tué mon mari.

GILDAS.

Madame Yvonne, le porte-balle et vous ne se comprennent pas encore, cela viendra peut-être; en attendant, et comme j'ai mauvaise réputation dans le pays, je le sais, vous pouvez me dénoncer, me faire fusiller... je ne vous en empêche pas. Je veux seulement, d'ici-là, rendre un service à mademoiselle de Tinténiac et à monsieur le marquis : ne restez pas plus tard que demain dans votre château.

LE MARQUIS, riant.

Et pourquoi, mon cher?

GILDAS.

Ça ne me regarde pas... (Regardant Yvonne.) On dirait que je suis un espion.

BLANCHE.

Je te remercie de ton avis, mais nous n'en profiterons pas... Nous attendons aujourd'hui, ou demain, le marquis de Tinténiac, mon père, qui, depuis huit jours, est avec plusieurs de ses amis au château de La Boulaye, près de Châtillon.

GILDAS.

Monsieur votre père n'a pas été au château de La Boulaye.

BLANCHE.

Où donc a-t-il été?

GILDAS.

Ça ne me regarde pas; mais il s'est embarqué il y a huit jours aux environs de Carnac.

BLANCHE.

Dans quel but?

GILDAS.

Je n'en sais rien, mais il ne sera pas ici demain.

LE MARQUIS, riant.

Allons, décidément, Yvonne a raison, c'est un sorcier ou un prophète.

BLANCHE, souriant.

Mais mauvais prophète !... je l'espère...

YVONNE, regardant vers le fond.

Ah! c'est Jean, c'est mon garçon... le fusil sur l'épaule!... on ne marche plus autrement dans le pays.

SCÈNE IV.

Les mêmes; JEAN, portant sur l'épaule un fusil qu'il dépose en entrant, près de la table, à gauche.

YVONNE, à Jean.

Tu étais donc aux champs de bien bonne heure, car ce matin j'ai voulu t'embrasser avant notre départ, et tu étais déjà hors de la ferme.

JEAN.

J'en étais parti hier soir, ma mère.

YVONNE.

Dehors toute la nuit, sans me le dire... et pourquoi donc?

JEAN.

J'avais reçu un ordre d'une écriture bien connue, et qui m'est bien chère... du marquis de Tinténiac...

BLANCHE.

Mon père?

JEAN.

« Jean m'attendra demain sur la plage de Carnac. »

GILDAS, secouant la tête.

Ah! je suis un mauvais prophète?

BLANCHE, vivement, à Jean.

Vous avez vu mon père?

JEAN.

Oui, mademoiselle.

BLANCHE.

D'où venait-il ainsi?

JEAN.

D'Angleterre, à ce qu'il m'a dit; il m'a confié des lettres pour les chefs du pays... je les ai portées, mais il m'en reste encore une pour mademoiselle de Tinténiac votre.

tante, une pour M. le marquis et une autre pour vous, mademoiselle.

BLANCHE, *les prenant.*

Merci, mon bon Jean!... Mais si on avait surpris sur vous une pareille correspondance?

GILDAS.

Ah! dame! il eût été fusillé...

JEAN.

Qu'importe!... c'eût été pour vous, mademoiselle, et monsieur le marquis votre père, à qui je dois tout... Et puis Gildas, porte-balle, que j'avais rencontré hier soir, m'avait indiqué pour gagner la plage un chemin où je n'ai pas rencontré un seul poste ennemi.

YVONNE.

Serait-ce possible!... (*A Gildas.*) Tu es donc un Vendéen?

GILDAS.

Non.

YVONNE.

Tu es donc un bleu?

GILDAS.

Non; je sers tout le monde, et ne trahis personne.

YVONNE.

Alors, pour qui donc es-tu?

GILDAS.

Pour la France! à qui nul de vous ne songe : je voudrais, moi, que personne ne se battît et que tout le monde se donnât la main.

YVONNE.

Avec les bleus... jamais!

GILDAS.

Je vous disais bien que vous ne me compreniez pas...

LE MARQUIS.

Matthieu Gildas... je prends toute ta marchandise en masse pour le prix que tu en voudras demander.

GILDAS.

Merci, monsieur le marquis!

BLANCHE, au marquis.

Veuillez, mon cousin, porter à ma tante la lettre de mon père... Je la lui ai promise.

LE MARQUIS, lui baisant les mains.

Oui, cousine, et prendre en même temps connaissance des ordres qui, sans doute, me sont adressés.

(Il sort.)

BLANCHE.

Vous, Gildas, vous ne quitterez pas le château sans vous arrêter un instant à la salle à manger.

GILDAS.

Ce n'est pas de refus, mademoiselle : les sorciers mangent comme les autres.

BLANCHE.

Et vous, mon pauvre Jean, après la nuit de fatigue que vous avez passée...

JEAN.

Ce n'est rien : mon seul chagrin est de n'avoir pu venir ce matin fêter votre jour de naissance, mademoiselle, et vous apporter mon bouquet.

BLANCHE.

Vous avez fait mieux que cela... vous m'avez apporté une lettre de mon père... et je n'oublierai jamais une pareille preuve de dévouement.

JEAN, vivement.

Ah! s'il était vrai...

YVONNE, voulant l'emmener.

Allons, viens!

JEAN.

Non, ma mère... je n'éprouve plus ni fatigue ni besoin... je vous jure... je suis prêt à recommencer et à me remettre en route.

GILDAS, à demi-voix.

Mauvaise route, mon garçon.

JEAN, étonné.

Laquelle?

GILDAS, à demi-voix, à Jean, pendant que les trois femmes causent à voix basse.

Celle que je te vois prendre... Crois-moi, Jean, celle de cette nuit était moins dangereuse.

JEAN, étonné.

Que veux-tu dire?

GILDAS.

Rien... rien... Ta mère, si j'y voyais trop clair, m'accuserait encore d'être un sorcier... peut-être même de t'avoir jeté un sort... Viens manger un morceau, c'est plus solide... cela vaut mieux.

YVONNE, à Jean.

Je ne te quitte pas... Suis-moi, Loyse.

BLANCHE, retenant Loyse.

Non, non, laissez-la-moi; vous savez que nous avons à causer ensemble.

(Yvonne, Gildas et Jean sortent ensemble.)

SCÈNE V.

BLANCHE, LOYSE.

BLANCHE, décachetant la lettre de son père.

Je suis à toi, ma chère enfant.

LOYSE.

Oh! ma marraine, j'attendrai tant que vous voudrez.

BLANCHE, lisant.

« Ma fille bien-aimée, je ne puis, comme je l'espérais, « être de retour demain au château... » (S'interrompant.) Allons! le porte-balle avait raison... (Continuant.) « Ta tante et ton cou-« sin, à qui j'écris, te diront comment nous pourrons nous « retrouver, et tu sauras par eux ce que j'attends de toi et « ce que je désire... » (A part.) Ah! quelles qu'elles soient, mon père, vos volontés seront des ordres pour moi. (Se retournant vers Loyse.) Approche, ma filleule, approche...

DUO.

BLANCHE.

A sa marraine on doit tout dire;
Allons! courage! ne crains rien.
Dans ton âme laisse-moi lire,
Et que ton cœur réponde au mien!

LOYSE.

A sa marraine on doit tout dire,
Et près de vous je ne crains rien :
En mon âme puissiez-vous lire,
Vous, mon conseil et mon soutien!

BLANCHE.

Voyons, n'as-tu pas quelque peine
Qui te fait soupirer tout bas?

LOYSE, troublée.

Ah! non, vraiment, non, ma marraine,
Ce n'est pas, ne le croyez pas!

BLANCHE, la regardant.

Je croirais plutôt le contraire;
Tu rougis, tu baisses les yeux!
(Lui prenant la main.)
Voyons, dis-moi ce grand mystère.
N'aurais-tu pas un amoureux?

LOYSE, se récriant.

Oh! non... je n'ai pas d'amoureux!

BLANCHE, la regardant en souriant.

Tu n'as pas d'amoureux?
(Lui prenant la main.)
Tu n'en as pas?... A sa marraine on doit tout dire :
Tu l'as promis, ne crains plus rien;
Dans ton âme laisse-moi lire,
Et que ton cœur réponde au mien!
(Pressant Loyse.) Allons, parle, allons!

LOYSE, hésitant.

De trouble et de crainte
Mon âme est atteinte,
Et nul à ma plainte
Ne pardonnera!
Dans ma honte extrême
Sur moi l'anathème,
Et votre cœur même
Me repoussera!

BLANCHE.

De honte et de crainte
Son âme est atteinte.
Parle, et de ta plainte
On aura pitié :
Marraine qui t'aime
Pardonne ici même,
Par droit de baptême
Et par amitié!

LOYSE.

O triste sort!

BLANCHE, l'encourageant.

Allons, ma chère!...

LOYSE.

Ah! j'ai grand tort.

BLANCHE.

Oui, de te taire.

LOYSE.

Ah! j'ai grand peur.

BLANCHE.

Ouvre ton cœur.

Ensemble.

LOYSE, pleurant.

De trouble et de crainte, etc.

BLANCHE.

De trouble et de crainte, etc.

BLANCHE.

Parle donc... je t'écoute.

LOYSE.

Eh bien! mon père avait une sœur qui s'était mariée en Touraine, aux environs d'Amboise, une riche fermière qui était veuve, qui n'avait d'autres héritiers que mon frère et moi... et elle nous aimait et désirait toujours nous voir...

BLANCHE.

Il n'y a rien de bien fâcheux jusqu'à présent.

LOYSE.

Mon frère Jean, qui était alors ici au château, près de monsieur le marquis votre père, ne pouvait aller en Touraine; et alors, l'année dernière, et à son grand regret, ma mère m'y envoya passer deux mois près de ma tante, qui eut pour moi toutes les tendresses du monde...

BLANCHE.

Il n'y a pas encore lieu à se désespérer.

LOYSE.

Mais il y avait là le fils d'un fermier voisin qui venait chez elle... souvent, quasiment tous les jours... C'était un brave garçon, un bon travailleur, et pourtant si doux, si timide... qu'il n'osait lever les yeux.

BLANCHE.

Il les levait cependant?

LOYSE.

Oui, ma marraine.

BLANCHE.

Et sur toi?...

LOYSE.

Toujours!... Je ne regardais pas, mais je m'en apercevais... Il avait l'air si ému... que ça me gagnait; mais il ne parlait pas... Les champs de son père avaient été grêlés... la ferme incendiée... et pour venir en Bretagne me demander en mariage à ma mère, il fallait attendre que ces désastres eussent été un peu réparés... mais je me disais : Attendons!...

BLANCHE, vivement.

Ah! tu n'attendras plus, mon enfant, je te le jure, et si ce n'est que cela...

LOYSE.

Si ce n'était que ça, ma marraine, ma mère nous aime tant, mon frère et moi, elle est si dévouée à notre bonheur que, rien qu'en me voyant pleurer, elle m'accorderait tout ce que je voudrais; et quand même Robert (c'est Robert Gervais qu'on l'appelle) serait un simple garçon de ferme sans un denier vaillant, elle m'aurait dit : « Tu l'aimes? prends-le... Quel jour faut-il avertir M. le curé? » Mais ce n'est plus cela... par malheur! (Essuyant une larme.) Oh! non, ce n'est plus cela.

BLANCHE.

Eh bien! qu'est-ce donc?

LOYSE.

Robert, qui, il y a six mois, avait dix-neuf ans et demi, a vingt ans maintenant.

BLANCHE.

Naturellement!

LOYSE.

Ce qui fait qu'il est soldat, soldat de la république.

BLANCHE.

O ciel!

LOYSE.

Il est dans les bleus... il est dans notre pays, je l'ai vu le jour du marché à Vannes... Je n'ai pas pu lui parler... mais c'était lui, j'en suis sûre, qui défilait à son rang, le fusil sur l'épaule... il allait se battre contre les nôtres.

BLANCHE.

Qu'est-ce que tu me dis là!

LOYSE.

Aussi, depuis ce moment, j'ai fait tous mes efforts pour ne plus penser à lui... je n'ai pas pu... et c'est là ce qui me désole... Ne parlez pas de cela, ma marraine, ni à ma mère, ni à mon frère... car à l'idée seule que je peux aimer un bleu... « Les bleus ont tué ton père! » qu'ils me diraient. Les filles du pays me montreraient au doigt, et vous-même, ma marraine...

BLANCHE.

Tais-toi!

LOYSE.

Oh! je le vois bien, vous me regardez comme une misérable.

BLANCHE.

Non, non, mon enfant; mais cet amour-là, il faut y renoncer, il faut le bannir de ton cœur. Il est de ces sentiments si doux qu'on ne peut s'empêcher d'éprouver, bien qu'ils ne soient pas permis; mais le devoir ne le veut pas, et c'est lui seul qu'il faut écouter... C'est ce que tu feras, mon enfant, et comme une brave fille de Bretagne... Tu souffriras avec résignation et en silence, et si le courage te manque, tu viendras près de moi, je t'en donnerai.

LOYSE, *se jetant dans ses bras.*

Ah! ma marraine!

BLANCHE, écoutant.

Quel est ce bruit?

SCÈNE VI.

LOYSE, BLANCHE, LE MARQUIS, QUELQUES GARDES-CHASSE, tenant ROBERT.

QUATUOR.

LE MARQUIS, entrant et parlant à la cantonade.

C'est un ennemi, c'est un traître,
Un espion, soyez-en sûrs,
Qui du parc franchissait les murs ;
Mais bientôt nous saurons connaître
Ses desseins.

BLANCHE.

Qu'est-ce donc ?

LE MARQUIS, montrant Robert qu'on amène.

Un bleu,
Qui venait en maraude en ce château !

LOYSE, à part et apercevant Robert.

Grand Dieu !

Ensemble.

LOYSE.

Surprise nouvelle,
C'est lui que j'ai vu ;
D'une peur mortelle
Mon cœur est ému !

LE MARQUIS, souriant.

Capture nouvelle,
Trophée imprévu!
Qui chez nous appelle
Ce bel inconnu ?

BLANCHE, regardant tour à tour Loyse et Robert.

Pourquoi tremble-t-elle ?
Et quel air ému !
Qui chez nous appelle
Ce jeune inconnu ?

ROBERT, regardant Loyse.

Je la vois, c'est elle,
Le ciel m'est rendu !
Ivresse nouvelle
Pour mon cœur ému !

LE MARQUIS, à Robert.

En ce château, pendant la trêve,
Qui t'amenait ? réponds-moi.

ROBERT, regardant Loyse.

Non.

LE MARQUIS.

Palsambleu ! la réponse est brève,
Et surtout elle est sans façon.
Au moins, mon jeune camarade,
De ces remparts tu nous diras
Pourquoi tu tentais l'escalade ?

(Robert regarde Loyse et garde le silence.)

LE MARQUIS, avec impatience.

Parleras-tu ?

ROBERT.

Je ne parlerai pas.

LE MARQUIS.

Dans quel dessein ?

ROBERT.

Je n'en ai pas,
Je n'en ai pas,
Je n'en ai pas !

2.

Ensemble.

LE MARQUIS.

C'est tenter ma colère ;
Prends garde, téméraire !
Rien ne peut t'y soustraire,
Livre-moi tes secrets !
Sinon, pour récompense
D'un coupable silence,
A l'instant ma vengeance
Va punir tes projets !

LOYSE.

Insensé, téméraire,
C'est tenter sa colère !
Rien ne peut le soustraire
A son terrible arrêt.
Ses coups, il les défie,
Et pour moi, son amie,
Au péril de sa vie,
Il garde mon secret.

ROBERT, à part.

Non, non, je dois me taire,
Et sur moi, téméraire,
Dût sa juste colère
Prononcer mon arrêt !
Ses coups, je les défie,
Et pour ma jeune amie,
Au péril de ma vie,
Je garde mon secret.

BLANCHE, au marquis.

Calmez votre colère,
Il persiste à se taire ;
Mais bientôt, je l'espère,
Il dira son secret.
Risquer ainsi sa vie
C'est ivresse ou folie ;
Un instant, je vous prie,
Suspendez votre arrêt.

LE MARQUIS.

Un espion, c'est évident.

(Aux gardes-chasse qui sont restés au fond du théâtre.)

Dans la cour du château, fusillé sur-le-champ.

Allez, et qu'on l'emmène !

LOYSE, à part.

Ah! d'effroi... mon cœur a frémi!

(Bas, à Blanche contre laquelle elle se serre en tremblant.)

Ma marraine!

BLANCHE.

Eh bien ?

LOYSE.

Ma marraine!

BLANCHE, se retournant et la regardant.

Qu'as-tu donc ?

LOYSE, prête à se trouver mal.

Je me meurs... C'est lui!

BLANCHE, se retournant vers les gardes-chasse qui emmènent Robert.

Arrêtez !... arrêtez !...

LE MARQUIS, étonné.

Quel est votre dessein?...

BLANCHE.

Un seul mot à vous, mon cousin.

COUPLETS.

Premier couplet.

En ce château, les dames de ma race
Avaient un droit par le temps aboli,
Et que de vous je réclame aujourd'hui!
Un noble droit, celui de faire grâce.
Oui, mon cousin, daignez me l'octroyer :
A moi les jours du pauvre prisonnier!

Ensemble.

LE MARQUIS.

C'est là ce don qu'il faut vous octroyer ?
Quoi ! vous voulez les jours du prisonnier!

BLANCHE, les mains jointes.

Oui, mon cousin, ah ! daignez octroyer
Les jours, les jours du pauvre prisonnier !

LOYSE, de même.

Oui, monseigneur, ah ! daignez octroyer
Les jours, les jours du pauvre prisonnier !

ROBERT, regardant Blanche.

Ange du ciel, qui pour moi viens prier
Et demander les jours du prisonnier !

LE MARQUIS.

C'est à moi d'obéir, ô noble châtelaine !
Vous le voulez, qu'il soit donc épargné !
(Aux gardes-chasse.)
Allez, et qu'on l'emmène !
Dans la tour du château qu'il soit emprisonné!

BLANCHE, aux gardes.

Non pas !
(S'adressant au marquis.)

Deuxième couplet.

C est aujourd'hui le jour de ma naissance;
Vous le savez, et, comblant tous mes vœux,
Vous ne pouvez, chevalier généreux,
Me refuser entière obéissance.
Oui, mon cousin, oui, daignez octroyer
La liberté du pauvre prisonnier !

Ensemble.

LE MARQUIS.

Il faut encore, il faut donc octroyer
La liberté du pauvre prisonnier?

BLANCHE.

Oui, mon cousin, oui, daignez octroyer
La liberté du pauvre prisonnier!

LOYSE.

Oui, monseigneur, oui, daignez octroyer
La liberté du pauvre prisonnier!

ROBERT.

Ange du ciel, qui pour moi viens prier,
Ah ! sois bénie du pauvre prisonnier !

LE MARQUIS, faisant signe aux gardes de s'éloigner, et s'adressant à Blanche.

Peut-on vous refuser? Soyez donc satisfaite!

BLANCHE, bas à Loyse.

Es-tu contente ?

LOYSE, à demi-voix

Ah ! c'est combler tout mon espoir !

LE MARQUIS, à Robert.

Allons, va-t'en... bats en retraite.

ROBERT, à part.

Partir, ô ciel !

(Bas à Loyse.)

Je venais pour vous voir.

LOYSE, à voix basse.

Ne me revoyez plus jamais, je vous en prie.

ROBERT, avec douleur.

Ah ! le sort m'est fatal !

LE MARQUIS, le regardant en riant.

On dirait, par ma foi,
Qu'il a regret de vivre, et que sa seule envie
Est d'être fusillé ; pourquoi ?

(A Robert.)

Vous pouvez, à présent, nous apprendre pourquoi.

Ensemble.

ROBERT.

Non, non, je dois me taire,
Non, non... j'y persévère !
Dussiez-vous, plus sévère,
Révoquer votre arrêt !
En vain, l'on me supplie,
C'est là ma fantaisie,
Même au prix de ma vie,
Je garde mon secret !

LOYSE.

Exauce ma prière,
Daigne, ô Dieu tutélaire !
Dérober à ma mère
Ces funestes secrets !
Mon Dieu ! fais que j'oublie
Son image chérie !
Puissé-je de ma vie
Le bannir à jamais !

LE MARQUIS.

La chose est singulière,
Il persiste à se taire,
Et c'est par caractère
Un cavalier discret.
En vain on le supplie,
C'est là sa fantaisie,
Même au prix de sa vie,
Il garde son secret !

BLANCHE.

Daigne, ô Dieu tutélaire !
Entendre sa prière,
Et cacher à sa mère
Ces funestes secrets !
Fais que son cœur oublie
Une image chérie,
Que loin de lui sa vie
S'écoule désormais !

(Robert s'éloigne par le fond en jetant un dernier regard sur Loyse qui détourne la tête.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté Robert; JEAN, paraissant à la porte de l'appartement du fond.

JEAN.

Ma sœur Loyse, ma mère te demande.

LOYSE, essuyant vivement ses larmes.

J'y vais, mon ami, j'y vais.

(Elle sort par la porte à gauche.)

JEAN, à Blanche.

Je venais, mademoiselle...

BLANCHE.

Je suis à vous. (S'approchant du marquis.) Merci, mon cousin, vous avez fait là une bonne action!

LE MARQUIS.

Qui ne me semble pas trop raisonnable et que je ne comprends pas encore; mais si on comprenait, l'obéissance n'aurait plus de mérite.

BLANCHE.

Aussi, vous en avez beaucoup à mes yeux.

LE MARQUIS.

Moins que vous ne croyez, car j'avais aussi, de mon côté, ma cousine, une grande faveur à vous demander.

BLANCHE.

Parlez.

LE MARQUIS.

Les nouvelles que j'ai reçues du marquis de Tinténiac, votre père, sont graves.

(Jean, qui s'était avancé lentement et en rêvant jusqu'auprès de Blanche s'arrête en ce moment, entend les dernières paroles du marquis et veut, s'éloigner.)

BLANCHE.

Restez, Jean. (S'adressant au marquis.) Vous pouvez parler devant lui. Mon père m'a toujours dit qu'il nous était dévoué, qu'il se ferait tuer pour nous.

JEAN, vivement.

Le croyez-vous, mademoiselle?

BLANCHE, avec émotion.

Oui!

JEAN.

Merci, mademoiselle.

BLANCHE, se retournant vers le marquis.

Eh bien?

LE MARQUIS.

La trêve va être rompue, un soulèvement général se prépare; toutes les paroisses appellent nos paysans aux armes, pour recruter l'armée de Stofflet et de Charette, qui se sont réunies et qui marchent contre le général Hoche; de plus Hervili et Sombreuil, avec qui le marquis de Tinténiac s'est entendu, ont secondé ce mouvement, en débarquant sur nos côtes, à la baie de Quiberon, et votre père m'ordonne de me tenir prêt à le rejoindre, moi et les seigneurs des environs, pour marcher les premiers en avant.

BLANCHE, avec terreur.

O ciel!

LE MARQUIS.

C'est trop juste; il faut bien, nous autres gentilshommes, nous faire tuer un peu pour donner l'exemple et encourager les autres. J'attends donc le signal que votre père me promet, sa croix de Saint-Louis qu'il m'enverra dès qu'il faudra partir... Ce sera demain, après-demain... qui sait?

Mais auparavant, il m'exprime une volonté, un désir que je dois vous soumettre, ma cousine.

BLANCHE.

Que voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Quoiqu'une pareille marque de bonté doive combler tous mes vœux, elle n'aurait de prix pour moi qu'approuvée par vous... Voici la lettre de votre père... veuillez la lire, ma cousine, et, prêt à obéir, quoi que vous décidiez... je vais auprès de votre tante, mademoiselle de Tinténiac, attendre votre réponse.

(Il salue Blanche, lui baise la main avec respect et sort par la porte de droite.)

SCÈNE VIII.

JEAN, BLANCHE.

BLANCHE, regardant quelque temps avec étonnement la lettre qu'elle tient, et qu'elle se décide enfin à lire.

O ciel!

JEAN, s'approchant d'elle vivement.

Qu'est-ce donc?

BLANCHE.

Une nouvelle à laquelle j'étais loin de m'attendre. (Avec émotion.) Mais vous et votre famille et votre mère, vous nous portez trop d'attachement pour que vous ne soyez pas des premiers à qui j'en fasse part.

JEAN.

Parlez, mademoiselle... parlez...

BLANCHE.

Voici ce que mon père écrit à mon cousin, là... à cet endroit.

JEAN, lisant.

« La campagne qui se prépare sera la dernière, elle sera « décisive; j'ignore quelle en sera l'issue. Dieu aidant, je ne « m'y épargnerai pas; mais la pensée que je peux laisser ma « fille seule au monde et sans soutien pourrait m'empêcher « de m'exposer comme doit le faire celui qui commande et « qui doit l'exemple. Je désire donc, et ma fille compren- « dra, j'en suis sûr, cette volonté qui sera peut-être la der- « nière, je désire qu'au reçu de cette lettre, mon neveu soit, « dans la chapelle du château, et en présence de mademoi- « selle de Tinténiac, ma sœur, uni à sa cousine Blanche. »

JEAN.

COUPLETS.

Premier couplet.

Un nom glorieux,
Fortune et naissance,
Tout brille à vos yeux
Dans cette alliance.
Ah! nous en sommes heureux,
Bien heureux!
Aussi, d'un ami fidèle,
Recevez, mademoiselle,
Les compliments et les vœux!

Deuxième couplet.

Selon votre cœur
L'amour vous engage,
Et tout est bonheur
En ce mariage.
Ah! nous en sommes heureux,
Bien heureux!
Aussi, d'un ami fidèle,
Recevez, mademoiselle,
Les compliments et les vœux!

(Il lui rend sa lettre.)

BLANCHE, avec émotion.

Merci, Jean!...

(Elle sort par la porte à droite, Jean cache sa tête entre ses mains, se laisse tomber sur un fauteuil près de la table à gauche, et éclate en sanglots.)

SCÈNE IX.

YVONNE, entrant par la gauche, et apercevant son fils JEAN à gauche, près de la table.

YVONNE, courant à lui.

Mon fils! mon fils!... tu pleures?

JEAN, vivement, et couvrant ses yeux.

Non, ma mère, non, ce n'est pas vrai.

YVONNE.

Et ton visage est baigné de larmes, comme ta sœur que je quitte à l'instant... Moi qui avais juré à votre père de faire votre bonheur à tous deux, de ne rien épargner pour cela!... que puis-je donc faire, dis-le-moi, dis-le-moi, mon garçon? Est-ce notre fortune qu'il te faut? est-ce ma vie?

JEAN.

Non, ma mère.

YVONNE.

Mais pourquoi ton chagrin? Il y a une raison.

JEAN.

Ne me la demandez pas.

YVONNE, avec reproche.

Tes chagrins sont à moi... ils m'appartiennent... tu ne peux pas les garder pour toi tout seul!

JEAN.

Je ne peux pas vous les dire.

YVONNE.

Et moi, je veux les connaître... je le veux, moi, ta mère... tu parleras, je l'ordonne!

JEAN, hésitant.

Eh bien! ma mère... je ne voulais pas vous le dire... il faut que je parte.

YVONNE, poussant un cri.

O ciel!

DUO.

JEAN.

Voici les périls et la guerre,
Et, lorsque part tout le pays,
Près de ma sœur et de ma mère,
Caché, je reste en mon logis!

YVONNE, levant les yeux au ciel avec douleur.

Ainsi, mon Dieu! parlait son père.

JEAN.

Fidèles à leur noble tâche,
Contre les bleus ils marcheront;
Et moi l'on me traite de lâche,
Et la rougeur couvre mon front!

YVONNE, de même.

Ainsi, mon Dieu! parlait son père.

JEAN, avec exaltation.

Non, non!

(Avec force.)

A l'infamie, à la misère,
Moi, je préfère le danger!
Viens, guide-moi, mon noble père,
Je veux mourir ou te venger!

YVONNE, à genoux et priant. Chant suave et doux.

Mon Dieu, qui voyez ma misère,
De lui détournez le danger,
Et venez inspirer sa mère,
Qui ne peut plus le protéger!

(Yvonne, après avoir prié, se relève résignée, et s'approche avec douceur de son fils.)

O mon enfant! pardonne,
Si j'ai manqué de cœur;
Puisque l'honneur l'ordonne,
N'écoute que l'honneur!
Va-t'en, pars pour la guerre,
Et parfois pense à moi;
Mon fils, pense à ta mère,
Qui se meurt loin de toi...
(Se reprenant.)
Non, non! pense à ta mère
Qui prira Dieu pour toi!

JEAN, attendri et hésitant.

Oh! douleur trop cruelle!
En voyant votre effroi,
J'hésite malgré moi;
Mon courage chancelle.

YVONNE, avec force.

Non, non, mon fils! non, que mon désespoir
Ne te détourne point ici de ton devoir!
Ne vois pas mes larmes;
N'écoute plus mes alarmes.
Que la douleur se taise où l'honneur a parlé.
Faible femme, mon cœur un instant a tremblé!
Mais, toi...
(Allant prendre le fusil qui est contre la table et le lui donnant. — Reprise du premier motif chanté par Jean. — Avec exaltation.)
Va, mon fils! armé par ta mère,
Brave sans crainte le danger!
Va! sois vainqueur! venge ton père,
Et reviens pour me protéger!

JEAN, se courbant devant sa mère et reprenant le premier motif chanté par Yvonne.

Bénissez-moi, ma bonne mère,
De moi détournez le danger,

Et que votre image si chère
Vienne en tout temps me protéger!

YVONNE, se jetant à son cou et l'embrassant en pleurant.

Et maintenant, mon fils chéri, mon pauvre Jean,
Dieu te l'ordonne... va-t'en!
Avec ma joie et mon bonheur... va-t'en!

JEAN.

Ma mère... adieu, ma bonne mère!
Que votre sainte prière
Guérisse mon tourment!
Ma mère, ma bonne mère,
Bénissez votre enfant!

Ensemble.

YVONNE.

Mon fils chéri, mon pauvre Jean,
Je te bénis... va-t'en! va-t'en!

JEAN.

Ma mère, ma bonne mère,
Bénissez votre enfant!

SCÈNE X.

LES MÊMES; LOYSE.

LOYSE.

Ah ben! voilà une nouvelle... et à laquelle je ne m'attendais guère.

YVONNE.

Qu'est-ce donc?

LOYSE.

Moi surtout qui ai vu mademoiselle il y a à peine deux heures, et elle ne m'en avait pas dit un mot.

YVONNE, avec impatience.

De quoi?

LOYSE.

De son mariage.

YVONNE, étonnée.

Notre demoiselle, mademoiselle de Tinténiac ?

JEAN, cherchant à cacher son émotion.

Oui, ma mère, elle doit se marier avec son cousin.

LOYSE, haussant les épaules.

Se marier ! ah bien oui !

JEAN, vivement, avec joie.

C'est rompu ? ça ne se fera pas ?

LOYSE.

C'est fait.

JEAN, se contenant à peine.

C'est fini !

LOYSE.

On n'a pas idée d'une chose pareille... on n'a prévenu personne... M. le marquis et mademoiselle étaient dans la chambre de leur tante. Celle-ci s'est fait porter, toujours dans son fauteuil, jusque dans la chapelle du château, où l'aumônier, qu'on avait averti, est descendu et leur a donné la bénédiction nuptiale ; seulement alors, et quand la cérémonie a été célébrée, on a annoncé la nouvelle à tous les gens de la maison ; de là elle s'est répandue dans le village ; aussi voilà tous les paysans qui accourent en habits de fête... et, pour être improvisé, ça n'en sera pas moins beau. (Avec joie.) C'est superbe !

YVONNE, regardant son fils et voulant imposer silence à Loyse.

Tais-toi !

LOYSE.

Et les cloches de la paroisse... les ferez-vous taire aussi ?... Entendez-vous quel carillon !...

SCÈNE XI.

LES MÊMES; PAYSANS et PAYSANNES; puis LE MARQUIS et BLANCHE.

(On entend au dehors sonner les cloches du château et du village.)

FINALE.

Ensemble.

LOYSE, gaiement, sur le devant du théâtre.

Comme les cloches sonnent!
Et quel son enchanteur
Quand elles carillonnent
L'amour et le bonheur!

LE CHŒUR, en dehors du théâtre.

Jusqu'au ciel, cloches pieuses,
Portez vos divins concerts!
Que vos voix religieuses
Retentissent dans les airs!

JEAN.

A la cloche qui sonne,
Qui sonne mon malheur,
Mon cœur tremble et frissonne,
Je me meurs de douleur!

YVONNE.

A la cloche qui sonne,
Qui sonne son malheur,
Son cœur tremble et frissonne,
Il se meurt de douleur!

(Les paysans et les paysannes, en habits de fête, se répandent sur le théâtre; paraissent le marquis et Blanche, habillés en mariés. Jean et sa mère tressaillent à leur vue.)

Ensemble.

JEAN.

O jour fatal! chaîne éternelle,
Qui vient combler mon désespoir!
A mon secours en vain j'appelle
Et la raison et le devoir!

LE MARQUIS.

O jour heureux! chaîne éternelle,
Qui vient combler tout mon espoir!
Oui, j'en suis fier, c'est la plus belle
Qui m'a soumis à son pouvoir!

BLANCHE.

Mon père, l'épouse nouvelle
Vient d'obéir à ton pouvoir,
Et restera toujours fidèle
A l'honneur ainsi qu'au devoir!

YVONNE, regardant son fils.

Je comprends la douleur cruelle
Qu'en ses traits, hélas! je crus voir.
Ah! qu'à leurs yeux rien ne révèle
Sa souffrance et son désespoir!

LOYSE.

Qu'il est heureux et qu'elle est belle!
Le ciel a comblé leur espoir,
Et, par cette chaîne nouvelle,
De l'amour leur fait un devoir!

LE CHŒUR.

Qu'il est joyeux et qu'elle est belle!
Leur bonheur fait plaisir à voir.
Célébrons l'union nouvelle
Qui comble ainsi tout leur espoir!

YVONNE, à demi-voix à Jean, qui reste accablé par sa douleur.

Mon fils, s'il n'eût fallu que te donner ma vie,
J'aurais dit : La voilà! prends-la, je t'en supplie!
(Montrant Blanche.)
Mais elle, je ne peux, hélas! te la donner!

JEAN, vivement.

Que dites-vous?

YVONNE.

Tais-toi, j'ai su te deviner!

JEAN, cachant sa tête dans ses mains.

Ah! ma mère! ma mère! où fuir?

YVONNE.

Auprès de moi.
Pleure, car me voilà pour pleurer avec toi.

Ensemble.

JEAN.

O jour fatal! chaîne éternelle,
Qui vient combler mon désespoir!
O ma mère! en mon cœur rappelle
Et la raison et le devoir!

YVONNE.

Mon fils, mon fils, reste fidèle
A l'honneur ainsi qu'au devoir,
Et qu'à leurs yeux rien ne révèle
Ta souffrance et ton désespoir!

LE MARQUIS.

O jour heureux! chaîne éternelle, etc.

BLANCHE.

Mon père, l'épouse nouvelle, etc.

LOYSE.

Qu'il est heureux et qu'elle est belle! etc.

LE CHŒUR.

Qu'il est joyeux et qu'elle est belle! etc.

(A la fin de cet ensemble entrent des joueurs de biniou et de cornemuse.)

LE MARQUIS, s'adressant à son intendant.

A tous ces joyeux camarades,
Mon intendant, versez rasades!
Par Notre-Dame de Plévin,
Je veux qu'on leur donne du vin!

Du vin jusqu'à demain matin,
Par Notre-Dame de Plévin!

LES PAYSANS BRETONS.

Chantons, amis, jusqu'à demain,
Un aussi noble suzerain
Et l'épouse du châtelain;
Chantons, amis, jusqu'à demain!

LE MARQUIS, à demi-voix, à Jean et à sa mère.

Par les chansons de l'antique Bretagne,
Jusqu'à demain retenez-les;
Pendant ce temps, avec ma charmante compagne,
(Souriant.)
Heureux époux, je disparais!

JEAN, à demi-voix, avec désespoir.

Ah! c'en est trop! tout est fini pour moi!

YVONNE, cherchant à le calmer.

Non, je suis là, mon fils, pour pleurer avec toi!

LES PAYSANS BRETONS.

Buvons, amis, jusqu'à demain,
A notre noble suzerain,
A l'épouse du châtelain
Buvons, amis, jusqu'à demain!

(Le marquis a pris le bras de Blanche; Jean, sur le devant du théâtre, vient de saisir son fusil; Yvonne l'arrête; les paysans, au fond du théâtre, chantent et dansent; le marquis et sa femme vont s'éloigner; Gildas paraît au fond.)

SCÈNE XII.

JEAN, YVONNE, à gauche, LE MARQUIS, à droite, LOYSE, au milieu des JEUNES FILLES à droite, PAYSANS et PAYSANNES au milieu, GILDAS, venant du fond et regardant le spectacle qui s'offre à ses yeux.

GILDAS.

Quoi! partout des chants et des danses!
(Regardant le marquis prêt à emmener sa femme.)
Et l'époux que l'amour va couronner! Non, non!
(S'approchant du marquis.)
Dieu ne veut pas encor combler vos espérances.
(A demi-voix.)
J'ai pour vous un message...
(Montrant sa poitrine.)
Il est là.

LE MARQUIS.

Donne donc!

GILDAS.

Ce soir, à la grande bruyère,
Un jeune fermier du pays
Pour vous à l'instant m'a remis,
Et de la part du vieux marquis,
Ce message important.

LE MARQUIS, regardant l'objet que lui remet Gildas.

La croix de Saint-Louis!

JEAN, regardant le marquis.

Notre chef, qui l'ordonne,
A besoin de nos bras,
Et lui-même il nous donne
Le signal des combats!
Notre sort, je l'ignore,
Mais, guidés par la foi,
Marchons, servons encore
Dieu, l'honneur et le roi!

LE MARQUIS.

Il m'attend, il ordonne
D'armer pour lui nos bras,
Et lui-même il me donne
Le signal des combats.
De celle que j'adore
Fuyons la douce loi ;
Marchons, servons encore
Dieu, l'honneur et le roi !

YVONNE et BLANCHE.

Eh quoi ! l'honneur l'ordonne,
Partir encore, hélas !
Encore, ah ! j'en frissonne,
Du sang et des combats !
Mon Dieu ! toi que j'implore,
Toi qui vois mon effroi,
Sauve ce que j'adore,
O mon Dieu ! rends-le-moi !

GILDAS.

De nouveau l'airain tonne,
Et le fer brille, hélas !
Encore... ah ! j'en frissonne,
Encore des combats !
Dans la paix que j'implore,
C'est en vain que j'ai foi ;
Verrai-je son aurore
Briller jamais pour moi ?

LOYSE et LES PAYSANS, *buvant et dansant.*

De la gaîté bretonne
Secondant les éclats,
Le marié nous donne
Le bal et le repas !
Pour lui, buvons encore,
Que le plaisir soit roi,
Et jusques à l'aurore
Suivons sa douce loi !

LE MARQUIS, s'approchant de Blanche, à demi-voix.

Blanche, ma bien-aimée, il faut que je vous quitte!

JEAN, à part, avec joie.

Merci, mon Dieu!

LE MARQUIS, de même, montrant à Blanche la croix de Saint-Louis.

Votre père m'attend,
Et l'on doit cette nuit se battre, c'est l'instant
D'être à ses côtés.

BLANCHE.

Ah! de frayeur interdite,
Je frissonne.

LE MARQUIS, souriant.

Allons donc! fille et femme de soldat!
Pour nous tous, désormais, la vie est un combat.
Je pars...

JEAN, à demi-voix, au marquis.

Mais non pas seul.

LE MARQUIS.

Que dis-tu?

JEAN.

Je vous suis.

LE MARQUIS, étonné.

Et ta mère?...

JEAN, prenant la main de sa mère.

Tantôt, elle me l'a permis.

YVONNE, avec un sanglot qu'elle se hâte de réprimer.

Moi!

LE MARQUIS.

Taisez-vous!
(Montrant les gens de la noce qui boivent et mangent.)
Que ces enfants, ces femmes
Ignorent encor nos projets.
Aux doux plaisirs où se livrent leurs âmes,

Quelques instants encore laissons-les !
(A Jean.)
Et nous...
(A Blanche, à voix basse, avec simplicité.)
Adieu, ma femme !

JEAN, à Yvonne, de même.

Adieu, ma mère !

GILDAS, prenant la main de Jean et à demi-voix.

Ainsi
Tu vas te battre?

JEAN.

Non !

GILDAS.

J'en suis sûr !

JEAN.

Eh bien ! oui,
Tuer les bleus..

GILDAS.

Ou bien être tué.

JEAN.

Tant mieux !

GILDAS, avec douleur.

Oui, frère contre frère encor !... O mon pays !
Sous les mêmes drapeaux quand marcheront tes fils?

Ensemble.

LE MARQUIS.

Notre chef nous ordonne
D'armer pour lui nos bras, etc.

JEAN.

Notre chef nous ordonne
D'armer pour lui nos bras, etc.

BLANCHE et YVONNE.

Quoi! l'honneur leur ordonne
De nous quitter, hélas! etc.

GILDAS.

De nouveau l'airain tonne
Et le fer brille, hélas! etc.

LOYSE et LES PAYSANS.

De la gaîté bretonne
Secondant les éclats, etc.

(La danse et les chants continuent toujours. Le marquis et Jean disparaissent par la porte à droite. Gildas, Blanche et Yvonne les suivent des yeux.)





ACTE DEUXIÈME

L'intérieur d'une salle de ferme. — A gauche, une alcôve avec deux rideaux; à droite, un four; porte au fond et grandes croisées donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

YVONNE, **à gauche, assise devant son rouet, et rêvant;** LOYSE, **à droite, près du four, et pétrissant une galette.**

ROMANCE.

Premier couplet.

YVONNE, rêvant sans travailler.

Long temps pour la pauvre mère,
Bien long temps s'est écoulé,
Depuis que de ma chaumière
Mon bonheur s'en est allé;
Mon fils, mon fils, s'en est allé!

(Se remettant à tourner son rouet.)

Pendant mon ouvrage,
C'est sa douce image
Que toujours je vois,
Et de ma quenouille
Le lin qui s'embrouille,
Casse entre mes doigts.
Mon fils, mon fils, en tous lieux je te vois!

(Elle tombe plongée dans ses rêveries.)

LOYSE, à droite, apportant sur un plateau la galette qu'elle vient de pétrir et d'étaler en rond.

CHANSONNETTE.

La belle galette!
Grâce à ma recette,
La voilà parfaite;
Voyez, goûtez-en.
Comme elle est beurrée!
Comme elle est sucrée!
Je l'ai préparée
Pour mon frère Jean.

(Elle va la mettre au four pendant qu'Yvonne chante le second couplet de sa romance.)

Deuxième couplet.

YVONNE.

Mais avant que je meure
Le ciel m'a voulu bénir,
Pour une heure, oui, pour une heure,
Mon bonheur va revenir.
Mon fils... mon fils... va revenir!

(Se mettant à tourner son rouet.)

De joie éperdue,
Que je suis émue,
A peine j'y vois!
Et de ma quenouille
Le lin qui s'embrouille
Casse entre mes doigts!
Mon fils... mon fils... déjà je te revois!

LOYSE, regardant du côté du four.

Quelle pâte fine
En fleur de farine!
Aussi quelle mine
Elle vous aura
Par mon savoir-faire,
Croquante et légère!

Aussi c'est mon frère
Qui la mangera !
(Elle va la chercher dans le four et l'apporte sur son plateau.)

Ensemble.

YVONNE.

De joie éperdue,
Que je suis émue,
A peine j'y vois!
Et de ma quenouille
Le lin qui s'embrouille
Casse entre mes doigts.
Mon fils... mon fils... je crois que je te vois,
C'est toi... c'est toi que je revois!

LOYSE.

La belle galette,
Comme elle est bien faite
Et blonde et coquette!
Enfin la voilà
Par mon savoir-faire,
Croquante et légère!
Et c'est mon bon frère
Qui la mangera!
Ah! ah! ah! ah! ah!

LOYSE.

Mais vous me répondez au moins, ma mère, que ça n'est pas une fausse joie... vous êtes sûre qu'il viendra cette nuit?

YVONNE.

Si j'en suis sûre!.... c'est André Guillou, le petit berger, qui l'a vu et qui lui a parlé ce matin, à six lieues d'ici.

LOYSE.

Est-il bien portant?

YVONNE, naïvement.

Oui, oui... quoique depuis trois mois toujours au feu, et il a dit à André Guillou : « Si tu vois ma mère, apprends-

lui en secret que notre division, celle de M. Charette, doit camper ce soir à une lieue du village... et il y aura bien du malheur si dans la nuit je ne parviens pas à m'échapper et à aller passer quelques heures à la ferme. »

LOYSE.

Il a dit cela?

YVONNE.

Depuis ce moment je n'existe plus... Dire que Jean va venir, que je vais le revoir, l'embrasser!... Je ne peux pas y croire, j'en deviendrai folle... Je viens de préparer sa chambre.

LOYSE.

Est-ce qu'il aura le temps de dormir?

YVONNE.

Le temps de se reposer une heure ou deux dans un lit bien blanc... il y a si longtemps que cela ne lui est arrivé, ce pauvre garçon!... Et son souper, t'en es-tu occupée?

LOYSE.

Je crois bien! la soupe au lard et les crêpes... un repas de prince... c'est sur le feu... et, dans ce moment, j'achevais de pétrir et de mettre au four une superbe galette; vous savez qu'il les aime.

YVONNE.

C'est bien à toi! tu es une bonne fille!

(Elle l'embrasse à plusieurs reprises.)

LOYSE.

Vous êtes distraite, ma mère! ce n'est pas moi que vous embrassez.

YVONNE.

C'est vrai!... (A part.) Mon pauvre Jean!... (Haut.) Mets le couvert.

LOYSE.

Nous avons le temps.

YVONNE.

C'est égal.

LOYSE.

Il n'est pas près d'arriver.

YVONNE.

Ça le fera venir... Je descends à la cave chercher notre meilleur vin... du vin vieux...

LOYSE.

Je vais y aller, ne vous donnez pas la peine...

YVONNE.

Ça m'occupe... ça me fait passer le temps. (Écoutant.) Tais-toi!

LOYSE.

Comme vous voilà pâle et tremblante!

YVONNE.

On marche au dehors... si c'était lui!

LOYSE.

Ce n'est pas possible... c'est trop tôt.

YVONNE.

Si c'était lui... Jean... mon fils!... Non! c'est Gildas... Silence devant lui!

SCÈNE II.

YVONNE, se remettant à son rouet; LOYSE, mettant le couvert; GILDAS.

GILDAS.

Vous vous portez bien, mère Yvonne?

YVONNE.

Très-bien.

GILDAS.

Et vous, mam'selle Loyse?

LOYSE.

A merveille... vous voyez.

GILDAS, la suivant des yeux.

Comme une fille active, qui s'occupe toujours... qui met le couvert.

YVONNE.

Il faut bien qu'on s'occupe... y trouvez-vous à redire?

GILDAS.

Non, vraiment... je suis, vous le savez, pour que tout le monde vive!... et chez nous, depuis quelque temps, on n'en prend guère le chemin. Il paraît qu'hier, à quelques lieues d'ici, on s'est rudement battu.

YVONNE, avec effroi.

Est-ce ça qui vous amène?

GILDAS, avec indifférence.

Moi?... non!

YVONNE, de même.

Qu'est-ce donc?

GILDAS

Le vent siffle... il ne fait pas chaud...

YVONNE, pensive.

Oui, pour ceux qui sont dehors.

GILDAS.

Justement... J'ai dit : madame Yvonne me permettra de m'asseoir un instant au coin de sa cheminée...

YVONNE, sèchement.

Asseyez-vous... Loyse, mets du bois dans l'âtre. (A Gildas.) Chauffez-vous... et puis je ne vous retiens plus.

LOYSE, à Gildas, qui vient de déposer sa balle et qui se chauffe près du feu.

Comment va votre commerce, monsieur Gildas ?

GILDAS.

Le commerce déteste les coups de fusil.

LOYSE.

De sorte que vous ne faites rien ?

GILDAS.

Il y a des jours ! Aujourd'hui, par exemple, (Se tournant vers Yvonne, qui ne l'écoute plus.) j'ai fait une bonne journée, madame Yvonne.

YVONNE.

Tant mieux pour vous.

GILDAS.

J'ai gagné un petit écu que voilà.

LOYSE.

Et comment cela ?

YVONNE.

En espionnant, peut-être ?

GILDAS, froidement.

C'est possible. M. le maire m'a employé toute la journée à des écritures ; car je sais écrire, vous le savez, et il m'en fait faire sous sa dictée.

LOYSE.

Quoi donc ?

GILDAS.

Je ne sais pas trop ; ça ressemblerait à des billets de logement.

YVONNE, à part.

O ciel !

LOYSE.

Et pourquoi cela ?

GILDAS.

Il paraît qu'on attend... ce soir... bien tard, à la nuit, un détachement de bleus...

YVONNE, se levant.

Eh bien! achève donc... achève...

GILDAS, machinalement.

A quoi bon? vous diriez que je suis un espion.

YVONNE, avec impatience.

Eh non!... Ces billets de logement, pour qui?

GILDAS.

Pour tous les notables du pays.

YVONNE, tremblante.

En suis-je?

GILDAS.

Vous?... Autant que je puis me rappeler, vous avez quatre soldats à nourrir et loger pour cette nuit.

YVONNE, poussant un cri de rage.

Ah!... (A part.) Au moment où j'attends mon fils!

GILDAS, se chauffant toujours.

J'oubliais de vous dire que, dans la matinée, j'avais causé avec André Guillou le petit berger.

YVONNE, hors d'elle-même à Loyse.

Tu l'entends?... C'est lui qui est cause de tout... c'est lui qui les envoie exprès chez moi... Tu vois bien que c'est un traître... un espion.

LOYSE, s'élançant près d'elle, et à demi-voix.

Ma mère!... Au nom du ciel!...

YVONNE.

A quoi bon me contraindre? Qu'il me dénonce, s'il veut!

GILDAS.

Moi!... Prenez garde, madame Yvonne... La personne qui vous dénoncerait, ce serait plutôt vous-même. Ce cou-

vert... cette nappe si blanche... cet air de fête... A coup sûr, ce n'est pas moi que vous attendiez.

YVONNE, à part.

O ciel!

GILDAS.

Et cette galette dont le parfum réjouit l'odorat... je n'ai pas idée, mam'selle Loyse, que ce soit pour moi que le four chauffe.

LOYSE, troublée.

Comment, monsieur! vous pourriez supposer...

GILDAS.

Moi... supposer que vous attendez un amoureux! Allons donc!... Vous êtes trop honnête fille pour ça; je pense que vous et votre mère vous vouliez tout uniment souper toutes deux en famille... et que quatre convives... non invités, arrivant à l'improviste avec des appétits féroces et des moustaches idem, ça pouvait être gênant... et dangereux!... Voilà pourquoi je vous ai prévenues. Après cela, mettez que je n'ai rien dit, et faites comme vous voudrez.

(Il se relève et reprend sa balle, qu'il replace sur son dos.)

LOYSE, à voix basse à sa mère, qui est restée la tête cachée dans ses deux mains.

Il a raison, ma mère. Si mon frère, qui va venir, tombait entre les mains des bleus!

YVONNE, de même.

Va... cours!... Attends-le au carrefour des Trois-Rochers... Il est impossible que Jean ne passe pas là... préviens-le... dis-lui... (Avec désespoir.) Ah!... c'est moi qui le renvoie!... c'est moi qui lui dis de ne pas venir... Plus heureuse que moi, tu le verras, tu l'embrasseras. (Embrassant plusieurs fois Loyse.) Tiens... tiens.. de ma part.

(Loyse prend son manteau de laine et sort en courant par le fond.)

SCÈNE III.

YVONNE, GILDAS.

GILDAS, la regardant.

Pauvre femme! C'est sur moi que sa colère et sa douleur sont tombées... Elle aurait encore envie de me dire des injures, et elle n'ose plus. (Il s'approche d'elle.) Adieu, madame Yvonne!

YVONNE.

Restez, monsieur Gildas.

GILDAS, la regardant quelque temps en silence.

Écoutez... Si ça peut vous soulager de m'appeler traître, ne vous en faites pas faute; si vous pouvez même trouver quelque chose de plus désagréable encore et de plus pénible... de vous je l'entendrai sans me fâcher, sans me plaindre. Voici pourquoi : vous avez un fils, moi, j'en ai eu deux autrefois.

YVONNE, levant la tête.

Vous!

GILDAS.

Beaux et vaillants comme le vôtre : l'un partit comme Jean, votre garçon, pour l'armée vendéenne; l'autre me fut pris par la réquisition... Il marchait dans les rangs des bleus, et tous les deux dans la même affaire, combattant face à face, furent blessés à mort, l'un par l'autre peut-être.

YVONNE, poussant un cri.

Ah!...

GILDAS, avec force.

N'importe d'où vienne la guerre civile, la guerre entre frères, je la déteste! je la maudis! Je ne connais ni parti, ni couleur, ni drapeau... Il n'y a plus pour moi qu'un seul cri : Meure la discorde! et vive la France!

YVONNE, étendant les bras vers lui.

Monsieur Gildas!

GILDAS.

Je n'ai plus rien à perdre, je n'ai plus de fils; mais tant que je vivrai, j'empêcherai que ce malheur arrive à d'autres!

YVONNE.

Pardon... pardon!...

GILDAS.

Voilà comment je suis maintenant de tous les partis. Quant à vous, j'ajouterai un mot. Après l'affaire dont je vous parlais, un jeune soldat... un Vendéen... mortellement blessé... fut apporté... ici.... dans votre ferme. Vous n'avez pu le sauver, mais, sans le connaître, vous l'avez soigné jusqu'au dernier moment... C'était mon fils! Maintenant, madame Yvonne, accablez-moi d'injures, appelez-moi espion, vous en avez le droit, j'en conviens! Il pourra parfois m'arriver de l'être... mais pour protéger votre fils, lui et d'autres, si je le peux. (Écoutant du côté de la grande porte.) Entendez-vous un bruit de fusils? On vient de ce côté. Je sors par la porte du jardin... Il vaut mieux qu'on ne me voie pas ici... avec vous... on me croirait trop votre ami... Il faut que je sois celui de tout le monde... Adieu!

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

YVONNE, ôtant vivement le couvert, qu'elle serre dans une armoire.

Hâtons-nous de faire disparaître tous ces apprêts. Mon pauvre fils! dire que ce bon souper sera mangé par d'autres que par lui. Ah! ces bleus, je les déteste... et si je n'écoutais que ma colère... Les voici!

SCÈNE V.

YVONNE, ROBERT, ouvrant la porte du fond et se retournant vers la cantonade.

ROBERT.

Par ici, camarades, par ici!... Comme sous-officier, on me loge seul dans cette ferme... vous êtes placés, vous autres, à l'autre extrémité du village... Bonsoir et bonne chance!

YVONNE, à part.

Trois ennemis de moins, je n'en aurai qu'un à maudire.

ROBERT, se retournant, à Yvonne, qu'il salue militairement.

La maîtresse de cette ferme?

YVONNE.

C'est moi.

ROBERT.

Voici un billet de logement qui m'a été délivré.

YVONNE, le prenant et le regardant.

Qui m'ordonne de vous nourrir et de vous héberger jusqu'à demain.

ROBERT.

Je suis fâché de vous déranger...

YVONNE.

La peine n'est pas grande : le logement... le voilà... la nourriture... nous n'avons rien, tout nous a été enlevé et pillé.

ROBERT.

Vous ne me devez que ce que vous avez... place au feu, à la table et à la lumière, pas davantage.

YVONNE.

Si c'est ainsi, (Lui montrant le coin du feu.) asseyez-vous au coin du feu... Quant au souper...

ROBERT.

Oh! dame! quant au souper, je ne vous cacherai pas que ça me ferait plaisir de manger un morceau.

YVONNE.

Nous n'avons ici que du pain... du fromage... et de l'eau.

ROBERT.

Merci, madame, et donnez toujours! Nous ne trouvons pas tous les soirs d'aussi bons repas, et il paraît délicieux lorsqu'on a fait dix lieues dans la journée sans aucun reconfort que des coups de fusil.

YVONNE, avec inquiétude.

Des coups de fusil... que vous tiriez?

ROBERT.

Que nous recevions! Ce n'est pas cela qui manque en chemin!... De toutes les haies qui bordent la route, on faisait feu sur nous...

YVONNE.

Ah! les Vendéens se battent bien!

ROBERT.

C'est vrai!... comme des enragés... on ne peut pas leur refuser ça!

YVONNE.

Aussi vous les détestez...

ROBERT.

Pourquoi ça?... ils obéissent comme nous... Le lieutenant commande: Feu! et on tire... c'est au petit bonheur...

YVONNE.

Ah! vous appelez ça un bonheur?... vous êtes heureux de massacrer de pauvres paysans qu'on a arrachés à leur foyer!

ROBERT.

Moi ! Plût à Dieu que je fusse encore dans nos champs... à la charrue... Au diable votre ciel de Bretagne... toujours triste et sombre... toujours de la pluie ; et vous appelez ça un pays... tandis que le nôtre, notre Touraine...

COUPLETS.

Premier couplet.

O beau soleil de la Touraine,
Rends-moi ton éternel printemps ;
Que vers vous bientôt je revienne,
Paradis de mes jeunes ans !
O mon pays ! humble chaumière !
Doux foyer où m'attend ma mère,
Si, loin de vous, je dois mourir...
A vous mon dernier souvenir
Et mon dernier soupir !

Deuxième couplet.

O campagne de la Touraine,
Qui me rendra ton ciel joyeux,
Ta riante et fertile plaine,
Chère à mon cœur, chère à mes yeux ?
O mon hameau ! toit solitaire,
Doux foyer où m'attend ma mère,
Si, loin de vous, je dois mourir...
A vous mon dernier souvenir
Et mon dernier soupir !

YVONNE.

Votre pays... votre pays ! eh ! que n'y restiez-vous !

ROBERT.

Parbleu ! nous ne demandions pas mieux... mais la réquisition arrive qui nous dit : En avant, marche !... Qu'on le veuille ou non... faut aller tuer des gens qui ne vous ont rien fait... ou être tué par eux... Ah ! si vous croyez que ça fait plaisir...

YVONNE.

Quoi !... c'est malgré vous ?...

ROBERT.

Ah ! la maison paternelle est si douce !

YVONNE.

Asseyez-vous donc, monsieur le soldat !

ROBERT.

Et puis, par la pluie et le froid de ce soir... il y a quelqu'un, j'en suis sûr, qui pleure en pensant à moi !

YVONNE.

Et qui donc ?...

ROBERT.

Ma mère...

YVONNE, attendrie et mettant vivement la table.

Ah ! je vais lui donner le souper de Jean !

(Elle étend la table, met un verre, une assiette, du pain et du lard.)

ROBERT.

Tenez... n'entendez-vous pas ?...

YVONNE.

Quoi donc ?...

ROBERT, riant.

La pluie qui tombe par torrents... c'est comme un déluge.

YVONNE, à part.

Et mon fils !...

(Apercevant Loyse qui entre par le fond, elle court à elle.)

SCÈNE VI.

YVONNE à gauche, LOYSE au milieu, ROBERT à droite, près de la cheminée, et tournant le dos à Loyse.

YVONNE, courant à Loyse.

Eh bien ! quelles nouvelles ?

LOYSE, ôtant de dessus ses épaules et secouant son manteau trempé par la pluie.

De bien tristes... d'abord un temps affreux...

YVONNE.

Je ne le sais que trop! Et Jean est parti?

LOYSE.

Il ne le veut pas... il attendra, s'il le faut, jusqu'au point du jour... un instant favorable pour vous voir et vous embrasser... car il faut absolument qu'il vous embrasse... et qu'il vous parle... de choses importantes...

YVONNE.

Si celui-ci pouvait s'en aller ou s'éloigner un instant.

LOYSE, regardant Robert qui lui tourne le dos.

C'est un bleu!... Ils sont donc arrivés?...

YVONNE.

Il est seul! Mais Jean, où est-il? dehors!...

LOYSE.

Oui, près de l'église, caché par les branches du gros orme, sur lequel il est monté. (A Yvonne qui fait un pas pour sortir.) Où allez-vous?

YVONNE.

Près de lui!

LOYSE.

Il vous le défend bien : sortir de la ferme à cette heure, et par un temps pareil... quand le village est rempli de bleus... c'est faire naître des soupçons... c'est vous exposer...

YVONNE.

Ça m'est égal!...

LOYSE.

C'est le livrer lui-même!

YVONNE.

Je reste... j'attendrai!

LOYSE.

Peut-être notre ennemi s'en ira-t-il...

YVONNE.

Non... mais il est fatigué... il va s'endormir... et peut-être alors... (Lui donnant une assiette.) Tiens, sers-le... car moi je n'en aurais pas la force.

(Elle sort par le fond.)

SCÈNE VII.

LOYSE, à gauche, près du buffet; ROBERT, à droite, près de la cheminée, et devant la table.

LOYSE, à part.

Servir cet étranger que je déteste!

(Loyse passe derrière Robert, et pose sur la table le plat qu'elle tenait. Elle se trouve vis-à-vis de lui. Tous deux lèvent les yeux et se reconnaissent.)

DUO.

LOYSE et ROBERT.

O ciel!... ô ciel!... en croirai-je mes yeux!

LOYSE.

C'est lui!

ROBERT.

C'est elle!

LOYSE.

O ciel! lui! dans ces lieux!

Ensemble.

LOYSE.

Mon Dieu! je te bénis!

Heureux hasard! bonheur suprême!
Dans l'ennemi
Qui vient ici
Je vois celui que j'aime!
Quand règnent au pays
Haine et combat, nous, je l'espère,
Toujours unis,
Toujours amis,
Nous détestons la guerre.
Oui, désormais pour nous
La paix est notre seul espoir!
Ah! qu'il est doux
De se revoir!

ROBERT.

Mon Dieu! je te bénis!
Heureux hasard! bonheur suprême
Je viens ici
En ennemi,
Je vois celle que j'aime!
Quand règnent au pays
Haine et combat, nous, je l'espère,
Toujours unis,
Toujours amis,
Nous détestons la guerre.
Oui, désormais pour nous
La paix est notre seul espoir!
Ah! qu'il est doux
De se revoir!

Quoi! cette ferme?

LOYSE.

Est celle de ma mère.

ROBERT.

J'y suis logé...

LOYSE.

Par le droit de la guerre

ROBERT.

Et c'est à vous...

LOYSE.

A moi de vous servir...
A moi qui dois, qui devrais vous haïr !

Ensemble.

ROBERT.

Mon Dieu ! je te bénis, etc.

LOYSE.

Mon Dieu ! je te bénis, etc.

ROBERT.

Pour vous mériter... j'ai tâché de me signaler... je viens d'être nommé sergent.

LOYSE.

Raison de plus pour que ma mère vous déteste...

ROBERT.

Il m'a semblé en effet... qu'elle n'aimait pas beaucoup les bleus...

LOYSE.

Très-peu... et vous encore moins... elle est furieuse... conrte vous...

ROBERT.

Et pourquoi cela ?

LOYSE.

Vous prenez la place et le lit de mon frère Jean... que votre présence ici... empêche de venir...

ROBERT, *vivement.*

Est-il possible !... Et pour désarmer votre mère, il faudrait...

LOYSE.

Silence !... c'est elle !

SCÈNE VIII.

LOYSE, YVONNE, ROBERT, assis devant la table.

YVONNE, portant une cruche d'eau qu'elle pose sur la table.

Tenez... et buvez.

LOYSE, à part.

Une cruche d'eau!... pauvre garçon! ça n'est pas ça qui lui tiendra chaud à l'estomac.

ROBERT, toujours mangeant et s'adressant à Yvonne.

Pardon, madame la fermière, pourriez-vous me dire à quelle heure, chez vous, se ferme la porte?

YVONNE.

Pourquoi?

ROBERT, regardant Loyse.

Parce qu'il faut que j'aille à l'instant même au quartier général, prendre les ordres du commandant.

(Geste de joie d'Yvonne, geste de reconnaissance de Loyse.)

YVONNE.

Ça vous retiendra-t-il longtemps?

ROBERT.

Dame! aller... revenir... et causer un peu avec les camarades... (Regardant Loyse qui lui fait de loin un geste d'approbation.) ça demandera bien deux heures... deux heures et demie... trois heures...

YVONNE, avec joie.

Est-il possible!

ROBERT.

Mais pour qu'on ne m'attende pas ici... ou pour ne réveiller personne... je me hâterai.

YVONNE, vivement.

Non, non, ne vous gênez pas!... Rentrez aussi tard que vous voudrez.

ROBERT.

Vous êtes bien bonne.

YVONNE.

Fût-ce au milieu de la nuit, frappez à l'heure que vous voudrez... je descendrai moi-même vous ouvrir.

ROBERT.

Ça vous dérangera.

YVONNE.

Je ne dis pas... mais frappez fort, seulement... très-fort.

ROBERT.

Soyez tranquille.

YVONNE, à Robert.

Attendez !

(Elle va prendre dans l'armoire du fond une bouteille de vin.)

LOYSE, pendant ce temps, place sur la table un plat de dessert, et dit à voix basse à Robert.

Ah! que c'est bien à vous, et que je vous remercie !

ROBERT, de même.

De m'en aller?

LOYSE, de même.

Non, mais de vous absenter pour trois heures.

ROBERT.

J'y ai quelque mérite... car ces instants sont peut-être les derniers où je dois vous voir.

YVONNE, revenant avec une bouteille et un verre.

Tenez, monsieur le soldat, buvez ça... du vin que je destinais à mon fils, si jamais il devait nous revenir.

ROBERT, élevant son verre.

A sa santé, madame! (Regardant Loyse.) et surtout à son prochain retour!

YVONNE, bas, à sa fille.

Ah! il est bon... il est aimable, ce jeune soldat!

LOYSE, de même.

N'est-ce pas?

ROBERT, prenant son chapeau et son fusil.

Allons, je pars... (Regardant Loyse.) par ordre supérieur... mais à regret... car il faisait bon ici... Adieu!...

LOYSE, le reconduisant par la porte à gauche, et avec tristesse.

Un temps affreux! (A Yvonne.) Et la pluie tombe pour les bleus comme pour les blancs.

(A peine Robert est-il sorti, que, sur la ritournelle du morceau suivant, la porte du fond s'ouvre. Jean paraît, pâle, défait. Yvonne pousse un cri et court à lui.)

SCÈNE IX.

LOYSE, YVONNE et JEAN.

YVONNE, avec explosion.

Ah! c'est mon fils, c'est lui,
C'est mon fils!... mon fils chéri!

(Loyse et Jean lui font signe d'être prudente, et elle continue avec émotion et à voix basse en le regardant et en le serrant contre lui.)

Oui, c'est lui, c'est bien lui,
Mon fils, mon fils chéri!

Ensemble.

LOYSE.

O Dieu tutélaire,
Qui le rends à sa mère,
Que ton nom soit béni!

YVONNE.

O toi, Dieu tutélaire,
Qui le rends à sa mère,
Que ton nom soit béni!

JEAN.

O Dieu tutélaire,
Qui me rends à ma mère,
Que ton nom soit béni!

YVONNE, *avec explosion.*

Car c'est lui, c'est bien lui...
Mon fils, mon fils chéri!
(*Même jeu, et elle finit à voix basse.*)
C'est lui... c'est lui... c'est lui!

LOYSE, *regardant son frère.*

Ah! comme il est changé... comme il est pâle!

YVONNE.

Je crois bien!... pendant ces trois mois... ne dormant pas... ne mangeant guère... Tu t'es battu?...

JEAN.

Tous les jours!

YVONNE.

Blessé, peut-être?

JEAN.

Trois fois! (*A Yvonne, qui pousse un cri.*) Ce n'est rien, ma mère! ce n'est rien!... c'est guéri... prêt à recommencer, car M. Charette m'a donné le brevet d'officier et puis un ruban... à porter...

YVONNE.

Là... à ta boutonnière?

JEAN.

Oui, ma mère...

YVONNE.

A toi! le fils d'un fermier!

JEAN.

A moi, le fils d'un fermier... Les vieux officiers disaient: « Pour l'obtenir, il faut au moins trois quartiers! » M. Charette a répondu: « Il a trois blessures! »

LOYSE.

Et le mari de ma marraine?...

JEAN.

Blessé gravement dès le soir même... dès la première affaire, en nous menant au feu... où il s'exposait le premier.

YVONNE.

Et notre maîtresse?...

LOYSE.

Ma pauvre marraine?...

JEAN.

Elle a commencé dès le lendemain son état de femme vendéenne, suivant l'armée, ne quittant ni son père ni son mari, les soignant quand il le fallait, même sur le champ de bataille... jusqu'au jour où, enfin...

YVONNE et LOYSE, avec émotion.

Eh bien?... achève...

JEAN, se découvrant avec respect.

Honneur à leur mémoire, ma mère!... morts tous deux en combattant!... C'est moi qui ai sauvé et ramené notre demoiselle!

LOYSE.

Ma marraine!

YVONNE.

Où est-elle?

JEAN.

Bien près d'ici, sous la garde de notre vieux pasteur, au presbytère, où je viens de la conduire.

YVONNE.

Je cours la chercher.

JEAN.

Demain, ma mère, demain! Quand je serai parti, vous l'amènerez ici, dans cette ferme, qui est à vous.

YVONNE.

Et où elle sera reçue comme chez elle!

JEAN.

C'est ce que je venais vous recommander, ma mère!... car ses fermes... à elle... elle n'en a plus...

YVONNE, *vivement.*

N'importe! elle est toujours notre dame et maîtresse.

JEAN.

Et tout ce qui nous appartient...

YVONNE, *de même.*

Est à elle!

JEAN, *à demi-voix.*

C'est bien! nous nous entendons!

YVONNE, *de même.*

Toujours!... (*Le regardant.*) Mais tu chancelles... tu souffres...

JEAN, *tombant sur une chaise.*

La fatigue, peut-être...

YVONNE.

Mon Dieu!... le plaisir de te voir et de t'entendre nous avait fait tout oublier... Vite, Loyse, son souper!

LOYSE, *gaîment.*

J'y cours... je vais tout préparer... Il soupera dans sa chambre... près d'un bon feu... il sera mieux qu'ici, dans cette salle basse, où l'on peut venir à chaque instant...

YVONNE.

Oui... mais va-t'en... laisse-nous...

LOYSE.

Si vous avez des secrets à vous dire... c'est différent.... Je m'en vais.

(*Elle sort par la porte à droite.*)

SCÈNE X.

YVONNE, JEAN.

JEAN, *assis et regardant sortir Loyse.*

Ma bonne sœur... quoique j'aie grand plaisir à la voir... vous avez bien fait de la renvoyer.

YVONNE, *debout, près de son fils.*

N'est-ce pas? Il y a des choses dont nous ne pouvions pas parler devant elle... (*Voyant qu'il garde le silence.*) Eh bien! mon garçon, mon pauvre Jean!...

JEAN, *cachant sa tête dans le sein d'Yvonne.*

Ah! ma mère, vous ne pouvez comprendre ce que j'éprouve!...

YVONNE, *lentement, et à demi-voix.*

Tu l'aimes donc toujours?...

JEAN, *sanglotant.*

Ah! plus que jamais!

YVONNE, *à demi-voix.*

Eh bien! n'est-elle pas veuve? n'es-tu pas officier... chevalier de Saint-Louis?...

JEAN.

Qu'osez-vous dire?...

AIR.

Taisez-vous, ma mère!
Et d'un si grand bonheur,
Que l'espérance mensongère
N'abuse pas mon cœur!
Oui, sans rang et sans naissance,
Un moyen reste encor
Pour désarmer le sort
Et combler la distance.

— Je sais qu'au champ d'honneur,

Par la valeur
Et par l'audace
On peut, en combattant,
Au premier rang
Prendre sa place.

Bravant dans les combats
La foudre et ses éclats,
Je saurai t'obtenir,
Toi que j'aime, ou mourir,
T'obtenir ou mourir!

Je sais qu'au champ d'honneur, etc.

YVONNE.

Bien, mon fils, bien!... c'est ainsi qu'il faut la mériter.

JEAN.

Et dès demain peut-être l'occasion s'en présentera!

YVONNE.

Comment cela?

JEAN.

Vous savez bien, la pièce de canon qu'on n'emploie que dans les grands jours... le talisman qui nous porte bonheur et nous donne la victoire?...

YVONNE, souriant pour cacher son inquiétude.

La *Marie-Jeanne*, comme vous l'appelez?

JEAN.

Lors d'une marche rapide, qu'il fallait faire à travers la montagne, on l'avait enfouie dans les environs, à un endroit que je connais.

YVONNE, toujours inquiète.

Eh bien?...

JEAN, avec joie.

Eh bien! le général m'envoie, avec quelques camarades, la chercher pour demain.

YVONNE, avec un cri d'effroi.

Il y aura donc une bataille?

JEAN, *se reprenant vivement.*

Non, non, ma mère... on n'en sait rien, on n'en est pas sûr!... Quelques-uns prétendent même que le général veut s'éloigner avec l'artillerie et les bagages, et transporter la guerre dans le Maine... dans l'Anjou... bien loin d'ici... et ne vous inquiétez pas alors si vous êtes quelque temps sans recevoir de mes nouvelles.

YVONNE, *cherchant à cacher son émotion.*

Non... non... je ne serai pas inquiète... je crois en Dieu, qui t'a protégé jusqu'ici.

JEAN.

Et qui veillera encore sur moi.

YVONNE.

Mais je veux être sûre que loin de nous tu ne manqueras de rien... As-tu de l'argent?

JEAN.

Non... pourvu qu'on ait du plomb ça suffit, et j'en ai.

YVONNE.

Il te faut de l'argent... Tout ce que nous avons... (*Ouvrant un secrétaire.*) prends-le!... Tiens! de vieux louis d'or qui seront mieux dans la poche du soldat que dans le fond de cette armoire...

JEAN.

Et vous?... et ma sœur?

YVONNE.

Loin de toi, nous n'avons besoin de rien... Prends-le, te dis-je, il le faut... et puis... (*Fouillant encore dans le secrétaire.*) j'ai encore quelque chose que depuis longtemps je voulais te donner et qui t'appartient.

JEAN, *avec émotion.*

Qu'est-ce donc?

YVONNE.

La montre de ton père... elle te portera bonheur!

AIR.

En la regardant,
Dis-toi, mon enfant,
Qu'en cette demeure
Ta mère, à toute heure,
Pense à son enfant,
Le pleure et l'attend!

Que sur cette noire aiguille,
Qui pour moi, qui pour ma fille,
Marchera si lentement,
Ton œil s'arrête souvent,
Souvent,
Souvent!

En la regardant,
Dis-toi, mon enfant,
Qu'en cette demeure
Ta mère, à toute heure,
Pense à son enfant,
Le pleure et l'attend!

Dis-toi qu'à chaque instant du jour
J'attends l'heure de ton retour.
Oui, je souffre et je meurs, attendant ton retour!

JEAN.

Ma mère, ma bonne mère!... elle ne me quittera plus... Mais je crains de ne pouvoir sans danger pour vous rester ici...

YVONNE.

Tu te tiendras là-haut, dans ta chambre, où personne ne te verra... Va... va... je te rejoins...

(Jean passe le premier, Yvonne va le suivre, Loyse entre par le fond.)

SCÈNE XI.

YVONNE, regardant Jean qu'elle s'apprête à suivre, s'arrête en voyant LOYSE entrer par le fond d'un air effaré.

LOYSE, au fond et à voix basse.

Ma mère...

YVONNE.

Qu'as-tu donc?

LOYSE.

Où est mon frère?

YVONNE.

Dans sa chambre, où il vient de monter.

LOYSE.

Tant mieux !... Qu'il ne sorte pas... les bleus parcourent le village et sont furieux : plusieurs d'entre eux, qui avaient des billets de logement, ont été repoussés ou mal reçus... alors ils se sont dirigés en tumulte vers la mairie et le presbytère.

YVONNE, avec effroi.

O ciel ! et notre jeune maîtresse !... et mon fils... qui, au prix de ses jours, voudra courir la défendre!

LOYSE.

Entendez-vous ce bruit lointain?

YVONNE.

Des pas se dirigent de ce côté... (A Loyse.) Dis à ton frère que ce n'est rien... des soldats ivres qui se disputent entre eux et qui vont s'éloigner... qu'il ne descende pas, qu'il ne se montre pas, surtout ; c'est là l'essentiel... il y va de notre salut !

LOYSE.

Oui, ma mère.

(Elle sort par la porte, à droite, au moment où des soldats s'élancent par

la porte du fond, traînant avec eux Blanche de Tinténiac, habillée de deuil : en apercevant Yvonne, elle jette un cri et court se réfugier près d'elle.)

SCÈNE XII.

YVONNE, BLANCHE, SOLDATS.

LES SOLDATS, s'adressant aux deux femmes.

Vainement, la belle,
Tu fuis en rebelle
Nos galants discours.
De tout temps la France
Vit d'intelligence
Mars et les amours;
Oui, l'on y vit toujours,
Toujours d'intelligence
Et Mars et les amours!

YVONNE et BLANCHE.

Laissez-nous ! laissez-nous !

LE CHŒUR.

Pourquoi ce courroux ?

(Chœur dialogué.)

— Le fils de Cypris
— N'a pas d'ennemis;
— Sous l'écharpe blanche,
— Sous les trois couleurs,
— L'amour se retranche
— Pour dompter les cœurs!

Ensemble.

YVONNE et BLANCHE.

Loyauté nouvelle
Chez vous se révèle
Par de tels discours :
Faible et sans défense,
A votre clémence

En vain j'ai recours!
Je suis sans défense,
Et votre insolence
M'outrage toujours!

LES SOLDATS.

Vainement, la belle,
Tu fuis en rebelle
Nos galants discours;
De tout temps la France
Vit d'intelligence
Mars et les amours!
Oui, l'on y vit toujours,
Toujours d'intelligence
Et Mars et les amours!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; ROBERT, paraissant à la porte du fond, au moment où tous les soldats entourent et pressent plus vivement Blanche et Yvonne. Puis LOYSE.

ROBERT.

Lâches, que faites-vous? Outrager une femme!

PLUSIEURS SOLDATS, cherchant à s'excuser.

Ce n'est pas par manque de cœur.
Écoutez, sergent.

ROBERT.

C'est infâme!
Vous n'avez donc de mère, ni de sœur?

LES SOLDATS, s'avançant avec colère sur Robert.

Nous laisser insulter ainsi dans notre honneur!
Non... non!...

(On entend sonner la retraite, ils s'arrêtent.)

Ensemble.

ROBERT.

Écoutez! la retraite sonne,

Partez ! le devoir vous l'ordonne.
Partez ! ou, soldat imprudent,
Craignez le rapport du sergent!

LES SOLDATS.

Voici la retraite qui sonne ;
Partons ! le devoir nous l'ordonne.
Oui, partons d'un pied diligent,
Craignons le rapport du sergent!

YVONNE, BLANCHE et LOYSE.

Voici la retraite qui sonne;
O changement dont je m'étonne!
Ils partent d'un pied diligent,
Craignant le courroux du sergent.

(Ils sortent tous par le fond, et l'on entend encore pendant la fin de cette scène sonner en dehors la retraite, dont le bruit va toujours en decrescendo. Yvonne va fermer la porte du fond, Blanche s'est laissée tomber sur un escabeau. Loyse s'approche de Robert, et lui dit :)

LOYSE.

Ah ! quel bonheur que juste en ce moment
Vous soyez revenu, sergent!

ROBERT, à demi-voix.

Je n'avais pas quitté la place,
Je rôdais en plein air.

LOYSE.

Et par un froid de glace !

ROBERT, de même.

Veillant sur vous...

(Haut, à Yvonne et à Blanche.)

Dormez tranquilles maintenant.

(S'approchant mystérieusement de Blanche.)

Par vous je fus sauvé naguère... et je m'acquitte.

BLANCHE, le regardant.

Quoi ! c'était vous ?

LOYSE, vivement et à demi-voix.

Lui-même.

ROBERT, à Yvonne.

Adieu !... je vais bien vite,
Si vous le permettez, reposer un instant.

(Bruit de tambours et de trompettes.)

Ensemble.

YVONNE, BLANCHE et LOYSE, écoutant.

J'entends la retraite qui sonne;
O changement dont je m'étonne!
Tout est tranquille maintenant.
Dormez bien, monsieur le sergent!

ROBERT.

J'entends la retraite qui sonne;
Que la crainte vous abandonne.
Dormez tranquilles maintenant,
Sur vous veillera le sergent!

(Il pose son fusil près de la cheminée. — Les trois femmes se retirent par la porte à gauche. — Robert entre dans un enfoncement de la chambre, fermé par des rideaux de serge.)

SCÈNE XIV.

ROBERT, endormi dans la chambre; JEAN sortant de la porte à droite.

JEAN.

Des ennemis... à ce que me disait Loyse... une vingtaine de soldats qui se disputaient entre eux... et ne pouvoir me montrer, ne pouvoir les chasser de notre maison!... Enfin, ils sont partis... je n'entends plus rien... Je ne m'éloignerai pas sans revoir ma mère... (Soupirant.) et une autre personne encore... que cette fois je vais quitter pour toujours peut-être!

(On entend, dans l'endroit où est endormi Robert, le bruit de quelqu'un qui semble se réveiller ou rêver tout haut.)

JEAN, écoutant.

Mais qu'entends-je ? qui donc en ces lieux nous épie?

ROBERT, rêvant en chantant.

Beau pays de la Touraine,
Un seul de tes rayons joyeux...

JEAN, s'avançant vers la chambre et soulevant le rideau.

O ciel! jusque chez nous cette race ennemie
Viendra nous insulter... envahir à mes yeux
La chambre de ma mère!...

(Il porte la main à son épée, et s'élance vers la chambre.)

SCÈNE XV.

ROBERT, endormi, LOYSE, sortant de la porte du fond et arrêtant JEAN.

DUO.

LOYSE, à demi-voix.

Ah! Jean! grâce pour lui!

JEAN, étonné.

Ah! que fais-tu?

LOYSE, de même.

Sans lui je ne peux vivre!

JEAN, à demi-voix.

O honte!... toi, ma sœur, tu l'aimerais!

LOYSE, hors d'elle-même, et tombant à genoux.

Oui! oui!
Prends ma vie! épargne la sienne!

JEAN.

C'est son arrêt.

LOYSE.

C'est lui qui sauva ma marraine.

JEAN.

Notre jeune maîtresse?

LOYSE.

Elle! que des soldats
Avaient du presbytère arrachée... et son bras
Contre ces furieux, ici, l'a protégée !

JEAN.

Ah! ne crains rien... je ne le tûrai pas!

Ensemble.

LOYSE.

Qu'entends-je! ô ciel ! surprise extrême !
Soudain s'apaise son courroux,
Et c'est mon frère qui, lui-même,
Veille sur lui, veille sur nous !

JEAN, à part.

Il a sauvé celle que j'aime !
Ah! plus de haine, de courroux !
(A Loyse.)
Ne crains plus rien, je veux moi-même
Veiller sur lui, veiller sur vous.

Le sort peut nous offrir l'un à l'autre peut-être,
Et je veux, s'il t'est cher, ô ma sœur! le connaître,
Pour l'épargner dans les combats.

LOYSE.

Mon bon frère !...

JEAN.

Silence ! et ne l'éveille pas !
(Passant près du lit et regardant Robert, qui dort toujours.)
Je le vois... sa figure est douce... honnête et franche !
Il t'aime !...
(A part, avec émotion.)
Et puis... il a protégé Blanche !

Ensemble.

LOYSE.

O doux espoir ! bonheur suprême !
Du ciel s'apaise le courroux,

Et c'est mon frère, c'est lui-même
Qui désormais veille sur nous!

JEAN.

Il a sauvé celle que j'aime !
Ah! plus de haine, de courroux!
Il est mon frère, et c'est moi-même
Qui désormais veille sur vous!

(On entend au dehors une musique militaire qui joue le *Chant du départ.*)

LOYSE, entendant Robert qui se réveille, court à Jean.

Mon frère, qu'il ne te voie pas!

(Jean disparaît un instant vers la gauche.)

ROBERT, sortant de la chambre, va près de la cheminée prendre son fusil, son sabre et son sac, qu'il met sur son dos.

Voici l'heure du départ, et nos chefs parlaient d'une bataille. (A Loyse.) Penserez-vous à moi, mademoiselle?

LOYSE, avec sentiment.

Je prierai Dieu pour vous, Robert... (A part.) et pour un autre encore... (Haut.) Adieu! adieu!

(Robert presse Loyse contre son cœur et lui donne un baiser sur le front, puis sort vivement. Gildas, qui est entré en ce moment par le fond, s'arrête et les regarde. Loyse l'aperçoit et pousse un cri.)

SCÈNE XVI.

LOYSE, à gauche; GILDAS, s'avançant lentement vers elle.

LOYSE, honteuse et baissant les yeux.

Ah! ma mère a bien raison de dire que vous êtes un espion!

GILDAS.

Rassurez-vous. Je n'ai rien vu, je ne sais rien... je ne sais jamais rien.

LOYSE, tremblante.

Qui vous amène, alors?

GILDAS, apercevant Jean, qui paraît en ce moment.

Celui-ci... à qui je veux parler...

LOYSE, inquiète.

Quoi!... à mon frère?

JEAN, paraissant.

Laisse-nous, ma sœur, et ne crains rien, c'est un brave homme.

LOYSE, à part, et regardant Gildas.

Oui... un brave homme!... mais c'est égal... c'est un espion!

(Elle sort.)

SCÈNE XVII.

GILDAS, JEAN.

GILDAS.

Tu vas partir pour la Roche-Jagu, où M. Charette t'a donné rendez-vous?

JEAN.

Oui.

GILDAS.

Tu ne pourras l'y rejoindre... les bleus interceptent de ce côté tous les passages...

JEAN.

C'est mon affaire.

GILDAS.

Non, reste... et qu'une fois encore j'aie conservé un fils à sa mère.

JEAN.

C'est impossible... Mon général m'attend... je passerai.

GILDAS.

Mais c'est plus que de la bravoure... c'est de la folie!

JEAN.

Tant mieux!... Il est un but auquel j'arriverai, ou je me ferai tuer!

GILDAS.

Te faire tuer!... et ta mère?...

JEAN, effrayé.

Ma mère!... Si cela arrivait, il faudrait le lui cacher de votre mieux et le plus longtemps possible.

GILDAS.

Et le moyen, si la bataille a lieu aujourd'hui, dans nos environs... et si elle ne te voit pas revenir... si elle n'a pas de tes nouvelles?... Un coup pareil, reçu à l'improviste, est capable de la tuer...

JEAN, vivement.

Tu as raison, aussi je viens d'y penser. Tu vois bien cette lettre?

(Il la lui donne.)

GILDAS, regardant l'adresse.

Elle est pour ta mère.

JEAN.

N'importe!... (Appuyant.) Ne la montre pas, et après-demain soir... mets-la à la poste du pays ou des environs.

GILDAS.

Pourquoi?

JEAN.

C'est un service que je te demande.

GILDAS.

C'est dit.

JEAN.

Et ne parle à personne de ce service... pas même à ma sœur.

GILDAS.

C'est dit.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES; YVONNE, BLANCHE, sortant de la porte à gauche; LOYSE, sortant de la porte à droite, et courant à son frère, qui s'apprête à partir. Yvonne, à cette vue, s'élance auprès de son fils.

FINALE.

JEAN.

Rassurez-vous, ma bonne mère,
Et toi, ma sœur, ne tremble pas;
Car cette absence est la dernière,
Je pars!... mais non pour les combats.

YVONNE, BLANCHE et LOYSE, avec joie.

Est-il possible!...

JEAN.

On parle d'une trêve...
Et Gildas vous l'attestera!...

BLANCHE et LOYSE, à Gildas.

Serait-ce vrai?

YVONNE, à Gildas.

N'est-ce pas un vain rêve?

GILDAS.

Eh! non! l'on nous promet une prochaine trêve
Que, peu de temps après, la paix suivra.

BLANCHE, à Yvonne.

La paix qui pour toujours à vos vœux le rendra!
(S'adressant à Jean.)
Oui, Jean!... oui, mon frère!

COUPLETS.

Premier couplet.

Vous reviendrez!
Bientôt votre présence
Consolera vos amis éplorés!

Il est un Dieu, qui de tout temps en France
A protégé l'honneur et la vaillance...
Vous reviendrez!

Deuxième couplet.

JEAN.

Je reviendrai,
O ma mère chérie,
Au doux foyer, par moi tant désiré!
Oui, je combats pour le roi, la patrie,
(Voyant Blanche qui joint les mains et lève les yeux au ciel.)
Et dans ces lieux... pour moi...
(Il regarde Blanche, s'arrête et se tourne vers Yvonne.)
Ma mère prie!
(Avec enthousiasme.)
Je reviendrai!

(Il embrasse sa mère, sa sœur, salue Blanche avec respect, donne une poignée de main à Gildas et s'élance par la porte du fond.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, excepté Jean.

Ensemble.

LOYSE.

Que le ciel le ramène
Bientôt entre nos bras!
Mais la trêve est prochaine,
On ne se battra pas.

BLANCHE.

Ah! j'en suis trop certaine,
Il part pour les combats!
Rien n'égale ma peine,
Il n'en reviendra pas!

GILDAS, à Blanche.

Oui, sa perte est certaine,
Mais de sa mère, hélas!

N'avancez pas la peine;
Parlez bas, parlez bas.

YVONNE.

On ne se battra pas!
On ne se battra pas!

SCÈNE XX.

LES MÊMES; GILETTE accourant toute tremblante; PAYSANNES.

GILETTE.

Dieu du ciel!

TOUS.

Qu'est-ce donc?

GILETTE.

J'en tremble encor d'effroi!

YVONNE et LOYSE, vivement.

Parle!

BLANCHE et GILDAS, à mi-voix.

Tais-toi! tais-toi!

YVONNE et LOYSE.

Parleras-tu?

BLANCHE et GILDAS, à mi-voix.

Tais-toi!

YVONNE, lui serrant la main avec force.

Parle!

GILETTE.

Au milieu de la montagne,
Où je courais...

TOUS.

Eh bien?

GILETTE.

Et les blancs et les bleus,
Venant des deux côtés,

Se sont rencontrés,
Et le combat commence, acharné... furieux!...

TOUTES, poussant un cri.

Ah !...

GILDAS.

Femmes de la Bretagne,
A genoux et priez! priez pour vos maris
Et pour vos fils

(Les trois femmes tombent à genoux sur le devant du théâtre, Gildas va ouvrir les portes du fond; le jour commence à paraître, et l'on aperçoit toutes les femmes du pays prosternées et priant, pendant que dans le lointain le canon gronde.)

LE CHŒUR.

Dieu qui régnez au ciel,
Dieu puissant des armées
Qui sauviez d'Israël
Les tribus opprimées,
Que par vous nos enfants
Reviennent triomphants!

On voit passer au fond du théâtre, qui commence à peine à s'éclairer, la Marie-Jeanne, traînée par quelques soldats vendéens et escortée par Jean.)

YVONNE, sur le devant du théâtre.

Veillez, ô Dieu suprême,
Sur mon fils bien-aimé!

LOYSE, de même.

Sur le frère que j'aime!

BLANCHE, à part.

Sur celui qu'à vous-même
Je n'ai jamais nommé!

LE CHŒUR.

Saints qui de ce pays
Protégez les chaumières,
Anges du paradis
Qui protégez les mères,
Que par vous nos enfants

Reviennent triomphants!
(Se levant, avec force.)
Marche avec eux,
O Dieu de nos aïeux!
Rends à nos vœux
Nos fils victorieux!
(Toutes les femmes, debout, élèvent leurs bras au ciel.)





ACTE TROISIÈME

Un site pittoresque en Bretagne. — A gauche, l'entrée extérieure de la ferme d'Yvonne. Au fond, une montagne, au sommet de laquelle s'élève une chapelle. A droite, le chemin du village.

SCÈNE PREMIÈRE.

GARÇONS et JEUNES FILLES dansant au son de la musette; tableau animé d'une noce de village; puis LOYSE.

LE CHŒUR.

Voici briller le jour heureux
Qui va combler enfin leurs vœux!
Disons pour eux
Les chants joyeux,
Les chants aimés de nos aïeux.
L'hymen vous invite,
Venez vite
Fêter ces deux
Amoureux!

Voici briller le jour heureux, etc.

LES JEUNES FILLES, s'approchant de la porte de la ferme.

Venez, la fiancée,
Paraissez promptement!
Notre foule empressée
En dansant vous attend.

(**Loyse sort de la ferme en costume de mariée, toutes les jeunes filles l'entourent et lui offrent des fleurs en reprenant le chœur précédent.**)

Voici briller le jour heureux, etc.

LOYSE, sur le devant du théâtre.

Quand dès longtemps on s'adore,
Quand on souffre et qu'on attend,
Chagrin passé double encore
Le prix du bonheur présent.

(**A ses compagnes qui l'entourent.**)

Doux compliments, douce offrande,
De mariage et d'amour,
Je les accepte en ce jour,
Et qu'un jour Dieu vous les rende !

LE CHŒUR.

Voici les chants de fête,
La flûte et la musette ;
Voici le jour heureux
Où filles de Bretagne
Offrent à leur compagne
Leurs bouquets et leurs vœux !

SCÈNE II.

LES MÊMES ; GILDAS, **arrivant par le chemin du village, et portant sous son bras une riche corbeille.**

TOUS.

C'est Gildas !...

GILDAS.

Ah ! pour le mariage
On ne m'attend pas ; et pourtant,
Moi, le plus pauvre du village,
Je vous apporte mon présent.

LES JEUNES FILLES, ouvrant la corbeille et regardant.

Voyez donc, mes bonnes amies,
Ah ! que de parures jolies !

(A Gildas.)
Es-tu donc un magicien?
Es-tu sorcier?

GILDAS.

Peut-être bien!

LOYSE, qui sur la ritournelle de l'air suivant, vient d'examiner la parure que contient la corbeille.

CAVATINE.

Ah! quelle ivresse!
Quelle richesse!
Qui nous adresse
Présent si doux?
J'y crois à peine,
Car d'une reine
Voici la chaîne
Et les bijoux!
(Examinant tour à tour les différents objets)
Boucles d'oreilles
Et bracelets,
Que de merveilles!
Que d'affiquets!

Ah! ah! quelle ivresse!
Quelle richesse!
Qui nous adresse
Cadeau si doux?
J'y crois à peine,
Car d'une reine
Voilà la chaîne
Et les bijoux!
Oui, d'une reine
Voilà la chaîne
Et les bijoux!

LE CHOEUR.

Oui, d'une reine
Souveraine,
Voilà l'écrin et les bijoux!

SCÈNE III.

LES MÊMES; BLANCHE, accourant par le fond.

GILDAS, à Loyse.

Comment! la fée qui vous envoie tout cela... vous ne la devinez pas?... C'est votre marraine, qui arrive!

LOYSE.

Ma marraine!... (Se précipitant vers la ferme.) Ma mère! ma mère!

GILDAS.

Et quoique à pied, j'ai devancé la voiture... attendu que la route est montante, et ses chevaux, qui sont bretons et têtus, ne veulent aller qu'au pas.

LES PAYSANS, apercevant Blanche.

Vive madame la marquise!

BLANCHE.

Merci! merci, mes amis!... Ah! que je suis heureuse de me retrouver parmi vous!... que ces lieux me rappellent de doux et de tristes souvenirs!... Ah!... bonjour, Gildas... Comment va notre cher pays?

GILDAS.

Moins mal. Le général Hoche a fait des miracles par la douceur et la clémence.

BLANCHE, réfléchissant.

En effet, le général m'a écrit, à moi qui n'avais rien demandé, que les biens de mon père m'étaient rendus.

GILDAS.

Il fait respecter les chaumières et les récoltes; aussi, en quelques mois, il aurait quasiment pacifié toute la Vendée, si ce n'était ce canton-ci, qui n'a pas fait encore sa soumission.

BLANCHE, avec joie.

En vérité!...

GILDAS.

On y tire toujours quelques coups de fusil, et dès qu'il apparaît quelques bleus... voyez-vous cette cloche d'alarme?... (Montrant celle qui est au-dessus de la porte de la ferme.) il suffit de la sonner pour que les détachements de nos soldats, cachés dans la montagne, en descendent et fassent feu. (Faisant le geste de coucher quelqu'un en joue.) Mais voilà madame Yvonne, qui vous contera cela mieux que moi.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; YVONNE et LOYSE, accourant.

YVONNE, à Blanche.

C'est notre chère maîtresse!

LOYSE.

Ma marraine!

BLANCHE, à Yvonne.

Vous étiez bien sûre que ce mariage, que votre lettre me feraient accourir...

YVONNE.

J'avais tant de choses à vous dire... Eh bien! Loyse, eh bien! les jeunes filles, qui s'occupera des tables et du repas de noce?...

LOYSE.

C'est nous, ma mère!

YVONNE.

Et nos convives?

GILDAS.

Trois ou quatre cents pour le moins, et une vingtaine de tables à servir... je vais vous y aider.

LOYSE.

Merci! monsieur Gildas!... car ils vont tous arriver avec le marié, et avec un appétit...

GILDAS.

Un appétit qui commence le matin...

BLANCHE.

Déjà!

YVONNE.

Et ça dure trois jours! C'est comme ça dans notre paroisse... Allez, allez, mes enfants!

(Tous entrent dans la ferme.)

SCÈNE V.

YVONNE, BLANCHE.

BLANCHE, la contemplant avec émotion et lui prenant les mains.

Que cela me fait plaisir, mère Yvonne, de vous voir cet air de santé!...

YVONNE.

C'est tout simple... moi je ne vis que pour mes enfants. Je suis tranquille sur Loyse, que je marie à un brave et honnête garçon qu'elle aime comme une folle, (Avec un soupir.) quoique ce soit un bleu... D'un autre côté... j'ai mon fils, mon pauvre Jean, pour qui je ne tremble plus...

BLANCHE, se rassurant.

Ah! vous êtes tranquille... sur votre fils?

YVONNE.

Certainement.

BLANCHE.

Je le suis alors... J'avais eu un grand effroi... une grande douleur... pour vous.

YVONNE.

En vérité, contez-nous donc cela, notre demoiselle?

BLANCHE.

A Paris, où je m'étais réfugiée, on nous envoyait de temps à autre des nouvelles de la Vendée et des listes... inexactes sans doute... la liste des...

YVONNE.

Des blessés?

BLANCHE, timidement.

De ceux qui, sur le champ de bataille, étaient tombés pour ne plus se relever... et parmi ces noms glorieux... j'avais vu...

YVONNE, souriant.

Celui de Jean... je crois bien : quelques jours après la grande bataille... je ne rencontrais que des gens à l'air triste et sombre, je tremblais d'interroger... lorsque tout à coup je reçois une lettre, une lettre de Jean. Ah! c'était bien de lui, et datée de deux jours après la bataille... Il y avait assisté, et en était revenu sain et sauf.

BLANCHE, vivement.

Vous en êtes bien certaine?

YVONNE, tirant la lettre de sa poche.

Elle ne me quitte pas... Tenez... tenez... voyez son écriture bien nette et bien ferme; il m'annonce que son général l'envoie à l'instant même en Angleterre, le chargeant d'une mission importante et secrète dont il ne faut parler à personne... mission qui le retiendra peut-être un ou deux mois sans qu'il puisse me donner de ses nouvelles. C'est dans cette même lettre qu'il me parle de l'amour de sa sœur et de Robert, notre ennemi; qu'il me supplie de consentir à leur mariage, d'oublier toute haine, et de pardonner comme il pardonne lui-même.

BLANCHE.

Et vous avez consenti?

YVONNE.

Est-ce que je pouvais désobéir à mon fils... qui, à mes yeux, représente son père?... Est-ce que je pouvais tuer ma fille, moi qui ai juré à mon mari mourant d'assurer son bonheur, dussé-je, pour y parvenir, sacrifier le mien à tout jamais?

BLANCHE.

C'est bien, mère Yvonne; mais Jean ne devait-il pas assister au mariage de sa sœur?...

YVONNE.

Il l'espérait bien, le pauvre garçon... « Mais dans le cas, ajoute-t-il, où je ne serais pas de retour dans un mois, je t'ordonne de ne pas m'attendre et de les marier... »

BLANCHE, avec inquiétude.

Mais plus de deux mois se sont écoulés!...

YVONNE.

C'est vrai... mais vous ne savez pas que Robert...

BLANCHE.

Votre gendre?...

YVONNE.

Oui... ce mot-là me coûte toujours un peu à prononcer... Robert, moins heureux que mon fils, avait été blessé dans la grande bataille, et si dangereusement, que l'on a craint longtemps pour ses jours... Mais sa nomination de lieutenant... et puis la nouvelle de son mariage ont doublement contribué à sa guérison, si bien qu'on l'attend aujourd'hui.

BLANCHE.

Et comment les gens du pays vont-ils le recevoir?

YVONNE.

C'est lui qui vous a défendue!... c'est lui, quand il était sergent, qui a empêché sa compagnie de piller le village... c'est lui qui est le protégé et l'ami de mon fils Jean! Voilà plus de titres qu'il n'en faut pour être bien reçu... Tenez,

entendez-vous ces cris?... ce sont nos paysans qui l'entourent.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; ROBERT, TOUS LES HABITANTS DU VILLAGE.

LE CHOEUR.

Vive Robert, notre allié!
Célébrons tous son mariage;
Qu'il soit reçu dans ce village
Par l'amour et par l'amitié!

ROBERT.

AIR.

Au foyer où naguère
J'entrais en ennemi,
Chez vous, ainsi qu'un frère,
Je me vois accueilli!
Merci, mes amis, merci!
Merci!
Puissé-je un jour, c'est l'espérance
Que me donne un lien si doux,
Au seul cri de vive la France!
Combattre avec vous et pour vous!...
Plus d'alarmes,
Que les armes
Tombent de nos mains!

LE CHOEUR.

Plus d'alarmes, etc.

ROBERT.

Entre frères,
Que les verres,
Écumants et pleins,
Se provoquent
Et se choquent!
Et que la chanson

Vienne en aide
Et succède
Au bruit du canon!

LE CHŒUR.

Entre frères, etc.

ROBERT.

Que la joyeuse danse
Efface la distance,
Et mette à l'unisson
Et fillette et garçon!
Et nous, pauvres soldats,
Qui sortons des combats,
En trinquant tous,
Oui, tous...
Amis, rapprochons-nous!

LE CHŒUR.

Plus d'alarmes,
Que les armes
Tombent de nos mains!
Entre frères,
Que les verres,
Écumants et pleins,
Se provoquent
Et se choquent,
Et que la chanson
Vienne en aide
Et succède
Au bruit du canon!

(A la fin de l'air, tous les paysans et les jeunes filles sortent de différents côtés. Loyse a mené sa mère auprès de la corbeille de noce qu'Yvonne examine en détail et avec admiration.)

YVONNE.

Des bijoux! des dentelles! Ah! que c'est beau!... C'est trop beau pour elle, madame la marquise!

LOYSE.

C'est vrai... c'est vrai... j'aperçois là surtout un voile...

(Bas, à sa mère.) J'ai idée qu'avec lui Robert me trouverait à son gré... Ce n'est pas par vanité... mais je voudrais bien essayer, ne fût-ce que pour voir...

YVONNE, avec bonté.

Essayons, mon enfant... si notre maîtresse le permet.

BLANCHE.

Je l'exige.

LOYSE, à sa mère, qui s'empresse de déployer le voile.

Ah ! vous avez autant d'envie qu'elle de me voir belle.

YVONNE.

Je ne dis pas non.

(Yvonne et une jeune fille attachent le voile de mariée sur le front de Loyse. — Pendant ce temps, Blanche se rapproche de Robert, qui est comme elle, au milieu du théâtre.)

BLANCHE.

Vous avez donc couru de grands dangers, monsieur Robert?

ROBERT.

Si grands que je ne comprends pas encore comment j'en suis revenu. Le lendemain du jour où madame Yvonne m'avait accordé l'hospitalité, un peu malgré elle, nous comptions surprendre les blancs, qui, au contraire, nous ont surpris, rompus et mis en désordre ! Nous avons tenté vainement de nous rallier, c'est devenu une effroyable déroute.

YVONNE, avec joie, et se rapprochant de lui.

En vérité?...

ROBERT.

Ah ! vous triomphez, vous voilà fière... nous ne l'étions pas... moi et mes camarades, forcés de fuir à travers la forêt, et poursuivis par des ennemis que notre résistance avait rendus furieux. L'un d'eux surtout, frappant d'estoc et de taille comme un enragé, me criait : « Ah ! bleu, ton

compte est bon! » Il disait vrai! car il venait de m'atteindre, de me renverser sous ses pieds...

LOYSE, *avec effroi.*

Oh! mon Dieu!

ROBERT.

Quand tout à coup il hésite... et reste le sabre en l'air... moi je ne perds pas la tête, et de mon fusil qui était chargé et tout armé...

BLANCHE et YVONNE.

Oh! ciel!

LOYSE.

Écoutez donc, c'était de bonne défense!

ROBERT.

Et pourtant au moment où je me relevais, moi, je l'entends prononcer ce mot : « Frère!... » Je regarde, tout le monde avait disparu... nous étions seuls, au milieu de la forêt... Je courus à lui... mais quels secours lui donner? « Inutile, me dit-il, porte ceci à ma mère... »

YVONNE, *avec émotion.*

A sa mère?

ROBERT.

« En quels lieux? son nom? quelle est-elle? » que je lui demandai vivement... il ne pouvait plus répondre... sa tête venait de tomber pour ne plus se relever... J'entendais le sifflement des balles et les cris des Vendéens qui arrivaient derrière nous... je n'eus que le temps de m'éloigner.

LOYSE.

Et vous avez joliment bien fait!

ROBERT.

Pas assez vite cependant... car, atteint de deux coups de feu, je tombai au milieu des broussailles où on me laissa pour mort... et ce n'est que le lendemain qu'un détachement de bleus, passant par là, me transporta à l'ambulance... et

de là à l'hôpital, où je suis resté deux mois... pensant à vous, mademoiselle, et n'espérant plus vous voir...

LOYSE.

Pauvre garçon!

YVONNE, avec émotion.

Et ce soldat... tué par vous... que vous avait-il remis?

ROBERT, avec indifférence, causant avec Loyse.

Une montre.

YVONNE, avec effroi.

Une montre!

ROBERT.

Ah! ce n'est pas la valeur... car elle est en argent.

YVONNE, se soutenant à peine.

En argent!

BLANCHE, la regardant.

Qu'avez-vous donc?

YVONNE.

Rien!...

SCÈNE VII.

LES MÊMES; GILDAS.

GILDAS, accourant.

Eh bien! que faites-vous là, vous autres? Voilà M. le curé qui arrive, et bien fatigué.

LOYSE.

Je cours le recevoir.

BLANCHE.

Et moi aussi, un ancien ami...

(Ils sortent tous par la gauche, excepté Yvonne et Robert.)

ROBERT.

Nous irons tous...

YVONNE, l'arrêtant.

Et cette montre... cette montre en argent... est-ce que vous l'avez?

ROBERT.

Toujours sur moi ! et prêt à la rendre si l'occasion de la restituer se présente.

YVONNE, tremblante.

Ne pourrai-je la voir?

ROBERT.

Tenez... tenez... la voilà... gardez-la, je vous la confie.

LOYSE, à Robert, sur le seuil de la porte.

Mais venez donc, nous serons les derniers à saluer monsieur le curé.

(Robert sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

YVONNE, seule. — Musique.

Je n'ose défaire ce papier... ma main tremble... Allons! allons !... du courage !.... (Elle développe le papier qui enveloppe la montre, enfin elle enlève le dernier, pousse un cri de douleur et d'effroi, et reste quelques instants immobile; puis elle regarde vivement la montre, l'examine de nouveau en détail et avec attention.) Ce chiffre... ce nom... celui de mon mari...

AIR.

O preuve accablante et funeste,
Qui brise mon cœur éperdu!
Tout me le dit, tout me l'atteste,
Mon fils, mon fils, je t'ai perdu!

(En sanglotant.)

Mon fils! je t'ai perdu!
Perdu!

(Elle reste quelques instants la tête cachée dans ses mains, et l'on n'entend plus que des sanglots. Tout à coup elle relève la tête, fouille dans sa poche, en retire la lettre de Jean, qu'elle parcourt avec émotion. La musique continue. Elle pleure en silence pendant quelque temps, puis essuie ses larmes, se relève, et marche avec agitation.)

La vengeance du moins, dont pour moi l'espoir brille,
Livre en mes mains celui qui m'a tué mon fils!
(Avec fureur.)
A moi sa vie! à moi ses jours que je maudis!
(S'arrêtant et comme épouvantée.)
Et j'allais lui donner ma fille!
(Courant vers la gauche.)
Arrêtez! ... arrêtez!... Ma fille!
Je mettrais dans ta main la main teinte du sang
De mon fils bien-aimé, de ton frère, de Jean!
Je le nommerais mon fils!... lui!... lui!
Par qui le mien me fut ravi!
(Parlé.) Non! non!
Arrière un tel blasphème!
Anathème sur eux!
Sur eux et sur moi-même,
Et sur de pareils nœuds!

(Elle tombe épuisée sur un banc de pierre, à droite, et reste plongée dans ses réflexions. — La musique continue.)

Oui, si je dis la vérité à ma fille... si je lui apprends que son fiancé est le meurtrier de son frère... elle rompra sur-le-champ et d'elle-même ce mariage impie; mais l'obliger à détester, à fuir ce qu'elle aime... n'est-ce pas lui donner le coup de la mort? Elle n'y résistera pas! Je la verrai, comme je l'ai déjà vue, se consumer dans les regrets, s'éteindre dans les larmes!... et j'aurai perdu mes deux enfants... tous deux à la fois... il ne me restera rien... plus rien sur terre! O mon Dieu! quel parti prendre!

(Elle se met à genoux et prie quelque temps en silence.)

Écoute ma prière,
Mon bien-aimé, mon fils!
Viens conseiller ta mère,
Je suivrai tes avis!
Réponds! je suivrai tes avis;
Inspire-moi, mon fils,
Je suivrai tes avis!

(Prenant la lettre, qu'elle ouvre avec respect.)

Dans cet écrit, ta volonté dernière,
Je le vois maintenant! tu me disais : « Ma mère...
« Ma mère, je t'ordonne
« D'unir ma sœur à Robert son ami! »
Tu me disais : « O ma mère, pardonne! »
A lui, notre ennemi!

(S'arrêtant, et avec colère.)

Que je pardonne
A qui m'enleva mon trésor!
Que je pardonne
A lui, qui t'a donné la mort!

(Avec une fureur qu'elle cherche à contenir.)

Que je lui donne
Mon autre enfant!

(Avec explosion.)

Non, non, je ne le peux!

(S'arrêtant.)

Donne-m'en le courage... et dis que tu le veux!
Écoute ma prière,
Mon bien-aimé, mon fils!
Viens conseiller ta mère,
Qui suivra tes avis!
Tu le veux!... tu le veux!... je suivrai tes avis!
J'obéirai, mon fils!

SCÈNE IX.

YVONNE, accablée dans sa douleur; ROBERT, LOYSE, TOUS LES GENS DE LA NOCE sortant de la ferme, à gauche.

LE CHŒUR.

Quel plaisir! quelle ivresse!
Pour eux que d'heureux jours!
Célébrons la jeunesse,
La joie et les amours!
(S'adressant à Yvonne.)
Vous dont ce jour prospère
Comble le plus doux vœu,
O trop heureuse mère!
Rendez grâces à Dieu!

Quel plaisir! quelle ivresse! etc.

LOYSE, à sa mère.

A la chapelle
On nous appelle,
Et le bon curé nous attend.
O ma mère! voici l'instant!

YVONNE, à part.

Ah! j'ai peine
(Regardant sa fille.)
A calmer la douleur
(Regardant Robert.)
Et la haine
Qui remplissent mon cœur!

LOYSE, remarquant le trouble de sa mère.

Qu'avez-vous donc? Parlez, je vous en prie!

YVONNE.

Moi? rien, ô ma fille chérie!
L'émotion...

LOYSE.

Je comprends : car moi-même...

(Prenant la main de Robert et s'avançant avec lui vers sa mère.)

Bénissez-nous alors en ce moment suprême!

(Tous deux s'agenouillent devant elle.)

YVONNE, à part.

O supplice!... ô tourment!
Le bénir! lui... qui tua mon enfant!

(Élevant les mains et les yeux vers le ciel.)

Tu le veux! tu le veux! ô mon fils!
Bénis-le donc toi-même
Du haut du paradis!
Bénis-les! car moi... moi... je ne puis... je ne puis!

LE CHOEUR.

Quel plaisir! quelle ivresse! etc.

LOYSE.

On nous attend, suivons-les...

ROBERT.

Oui, partons!... Ma mère, prenez ma main.

(Yvonne fait un effort sur elle-même, mais en apercevant la main de Robert, elle pousse un cri, embrasse sa fille, qu'elle jette dans les bras de Robert, et détourne la tête.)

YVONNE.

Je vous rejoins... Laissez-moi, laissez-moi prier...

(Robert et Loyse s'éloignent, ainsi que les paysans et les jeunes filles.)

SCÈNE X.

YVONNE, BLANCHE.

YVONNE, se jetant dans ses bras.

Ah! madame! ah! notre chère maîtresse!

BLANCHE.

Qu'as-tu donc? Parle, de grâce!

YVONNE.

Il n'y a que vous seule au monde à qui je puisse me confier aujourd'hui... Je ne le verrai plus!

BLANCHE.

Jean! ton fils!... Et cette lettre écrite par lui après la bataille?

YVONNE.

Était écrite avant!

BLANCHE.

Grand Dieu!

YVONNE.

Ah! vous, du moins, vous me comprenez... Il vous aimait tant, madame!

BLANCHE.

Tais-toi! tais-toi!

YVONNE.

A quoi bon vous le taire? c'est pour vous que mon pauvre Jean rêvait un nom et de la gloire... c'est pour vous...

BLANCHE.

Qu'il s'est fait tuer... je le sais... je le sais... ce sera mon plus cruel et mon plus cher souvenir.

YVONNE.

Vous l'aimiez, et il est mort sans le savoir! vous l'aimiez, et il est tombé sous les coups de nos ennemis... et je ne puis le venger sans perdre mon autre enfant!

BLANCHE.

Silence! on vient!

SCÈNE XI.

LES MÊMES; GILDAS; puis SOLDATS VENDÉENS.

GILDAS, se tournant à droite.

Veux-tu te taire, petite niaise... petite sotte... et ne pas répéter des choses pareilles!... Envoie-le ici, à la ferme, je vais arranger cela avec madame Yvonne.

BLANCHE.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il donc?

GILDAS.

Une bonne action à faire... un ennemi à sauver.

YVONNE, avec une rage concentrée.

Un ennemi!

GILDAS.

Vous savez... Gilette, la petite vachère qui est depuis huit jours dans le pays... elle vient de voir un bleu...

YVONNE, avec émotion.

Vous en êtes sûr?

GILDAS.

Elle l'a reconnu à son uniforme! un pauvre fantassin, blessé, tombé de fatigue ou de souffrance à sa porte... Croiriez-vous que cette petite sotte, effrayée de l'idée de recevoir un ennemi, et craignant d'être compromise, courait le dénoncer au poste vendéen qui est là-bas dans la montagne!

BLANCHE.

O ciel!

GILDAS.

Il était perdu, fusillé sur-le-champ... « Dix écus pour toi, ai-je dit à Gilette... si tu redescends près de lui, et si tu l'amènes chez madame Yvonne, que je vais prévenir. »

YVONNE.

Chez moi!

GILDAS.

Nous le cacherons ici, à la ferme.

YVONNE.

Moi, le sauver! un bleu!

(Elle court à la cloche et se met à sonner avec force.)

GILDAS.

Nous échangerons son uniforme contre un habit de paysan... et ce soir... Que faites-vous?... cette cloche d'alarme va, du sommet de la montagne, appeler nos soldats... ils vont descendre avec leurs fusils, et ce pauvre diable ne pourra leur échapper!

YVONNE.

Tant mieux! (A Blanche.) J'aurai vengé mon fils. (A Gildas.) J'aurai vengé toutes les mères.

GILDAS, avec force.

Et la sienne?...

YVONNE, à part, avec émotion.

Sa mère!...

GILDAS, regardant vers la gauche.

Car il vient.

BLANCHE, regardant vers la gauche.

Il gravit la montagne.

YVONNE, à part, réfléchissant.

Sa mère!... C'est moi qui l'aurai condamnée aux tourments que j'éprouve!... c'est moi... moi qui lui aurai ravi son enfant!

(Pendant ce temps, les soldats vendéens sont descendus de la montagne et forment un groupe à droite.)

GILDAS, regardant toujours vers la gauche.

Il vient vous demander asile, et vous le livrez à ses meurtriers!

YVONNE.

Non, je le défendrai! je le protégerai!

(Elle s'élance au-devant des Vendéens, étend les bras vers eux pour protéger le soldat républicain, qu'ils viennent de mettre en joue au moment où il avançait de quelques pas.)

YVONNE, aux Vendéens.

Arrêtez!

GILDAS.

Jean!

JEAN, s'écriant.

Ma mère!

YVONNE, se retournant.

Mon fils!

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

JEAN.

Laissé pour mort, captif... traîné dans ce pays... j'ai tenté de m'enfuir... et grâce à ces habits dont j'ai pu m'emparer... je vous revois!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES; LOYSE, ROBERT, TOUS LES GENS DE LA NOCE, accourant en ce moment.

FINALE.

YVONNE, avec joie.

Mon fils! mon fils!

JEAN, de même.

Ma mère!

GILDAS, à Loyse.

Venez! c'est lui!

LOYSE, se jetant dans les bras de Jean.

Mon frère

ROBERT, stupéfait.

Que vois-je!... lui!

JEAN, lui tendant la main.

Ton frère! ton ami!

LE CHŒUR.

Dieu du ciél et des anges,
Chaque jour, désormais,
Je dirai tes louanges,
Je dirai tes bienfaits!

(Jean a mis la main de Robert dans celle de sa sœur; Yvonne embrasse son fils et lui montre de loin Blanche, qui baisse les yeux. Les paysans et les jeunes filles forment autour d'eux différents groupes.)



LE NOUVEAU
POURCEAUGNAC

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE

En société avec M. Delestre Poirson

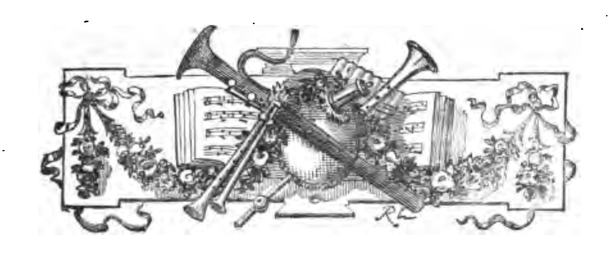
MUSIQUE DE A. HIGNARD.

THÉATRE DES BOUFFES PARISIENS. — 14 Janvier 1860.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ERNEST DE ROUFIGNAC, jeune officier de cavalerie.	MM. DUVERNOY.
M. FUTET, percepteur des contributions	CAILLAT.
THÉODORE, lieutenant de hussards	MARCHAND.
NINA, fille du colonel de Verseuil.	Mmes CHABERT.
Mme FUTET, femme du percepteur.	BEAUDOIN.
TIENNETTE, filleule de Nina	TOSTÉE.

OFFICIERS DE HUSSARDS et JEUNES GENS DE PARIS.

Une petite ville, voisine de Paris, dans laquelle est caserné le régiment de M. de Verseuil.



LE NOUVEAU POURCEAUGNAC

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉODORE et PLUSIEURS OFFICIERS DE HUSSARDS, assis autour d'une table, puis FUTET.

INTRODUCTION.

THÉODORE et LES OFFICIERS.

Messieurs, sans plus tarder,
C'est une bonne aubaine,
Il faut nous accorder,
Le cas en vaut la peine;
Allons, sans plus tarder,
Il faut nous accorder.
(Apercevant Futet.)
Bravo! voilà Futet,
Vraiment il nous manquait!

FUTET.

Pour fuir l'humeur noire,
Jouer chaque jour

Un tour;
Chanter, rire et boire,
C'est là le fait
De Futet!

Nul sot ne m'échappe;
Sur chacun je drape;
Tous les jours j'attrape
Nouvel original;
Enfin sur la terre,
Par mon savoir faire,
Mon année entière
Est un vrai carnaval!

Pour fuir l'humeur noire, etc.

Ensemble.

FUTET.

Voilà, voilà Futet!

THÉODORE et LES OFFICIERS.

Oui, c'est bien là notre Futet!

FUTET.

Allons, sans plus tarder, etc.

THÉODORE et LES OFFICIERS.

Messieurs, sans plus tarder, etc.

THÉODORE et LES OFFICIERS, parlant tous à la fois.

Il a tort... il a raison...

FUTET.

Silence donc!... messieurs... si le colonel, M. de Verseuil, vous entendait!...

THÉODORE.

Ne crains rien!... Tiennette fait le guet, elle nous préviendra si le colonel se dirige de ce côté... mais dis-moi, Futet, ne trouves-tu pas ton moyen trop extravagant!

FUTET.

Bah! en carnaval!... d'ailleurs nous n'avons pas le

choix... M. de Roufignac, ton rival, n'arrive-t-il pas aujourd'hui?...

THÉODORE.

Oh! je le tuerai!

FUTET.

Non pas, monsieur l'officier... je m'y oppose, moi, percepteur des contributions!

THÉODORE.

Et tu me promets de le renvoyer dans sa province?

FUTET.

Tu sais bien qu'il n'existe pas mon semblable pour jouer de bonnes farces... sois donc tranquille, ton rival n'y résistera pas!...

THÉODORE.

Ah! que j'épouse seulement Nina, ma cousine!

FUTET.

Tu l'épouseras... Or ça, messieurs, soyez bien tous à vos rôles, vous avez vu hier au soir la pièce de *Monsieur de Pourceaugnac*... Eh bien! la situation est la même.

THÉODORE.

Au fait, Roufignac, Pourceaugnac...

FUTET.

Ça rime... et puis il arrive de Limoges... il ne doit pas être bien fort.

TOUS.

Oh! non!

FUTET.

Et nous autres gens de Paris... enfin, bien que M. de Verseuil lui ait promis la main de sa fille... je te garantis que le Roufignac ne l'épousera pas... Ainsi, c'est convenu, vous adoptez mon projet?

TOUS.

Oui... oui...

FUTET.

Que madame Futet va être heureuse ! Elle va pouvoir enfin jouer un rôle digne d'elle... c'est une commère... Suffit... je n'en dis rien... c'est mon épouse et vous la jugerez à l'œuvre.

THÉODORE.

Chut ! voici Tiennette.

SCÈNE II.

LES MÊMES ; TIENNETTE.

FUTET.

Eh ! bien... le maître de la maison ? monsieur de Verseuil?

TIENNETTE.

Il vient de sortir... il est allé, je crois, au-devant du général.

THÉODORE.

Qui doit venir passer la revue du régiment, et M. de Verseuil l'attend d'un moment à l'autre.

FUTET.

Bravo !... nous sommes maîtres de la place !

THÉODORE.

Ah ! çà, Tiennette, avancez à l'ordre... Nous attendons plusieurs jeunes gens de l'endroit, et même de Paris, qui doivent servir nos projets.

TIENNETTE.

Oui, vos projets de comédie.

FUTET.

Si donc, ces jeunes gens arrivent, tu sais ce dont nous sommes convenus.

TIENNETTE.

C'est tout simple! Oh! mon Dieu, vous pouvez vous en rapporter à moi.

FUTET.

Allons, messieurs, ne perdons point de temps. Vite à nos rôles!

FUTET, THÉODORE et LES OFFICIERS.

Allons, sans plus tarder, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

TIENNETTE, seule.

Me voilà de la confidence! c'est gentil d'être dans une confidence! et surtout pour servir mademoiselle Nina, ma marraine qui est si bonne!... que mon papa dise maintenant que je n'ai pas d'esprit!

RONDEAU.

Tout bas quand on cause,
J'entends toujours bien;
Je sais mainte chose
Dont je ne dis rien;
Et pourtant papa
Dit que je suis bête...
Est-ce ma faute, da!
S'il m'a faite
Comm' ça?

J' sais que l' voisin Pierre
Gronde tant qu'il peut,

Et finit par faire
C' que sa femme veut.
Et pourtant papa
Dit que je suis bête...
Est-ce ma faute, da!
S'il m'a faite
Comm' ça?

Je vois d'ordinaire
Maint et maint chaland
Qui vient voir mon père
Pour saluer maman;
Et pourtant papa
Dit que je suis bête...
Est-ce ma faute, da!
S'il m'a faite
Comm' ça?

Je voudrais bien le voir, ce monsieur Rou.... de Rou... de Roufignac... Roufignac! Il me semble que quelqu'un qui a un nom comme celui-là doit avoir une figure bien drôle!

SCÈNE IV.

TIENNETTE, ERNEST, en négligé d'officier de cavalerie.

DUO.

ERNEST.

Personne donc pour m'introduire ici?
J'entre tout seul alors, et me voici.

TIENNETTE, l'apercevant.

Quelqu'un! monsieur, votre servante!

ERNEST, à part.

Ah! ah! mais la bonne est charmante!

TIENNETTE.

Chut!

ERNEST.

Hein?

TIENNETTE.

Vous venez de Paris?

ERNEST.

Oui! mais pourquoi cet air surpris?

TIENNETTE.

Chut!

ERNEST.

Chut!

TIENNETTE.

Chut! chut!
Messieurs et mademoiselle
Comptent ce soir sur votre zèle;
Je sais qu'ils en feront grand cas,
Mais surtout ne vous montrez pas.

ERNEST.

Mais que veut-elle dire?
A peine je respire!

TIENNETTE.

Chut! chut! chut! chut!
C'est pour atteindre notre but.

ERNEST.

Quel but?... mais dans quel but?

TIENNETTE.

Chut! chut! chut! chut!

Ensemble.

TIENNETTE.

Chacun aura son rôle,
Et ce sera fort drôle;
J'en ris, j'en ris déjà,
Ah! ah! j'en ris déjà!

ERNEST.

Mais la bonne est fort drôle
En me jouant ce rôle!
Mais, pourquoi cela?
Ah! ah! ah! ah!

TIENNETTE

Monsieur, faites excuse
Du niais qu'on abuse
Je ris, je ris déjà!
Ah! ah! ah! ah!

ERNEST.

Vraiment elle m'amuse!
Mais pourquoi cela?

TIENNETTE.

Vous aurez une belle tâche...
Il ne faut pas que le prétendu sache...

ERNEST.

Ah! il s'agit d'un prétendu?

TIENNETTE.

Oui! oui, ce monsieur tant attendu,
Mais il ne faut pas qu'il se doute...

ERNEST.

Sans doute!
S'il se doutait vraiment...
(A part.)
Ah! je n'y comprends rien absolument.
(Haut.)
Monsieur de Roufignac?

TIENNETTE.

Est un fier imbécile!
Il est facile
De l'attraper,
De le duper.

ERNEST, à part.

Qu'est-ce que ça veut dire?
A peine je respire!

TIENNETTE.

Chut! chut! chut! chut!

ERNEST.

Mais dans quel but?

Ensemble.

TIENNETTE.

Chacun aura son rôle, etc.

ERNEST.

Mais la bonne est fort drôle, etc.

TIENNETTE.

Oh! nous allons bien nous amuser... Tous ces messieurs les officiers sont avertis. C'est M. Futet, le percepteur des contributions, qui mène tout cela, mademoiselle va se concerter avec eux; elle s'est déjà entendue avec M. Théodore.

ERNEST.

Eh! quel est donc ce M. Théodore?

TIENNETTE.

C'est son cousin!

ERNEST.

C'est charmant.

TIENNETTE.

Il paraît qu'on vous attendait pour commencer, mais dites-moi, qu'est-ce que vous faites donc là-dedans?

ERNEST.

Ma foi, je te l'avouerai, je ne sais pas trop quel rôle je dois jouer... Tu dis donc que mademoiselle Nina aime Théodore?

TIENNETTE.

Sans doute, ce qui n'empêche pas qu'ils aient quelquefois de grandes disputes, parce que M. Jules est aussi fort

aimable. Au fait, mademoiselle Nina a raison, on a des prévenances, des égards, et on l'accuse d'être coquette!... Mais tous les hommes sont jaloux, jusqu'à M. Futet qui, quoique marié depuis quatre ans, a fait, il y a six mois, une scène horrible à sa femme, parce qu'on prétendait l'avoir rencontrée en carriole dans les environs de Mantes, tête-à-tête avec un jeune homme... et ça a fait des propos, des histoires, parce que dans une petite ville on est méchant, mauvaise langue et bavard, bavard, vous n'en avez pas d'idée!

ERNEST.

Si fait, si fait, je commence.

TIENNETTE.

Écoutez... si c'était M. de Verseuil?... je vais m'assurer! Courez vite rejoindre ces messieurs, et vous habiller pour la comédie; vous savez bien, cette comédie qu'ils jouent... M. de Pourceau... Pourceau...

ERNEST.

Pourceaugnac?

TIENNETTE.

Gnac, c'est ça!

ERNEST.

Ah! je vois alors le rôle qu'on me destine. Dis-moi, y a-t-il un costumier ici?

TIENNETTE.

Comment donc, monsieur! Et un qui vient de Paris encore, un Babin, dans la grande rue à droite. Votre servante, monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ERNEST, seul.

Allons, le sort en est jeté et je vois que c'est à moi de soutenir l'honneur des habitants de Limoges. Ne perdons point de temps, rappelons-nous bien tout ce qu'elle m'a dit : M. Théodore, M. Jules, tous deux font la cour, et pour un rien seraient rivaux... Mademoiselle Nina, ma future, tant soit peu coquette... M. Futet jaloux... madame Futet vue en carriole dans les environs de Mantes, avec un jeune homme : c'est charmant! On vient!... Eh! vite! à mon rôle!

(Il sort.)

SCÈNE VI.

NINA, seule.

Non, non, jamais je n'épouserai ce M. de Roufignac, quoi qu'en dise mon père! un monsieur que je ne connais pas, qui doit être affreux, tandis que j'ai là mon cousin le lieutenant si bon, si prévenant et si gentil garçon!

COUPLETS.

Premier couplet.

Cousin, vous me semblez aimable
Sous l'uniforme de hussard,
La sabretache est adorable
Et le dolman plaît au regard.
Lorsque votre cheval se cabre,
Mon cœur soupire tendrement.
J'aime jusqu'à votre grand sabre
Et jusqu'à votre régiment!

Mais, mon cher lieutenant,

Croyez que maintenant
Je vous aime, je vous aime,
Oui, je vous aime quand même!

Deuxième couplet.

Je ne serai point inhumaine,
Quand votre grade changera;
Et si vous passez capitaine,
Ma tendresse s'augmentera;
Colonel, vous devez me plaire,
Je vous adore général;
Bon! je ne saurai plus que faire
Si vous devenez maréchal!

Mais, mon cher lieutenant,
Croyez qu'en attendant
Je vous aime, je vous aime,
Oui, je vous aime quand même!

SCÈNE VII.

NINA, THÉODORE.

NINA.

Eh bien!... mon cousin?...

THÉODORE.

Tout marche à merveille. Nous l'attendons de pied ferme, ce M. de Roufignac... et je vous réponds qu'il ne tardera pas à prendre congé de nous.

NINA.

Ah! mon cousin, je n'ai pas votre assurance... Songez qu'il est le fils d'un des anciens amis de mon père, qu'il y a parole donnée.

THÉODORE.

Eh bien!... il nous la rendra sa parole... et rien ne s'opposera plus à notre bonheur... Mais ne perdons pas de

temps, madame Futet vient d'arriver, allez vous entendre avec elle... Elle vous destine un rôle dans notre comédie!

NINA.

Ah! que l'on a de peine à se marier à son goût aujourd'hui!

THÉODORE, la reconduisant.

Aujourd'hui comme toujours, ma cousine.

(Nina sort.)

VOIX en dehors.

Ah! ah!

THÉODORE.

Quel est ce bruit!

LES OFFICIERS, entrent par le fond.

Le voilà!... le voilà!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; ERNEST, habillé grotesquement et parlant à la cantonade, PLUSIEURS OFFICIERS et JEUNES GENS.

(L'entrée d'Ernest doit être la même que celle de Pourceaugnac. Elle doit être accompagnée des mêmes lazzis.)

ERNEST.

Eh! bien, quoi? qu'est-ce? on dirait qu'ils n'ont jamais rien vu... je vous demande la maison de M. de Verseuil, oui, du colonel de Verseuil, il n'y a pas de quoi me rire au nez.

THÉODORE.

Ma foi! voilà bien l'idée que je m'en faisais. (Se tournant et parlant vers le fond.) Oui, messieurs, qu'est-ce que ça signifie d'accueillir ainsi les étrangers?

ERNEST.

A la bonne heure! voilà un honnête homme.

THÉODORE, de même.

Monsieur a-t-il en soi quelque chose de ridicule?

ERNEST, de même.

C'est vrai... Est-ce que j'ai quelque chose en soi de ridicule?

THÉODORE, de même.

Le premier qui se moquera de lui aura affaire à moi!

ERNEST, de même.

Le premier qui se moquera de moi aura affaire à lui! (Il revient sur le devant du théâtre en s'adressant aux officiers qui sont entrés derrière lui.) Avez-vous vu?... parce que je leur dis que je viens de Limoges, il semble que j'aie l'air d'arriver de Pontoise!

TOUS, l'entourant.

Comment! vous venez de Limoges!

ERNEST.

AIR.

Oui, j'arrive de Limoge,
De Limoge, oui vraiment!
Pour faire son éloge,
Il suffit simplement
De dire tout uniment
Qu'on arrive de Limoge.

Dans cette superbe cité,
On fait avec facilité
Les choses les plus difficiles;
C'est Paris, mais en plus petit,
Et l'on y trouve de l'esprit
Même pour les imbéciles!

Donc rien d'étonnant
Ni de surprenant,
Si j'arrive de Limoge.

Ensemble.

ERNEST.

Donc, rien d'étonnant, etc.

THÉODORE et LES OFFICIERS.

De Limoge, oui vraiment,
Il faut dire simplement
Qu'on arrive de Limoge!

ERNEST.

Aussi, messieurs, quand je sors par hasard,
Chaque passant me guette et m'examine,
Et malgré moi j'attire le regard;
C'est fatigant d'avoir si bonne mine...
Aussi partout je suis cité :
C'est Roufignac!... chacun m'admire
Et je sais plus d'une beauté
Dont je deviens le point de mire!

Mais rien d'étonnant
Ni de surprenant,
Car j'arrive de Limoge.

Ensemble.

ERNEST.

Mais, rien d'étonnant, etc.

THÉODORE et LES OFFICIERS.

De Limoge, oui vraiment, etc.

THÉODORE.

Quoi! vous seriez?...

ERNEST.

Mais certainement; voyez donc comme ça se rencontre!

THÉODORE.

On n'attend que vous pour la noce.

ERNEST.

Ah! ah!

THÉODORE.

Il y aura longtemps qu'on n'aura rien vu d'aussi beau!

ERNEST.

Oh! oh!

THÉODORE, bas aux officiers.

Ah! ah! oh! oh! le futur n'est pas fort sur les répliques.

ERNEST, riant comme d'inspiration.

Eh! eh! eh!

THÉODORE.

Qu'avez-vous donc à rire?

ERNEST.

C'est une idée qui me vient... Est-ce que vous ne comptez pas me faire quelque drôlerie pour mon mariage?

THÉODORE.

Nous y avions déjà bien pensé.

ERNEST.

Oh! mais il faut des farces.

THÉODORE.

Oh! nous ne sommes pas trop farceurs ici.

ERNEST.

Oh! Limoges n'est peuplé que de farceurs, les enfants même, hauts comme ça, sont déjà de petits farceurs.

THÉODORE.

Je suis sûr que monsieur est un des plus malins.

ERNEST.

Ah! ah! c'est vrai. Tel que vous me voyez, je ne suis pas bête.

THÉODORE.

Il y a comme ça des physionomies bien trompeuses.

ERNEST.

Mais il faut se faire des niches, des attrapes, il n'y a pas de plaisir sans cela.

THÉODORE.

Eh bien! l'on vous en fera, l'on vous en fera...

ERNEST.

Mais, par exemple, il faut avoir l'esprit bien fait et ne jamais se fâcher. Moi d'abord, on m'aurait assommé que j'aurais toujours ri.

THÉODORE, à part.

Il y a vraiment conscience de duper ce pauvre diable-là.

ERNEST.

Et même pour que cela finît plus gaiement, c'étaient ceux qui avaient été pris pour dupes qui payaient un grand souper aux autres.

THÉODORE.

On a de très-bonnes idées à Limoges.

ERNEST.

N'est-ce pas?

THÉODORE.

Va donc pour le grand repas! (Aux jeunes gens.) mais tremblez, messieurs! avec un adversaire tel que M. de Roufignac, vous m'avez bien l'air d'en être pour vos frais; moi d'abord, je parie pour lui.

LES JEUNES GENS.

Je parie pour... je parie contre...

SCÈNE IX.

LES MÊMES; FUTET.

FUTET.

Eh bien! déjeune-t-on aujourd'hui?

THÉODORE, bas à Futet.

C'est notre homme.

FUTET, bas à Théodore.

Oh! alors, nous allons nous amuser, laissez-moi faire. (A part, en faisant un geste de surprise.) O ciel! en croirai-je mes yeux? Quelle heureuse rencontre! (A Ernest.) N'est-ce point là M. de Roufignac?

ERNEST.

Comment, monsieur?

FUTET.

Se peut-il que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Roufignac?

ERNEST.

Mais, monsieur, pas beaucoup.

THÉODORE.

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

FUTET.

Je vous ai vu pas plus haut que cela, et je ne sais combien de fois nous avons joué ensemble. Comment appelez-vous ce café de Limoges qui est si fréquenté?

ERNEST.

Aux Innocents.

FUTET.

Aux Innocents, c'est cela. Nous y jouions tous les jours au billard, nous étions là une vingtaine de lurons.

ERNEST, cherchant à se rappeler.

Attendez donc... ah! oui, oui.

FUTET.

Vous me connaissez, n'est-ce pas? Embrassons-nous, je vous prie. (Ils s'embrassent. — Bas.) Hein! est-il d'une bonne pâte! (Haut.) Et cet endroit où l'on dansait, comment l'appelez-vous?

ERNEST.

Ah! *la Redoute*, hein? le beau bal!

FUTET.

Je n'en manquais pas un. C'était une foule... Et vous souvient-il de cette querelle que vous eûtes?

ERNEST.

Ah! dame, on en avait souvent, ne fut-ce que pour retenir ses places.

FUTET.

Oui, mais je vous parle de cette affaire où vous vous montrâtes si bien, où vous reçûtes un soufflet.

ERNEST.

Comment! un soufflet? Qui est-ce qui vous a dit?

FUTET.

Enfin vous reçûtes un soufflet, convenez-en?... vous voyez que je suis bien instruit. (Bas.) Est-il bête!

ERNEST.

C'est vrai.

THÉODORE.

Comment, monsieur, vous avez reçu un soufflet?

ERNEST.

Sans doute, ça peut arriver aux personnes les mieux constituées. (A Futet.) Mais d'où savez-vous?

FUTET.

Parbleu! je dois bien le savoir, c'est moi...

ERNEST.

C'est vous?

FUTET.

Qui vous l'ai donné.

TOUS.

Ah! ah! ah! ah! ah!

ERNEST.

Comment! c'était vous? Est-ce heureux de se retrouver

ainsi... Eh! bien, imaginez-vous que je n'en savais rien, parole d'honneur!

FUTET.

Je crois bien.

ERNEST.

C'était dans la foule que je l'avais reçu, et je vous remercie de m'avoir instruit.

FUTET.

Il n'y a pas de quoi.

ERNEST, mettant son chapeau et d'un air patelin.

Si! parce que je suis obligé de vous en demander satisfaction, et comme ces messieurs ont justement là leurs épées...

FUTET.

Comment! comment!

ERNEST, à Théodore.

D'autant plus qu'à Limoges nous sommes extrêmement mauvaises têtes.

THÉODORE.

Ah! ah! nous allons rire.

FUTET, à part.

Oui, nous allons bien nous amuser! C'est singulier comme je m'amuse!

THÉODORE, à Ernest.

Ah! çà, vous êtes donc un brave, monsieur de Roufignac?

ERNEST.

Ah! mon Dieu! non... mais comme j'ai dix ans de salle et que je suis le premier tireur de Limoges, je suis toujours sûr de tuer mon homme sans qu'il m'arrive rien.

FUTET, à part.

Ah! mon Dieu!

ERNEST.

Croyez-vous, sans cela, que j'irais m'exposer à recevoir quelque coup qui me ferait mal? pas si bête!

FUTET, cherchant à se sauver.

Un moment... je suis votre serviteur!

LES JEUNES GENS, le retenant.

Restez donc!

ERNEST, aux officiers.

Ah! messieurs, examinez ce coup-là... je parie, en entrant en tierce, lui percer l'oreille gauche et me retrouver en quarte.

THÉODORE.

Je parie pour...

FUTET, relevant le collet de son habit.

Je ne parie pas...

THÉODORE, bas à Futet.

Allez, allez toujours, la plaisanterie est divine, c'est délicieux!

FUTET.

N'est-ce pas? n'est-ce pas?... (Bas, à Théodore.) Diable! comme il y va! je voudrais bien vous y voir, vous autres!... c'est qu'un butor comme celui-là est capable de faire quelque sottise.

ERNEST, à Futet.

Allons, en garde!... Voulez-vous baisser un peu le collet de votre habit, s'il vous plaît, monsieur?

FUTET.

Pourquoi donc, monsieur?

ERNEST.

C'est pour l'oreille.

FUTET.

Comment! pour l'oreille!... Non, monsieur, je ne le baisserai point. (Ernest va à lui et baisse le collet de son habit.) Eh!

mais, dites donc, monsieur, voulez-vous me laisser! Eh! mais! c'est qu'à la fin... voyez-vous. Eh! mais!...

(Futet a relevé son collet.)

ERNEST.

Vous ne voulez pas le baisser? Eh! bien, je vais percer le collet et l'oreille.

FUTET.

Monsieur, monsieur, réservez votre valeur pour une meilleure occasion.

ERNEST.

Comment! une meilleure occasion!... où voulez-vous que je trouve jamais des oreilles comme les vôtres?

FUTET.

Écoutez : le soufflet était de mon invention, je vous l'avais donné, je vous l'ôte; votre honneur est intact, ainsi rengaînez. (A part.) Mais c'est qu'il le croyait bonnement... Ah! ah! est-il bête!

ERNEST.

Comment! c'était donc pour rire?

FUTET.

Eh! sans doute.

ERNEST.

Pour vous moquer de moi?

FUTET.

Oui, oui.

ERNEST, remettant son chapeau.

Alors, je suis obligé de vous en demander satisfaction. Allons, l'épée à la main!

FUTET, aux officiers.

Ah! çà, quel enragé!... mais est-il bête! je vous le demande? (A Ernest.) Je vous déclare, monsieur, que dans un jour consacré aux plaisirs, je me fais un devoir de ne point me battre, et je ne me battrai point un mardi gras : de-

main matin, si le cœur vous en dit. (Bas à Théodore.) C'est décidé, il faut le renvoyer aujourd'hui, et je m'en charge.

THÉODORE, de même.

Comment! vous voulez?

FUTET, de même.

C'est une affaire qui devient la mienne... (A demi-voix.) Justement voici ma femme.

ERNEST, à part.

Sa femme !

FUTET, à demi-voix, aux jeunes gens.

Soyez à vos rôles, ça va commencer.

SCÈNE X.

LES MÊMES; Mme FUTET.

QUATUOR.

Mme FUTET.

Ah! ah ! ah! ah!
Qui m'enseignera
L'infidèle
Qu'en vain j'appelle?
Ah! ah! ah! ah!
Ce perfide-là,
Qui donc me le rendra?

Pauvres femmes que nous sommes,
A quoi donc sert la vertu?
Oui, notre sexe est perdu
Tant qu'existeront les hommes!

Ah! ah! ah! ah! etc.

FUTET, bas à Théodore.

Comme elle est bien dans son rôle!

THÉODORE, de même.

Oui cela devient fort drôle.

Mme FUTET.

Monsieur de Roufignac se marie aujourd'hui;
Est-ce bien vrai ?

THÉODORE, montrant Ernest.

Le voilà !

Mme FUTET.

Oui, c'est lui!

ERNEST.

Qu'a-t-elle donc?

Mme FUTET.

Ce que j'ai? Quoi, perfide?
Quand de ma jeunesse timide
Tu n'as pas craint d'abuser...
Tu m'as promis de m'épouser...

THÉODORE.

Et c'est à ma cousine
Qu'il se destine!

Mme FUTET.

Après toutes mes bontés!

FUTET.

Nous en demeurons hébétés!

Ensemble.

Mme FUTET.

Ah! ah! ah! ah!
Qui m'enseignera
L'infidèle
Qu'ici j'appelle?
Ah! ah! ah! ah!
Ce perfide-là,
Qui donc me le rendra?

THÉODORE, FUTET et LES OFFICIERS.

Ah! ah! ah! ah!

Qui donc lui rendra
Cet infidèle
Qui se rit d'elle?
Ah! ah! ah! ah!
Ce perfide-là,
Qui le punira?

ERNEST, à part.

Ah! ah! ah! ah!
Oui c'est bien cela,
Je me rappelle
Ce qu'on dit d'elle.
Ah! ah! ah! ah!
Rira bien, rira
Qui le dernier rira!

Oui, je vous reconnais... j'ai tort.

FUTET, à Théodore.

Il reconnaît ma femme, c'est trop fort!

ERNEST.

Ma mémoire n'était pas sûre,
La carriole était obscure...

Mme FUTET, THÉODORE et FUTET.

Comment?... comment?...

ERNEST, à tous.

Et je vais vous narrer
Comment j'ai su la rencontrer.

Voilà six mois à peu près,
Je voyageais vers Mante;
J'étais en carriole auprès
D'une femme charmante,
Et je ne distinguais
Qu'à peine ses jolis traits;
Mais l'amour éclaire mon âme,
Je la reconnais, c'est madame!

En carriole vraiment,
Le sentiment va si vite!

En carriole vraiment,
Il va vite le sentiment!

THÉODORE et LES OFFICIERS.

Il va vite le sentiment.

FUTET, à madame Futet.

Corbleu ! madame !...

ERNEST.

Ce que c'est que de nous!
Aussi ma flamme...

FUTET, à madame Futet.

Avais-je raison d'être jaloux !

Ensemble.

THÉODORE et LES OFFICIERS.

Vraiment, l'aventure
Est piquante, je le jure;
Quoi ! ce monsieur Futet était...
Ah ! le pauvre Futet !

ERNEST.

Vraiment, l'aventure
Est piquante, je le jure ;
Quoi ! madame, en effet, était...
Ah ! le tour est parfait !

Mme FUTET, à Futet.

Monsieur, cette injure
Est indigne, je le jure...
Vous croyez qu'en effet c'était...
Allons, monsieur Futet!

FUTET.

Morbleu ! l'aventure
Est indigne, je le jure;
Quoi ! madame, en effet, était...
Ah ! madame Futet!

FUTET, à Roufignac.

Il me tarde, monsieur, d'éclaircir tout ceci.
En garde... me voici!

Mme FUTET, à Futet.

Mon ami, mon ami!...

FUTET, à Ernest.

Cette dame avait un mari...

ERNEST.

C'est bien agréable pour lui !

FUTET, d'un air sombre.

Et ce mari, c'est moi! Moi!... je suis le mari!

ERNEST.

Acceptez mon défi ?

Mme FUTET.

Mon cher époux!

FUTET, à madame Futet.

Ah ! fi fi fi fi fi fi fi...

Ensemble.

Mme FUTET.

Monsieur, cette injure, etc.

THÉODORE et LES OFFICIERS.

Vraiment, l'aventure, etc.

FUTET.

Morbleu ! l'aventure, etc.

ERNEST.

Vraiment, l'aventure, etc.

THÉODORE, à Ernest.

Cela n'empêche pas, monsieur, que votre conduite ne soit très-immorale, très-blâmable. (A Futet.) Croyez, mon cher Futet, que nous prenons sincèrement part à votre malheur. Mais vous serez vengé, il n'épousera pas mademoiselle Nina, nous allons répandre partout son aventure... et voici ma cousine elle-même à qui nous allons tout apprendre.

SCÈNE XI.

LES MÊMES ; NINA.

THÉODORE.

Venez, ma chère cousine, venez connaître l'époux que votre père vous destinait et que le hasard vient heureusement de démasquer.

NINA.

Je sais tout, j'avais vu madame avant vous.

FUTET.

Oui, mais vous ne savez pas...

NINA, bas à Futet.

C'est très-bien, tout va à merveille.

FUTET, de même.

Mais non, au contraire! maudit Limousin, va!

NINA, à Ernest.

J'espère, monsieur, qu'après l'éclat d'une pareille aventure, vous ne songez plus à ma main.

FUTET, bas.

C'est ça, renvoyez-moi le provincial.

ERNEST.

Ah! ah! qu'est-ce que ça fait! on a une inclination et on se marie, ça n'y fait rien, vous le savez bien puisque vous m'épousez.

NINA.

Comment! monsieur?

ERNEST.

Eh! mon Dieu! je sais tout, vous sentez bien qu'on n'est pas venu de Limoges sans prendre des informations. On assure que vous avez distingué M. Théodore, un fort joli gar-

çon que je ne connais pas, fort aimable, mais d'un caractère facile, et qui ne s'aperçoit pas qu'on l'abuse.

THÉODORE.

Monsieur !

NINA.

Et qui a pu vous dire que je l'aimais?

ERNEST.

On n'a point dit ça ! c'est bien lui qui vous fait la cour, mais c'est un de ses amis, M. Jules, que vous aimez en secret.

THÉODORE, *furieux*.

Monsieur Jules !

NINA.

Quelle indignité !

Ensemble.

NINA.

La colère
M'exaspère !
Ah ! de cet affront
Qui me vengera?
De sa trahison,
Qui le punira ?
Sortez vite,
Tout de suite !

Mme FUTET.

La colère
M'exaspère !
D'un pareil affront,
Qui me vengera?
De sa trahison
Qui le punira?
Sortez vite,
Tout de suite!

THÉODORE.

La colère

M'exaspère!
Et de cet affront,
On se vengera,
De sa trahison,
On le punira!
Sortons vite,
Tout de suite!

FUTET.

La colère
M'exaspère!
Et de cet affront,
On se vengera,
De sa trahison,
On le punira!
Sortons vite,
Tout de suite!

ERNEST, à part.

La colère
L'exaspère!
Messieurs, vous croyez,
De moi qu'on rira?...
De tels sots je sais
Qui me vengera.
Sortons vite,
Tout de suite!

LES OFFICERS.

La colère
L'exaspère!
D'un pareil affront
Qui le vengera?
De sa trahison
Qui le punira?
Sortez vite,
Tout de suite!

(Ils sortent tous, excepté Ernest et Nina.)

SCÈNE XII.

NINA, ERNEST.

NINA, *à part.*

C'est pourtant ce maudit prétendu qui est cause de tout cela... Oh! je m'en vengerai, et je vais le traiter de manière qu'il ne lui restera pas d'envie de m'épouser.

ERNEST, *de même.*

Ma future est vraiment fort jolie et a l'air de m'aimer beaucoup.

NINA.

Eh bien! monsieur, vous êtes content, voilà tout le monde brouillé, et cela grâce à vous!

ERNEST.

Ah! dame, ils ont l'air fâché! mais pourquoi cela? moi je n'en sais rien.

NINA.

Comment! vous n'en savez rien! quand vous allez justement leur dire... (*A part.*) Au fait, il a si peu d'intelligence qu'il ne se doute pas même... (*Haut.*) Dites-moi, monsieur de Roufignac, croyez-vous qu'un sot puisse épouser une demoiselle malgré elle?

ERNEST.

Ah! ah! voyez-vous?

NINA.

Répondez-moi donc?

ERNEST.

Pardon, mademoiselle, c'est que je ne sais pas ce que vous me demandez.

NINA.

Écoutez : (*Le faisant reculer.*) je suis bonne, je suis naturel-

lement bonne; mais savez-vous que l'amour peut changer le caractère?

ERNEST.

Oui, je le sais; c'est justement ce que je viens d'éprouver en vous voyant... Vous pouvez deviner, sans que je vous le dise, que je n'ai pas grand esprit. Tranchons le mot, je suis un franc imbécile, sans éducation, sans talents, sans usage! Eh bien! du moment où je vous ai aperçue, je ne sais quelle révolution soudaine s'est opérée en moi, il m'a semblé qu'un jour nouveau m'éclairait; de nouvelles idées se présentaient à mon imagination, et sans peine, sans effort, les mots s'offraient d'eux-mêmes pour les exprimer.

NINA, *surprise.*

Quel langage!

ERNEST.

Eh! qu'a-t-il donc de si étonnant? de tout temps l'amour n'a-t-il pas fait des prodiges! Douteriez-vous de ses miracles?... et qui plus que vous cependant serait capable d'y faire croire?

NINA.

Serait-ce une plaisanterie?

ERNEST.

Qui, moi! plaisanter sur un pareil sujet? J'en suis incapable, et vous aussi, je le parierais. Et si votre mariage vous avait déplu, si quelques raisons secrètes s'étaient opposées à cette union, je suis sûr que vous m'en auriez averti, que loin de me tourner en ridicule, vous auriez eu pour moi les égards, les procédés qu'on doit à un ami de son père. Vous m'auriez tout avoué franchement, et vous vous seriez confiée à ma délicatesse, n'est-il pas vrai?

NINA.

Monsieur!...

ERNEST.

Jugez donc de ce qui aurait pu arriver si, en voyant un

jeune homme simple, sans défiance, vous vous étiez fait un jeu de le tourmenter, si ce malheureux vous aimait réellement... si, à votre vue, il ne pouvait se défendre d'un sentiment fatal... si, trompé, désabusé, forcé de renoncer à vous, il emportait dans son cœur le trait qui l'a blessé, et qui doit peut-être le conduire au tombeau!

NINA.

Grand Dieu!

ERNEST, riant.

Rassurez-vous, il faut espérer que cela n'ira pas jusque-là. Mais si ce n'est pas pour lui que je parle, que ce soit au moins pour vous. A quoi ne vous exposiez-vous pas en vous livrant ainsi? Car enfin, vous ne savez pas qui il est, vous ignorez son secret et il possède le vôtre, et s'il profitait de ses avantages, quel parti n'en pourrait-il pas tirer dans une petite ville amie du bruit et du scandale!

NINA.

Ah! monsieur!

ERNEST.

Mais heureusement tout dépend de vous, ma discrétion se réglera sur la vôtre. Vous aviez voulu m'intriguer un peu, je vous l'ai bien rendu, ma vengeance se bornera là. Surtout, pas un mot à ces messieurs, je n'exige pas non plus que vous agissiez contre eux : restez neutre, c'est tout ce que je vous demande. Je croirai avoir remporté une assez belle victoire, en détachant de leur coalition l'alliée la plus redoutable.

NINA.

Je reste stupéfaite, et je ne sais plus où j'en suis.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; TIENNETTE.

TIENNETTE, les apercevant.

Ah! comment! c'est vous, monsieur! A la bonne heure! vous voilà bien déguisé, vous avez bien trouvé le magasin?... Mais ce n'est plus cela; il faudra encore changer. Si vous voyiez les autres, ils sont tout en noir.

NINA, à Tiennette.

Comment! est-ce que tu connais monsieur?

TIENNETTE.

Sans doute, mais ne craignez rien, il est aussi du secret; madame Futet a rassemblé les jeunes gens de la ville. Ils s'habillent de ce côté... Allez, allez, ils sont bien drôles, et nous allons bien rire. Vous ne savez pas, il paraît que cela allait mal, tous ces messieurs étaient brouillés, M. Futet les a raccommodés et les a réunis tous contre l'ennemi commun, c'est comme ça qu'il parle. Mais il faut que M. Futet en veuille bien au prétendu, car il y met un zèle, une ardeur...

ERNEST, se mettant à une table, à part.

Ah! diable! (Haut.) Attends, je vais le seconder.

NINA.

Mais je ne reviens pas de tout ce que je vois! et comment il se fait...

ERNEST.

Oh! vous en verrez bien d'autres!

TIENNETTE.

Ah! oui, vous en verrez bien d'autres.

ERNEST, à Tiennette.

Tiennette! cette note au pâtissier, cette autre au glacier, ce billet au colonel, et cette bourse pour toi.

NINA.

Mais, monsieur!

ERNEST, à Nina.

Vous m'avez promis de rester neutre.

TIENNETTE, revenant sur ses pas.

Ah! le prétendu est-il venu? l'avez-vous vu, est-il bien drôle?

ERNEST, à Tiennette.

Oui, mais dépêche-toi.

TIENNETTE, courant.

Votre servante, monsieur!

(Elle sort.)

DUETTINO.

NINA.

Que dit-elle? Le prétendu
Est-il venu?
Décidément,
Je ne comprends plus rien vraiment.

ERNEST.

Ah! c'est charmant, vraiment
Ça marche couramment.

NINA.

Mais dites-moi donc qui vous êtes?
Expliquez-moi ce que vous faites
En ce lieu?

ERNEST.

Quoi, mon zèle
N'instruit-il pas votre cœur?
Je suis, mademoiselle...

NINA.

Eh bien?

ERNEST.

Votre humble serviteur!

NINA.

Mais enfin, pourquoi ce mystère?

ERNEST.

Vous m'avez promis de vous taire.

NINA.

Décidément,
Je ne comprends plus rien vraiment.

ERNEST.

Ah! c'est charmant, vraiment
Ça marche couramment.

(Nina sort.)

SCÈNE XIV.

ERNEST, seul.

Bon! voilà une partie de l'armée ennemie hors d'état de me nuire. Il paraît que malgré la division que j'avais semée parmi les autres, ils se sont réunis pour frapper les grands coups, heureusement, mes renforts vont arriver; n'importe, tenons-nous sur nos gardes, et courons faire en sorte...

SCÈNE XV.

ERNEST, THÉODORE, FUTET, PLUSIEURS MÉDECINS et APOTHICAIRES.

FINALE.

THÉODORE et FUTET, en médecins.

Halte-là, monsieur, halte-là!
Nous voici, nous voilà!
Halte-là! vous n'irez pas plus loin,
Nous voici, nous voilà!

ERNEST, à part.

Que veulent-ils?

(Haut.)

Mais je n'ai pas besoin...

THÉODORE et FUTET.

Monsieur votre beau-père
Espère
Que, grâce à notre habileté,
Nous vous rendrons la santé.

ERNEST.

En vérité!

THÉODORE et FUTET.

En vérité.

ERNEST, à part.

J'y suis, les scènes ordinaires :
Les médecins et les apothicaires...

Ensemble.

ERNEST.

C'est bien cela,
Ce sont eux, les voilà;
Restons donc là,
Oui, les voilà!

THÉODORE, FUTET.

Halte-là, monsieur, halte-là!
Nous voici, nous voilà!

LES APOTHICAIRES.

Notre habileté,
Doit en vérité,
Vous rendre la santé;
Car ce remède est vraiment
D'un goût discret et charmant,
Il convient parfaitement
A chaque tempérament.

Ensemble.

ERNEST.

C'est bien cela! etc.

TOUS.

Halte-là! monsieur, halte-là! etc.

ERNEST, à part.

Ah! quelle idée!

FUTET.

Oh! ce pouls n'est pas bon!

THÉODORE.

Moi, je le trouve court.

FUTET.

Moi, je le trouve long.

ERNEST, haut.

Parbleu! docteurs... c'est cela même,
Venez à mon secours...
Voilà déjà huit jours,
Et l'on dit que le neuvième...
(Se plaignant.)
Ahi! ahi! ahi!

FUTET.

Qu'a-t-il donc à se plaindre?

THÉODORE.

A-t-il fini de geindre!

ERNEST.

Oh! messieurs, ce n'est rien,
Rien qu'un tout petit chien
Qui me mordit...

FUTET.

Un chien?...

ERNEST.

Mais ça ne sera rien...

THÉODORE.

Mais, que dit-il, un chien?

FUTET.

Un chien?

LE CHŒUR.

Un chien, un chien!

ERNEST.

Oh! rien qu'un tout petit chien.

FUTET.

Quelle est cette sotte histoire?

ERNEST.

Mais je suis fort changé...
On a voulu me faire croire
Qu'il était...

THÉODORE et FUTET.

Qu'il était?...

ERNEST.

Enragé...

THÉODORE et FUTET, reculant.

Enragé!

ERNEST.

Hélas, oui! il était enragé!
Ah! ne me quittez pas,
Ahi! ahi! ahi!
Ne me quittez pas,
Ahi! ahi! ahi!

(Les médecins et les apothicaires se sauvent en désordre poursuivis par Roufignac.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; Mme FUTET, NINA, accourant; puis TIENNETTE.

Mme FUTET.

Alerte!... alerte! voici le colonel!

TOUS.

Le colonel!

NINA.

Le général vient d'arriver, il faut prendre les armes.

(Pêle-mêle général, les officiers, en apothicaires, vont pour sortir.)

ERNEST.

Quoi, messieurs, est-ce ainsi que vous allez au feu?

TIENNETTE, accourant.

Les voilà! les voilà!...

TOUS.

Qui encore?...

TIENNETTE.

Eh bien! les pâtissiers, les traiteurs, les glaciers, les limonadiers. Que sais-je, tout ce que monsieur qui est si farce a commandé pour le repas que ces messieurs doivent lui payer ce soir.

TOUS.

Comment! le repas?

TIENNETTE, à Ernest.

J'ai remis à M. le colonel la lettre que vous m'aviez donnée pour lui.

FUTET, à Tiennette.

N'approchez pas de lui, monsieur est enragé...

Mme FUTET, NINA et TIENNETTE, reculant.

Enragé!

ERNEST.

Rassurez-vous, mesdames, je ne l'ai jamais été... Rassurez-vous, messieurs, le général n'arrivera que demain... j'avais seulement pris sur moi de vous donner cette fausse alerte.

THÉODORE.

Une pareille plaisanterie!

ERNEST.

Est bien permise à un de ces pauvres provinciaux sur le compte desquels on cherche toujours à se divertir.

FUTET, à part.

Nous avons bien réussi!

ERNEST.

Vous voudrez bien me pardonner, messieurs, de ne point m'être laissé attraper; (A Nina.) d'autant plus volontiers, je l'espère, que dans ma lettre, je priais monsieur votre père de vouloir bien me dégager de ma parole en faveur de M. Théodore...

TOUS.

Que dit-il?

ERNEST.

Qui n'a jamais eu M. Jules pour rival.

THÉODORE, à Nina.

Me pardonnerez-vous jamais?

FUTET.

Eh bien! et la carriole de Mantes?

ERNEST.

Je ne vais jamais en carriole.

THÉODORE.

Et le petit chien pas plus haut que cela?

ERNEST.

Il court encore.

FUTET.

Eh! quoi, ma femme!...

Mme FUTET.

Ah! mon Benjamin, pouvais-tu douter de moi? (A part, regardant Ernest.) J'étais bien sûre que ce n'était pas lui.

Ensemble.

NINA.

Mon bonheur s'apprête,
Maintenant je ne crains rien,
Pour moi quelle fête!
Tout est bien qui finit bien!

THÉODORE.

Mon bonheur s'apprête,

Je ne redoute plus rien,
Pour moi quelle fête!
Tout est bien qui finit bien!

ERNEST, TIENNETTE, FUTET, Mme FUTET et LES OFFICIERS.

Leur bonheur s'apprête,
Ils ne redoutent plus rien.
Pour eux quelle fête!
Tout est bien qui finit bien!



BARKOUF

OPÉRA-BOUFFE EN TROIS ACTES

En société avec M. H. Boisseaux

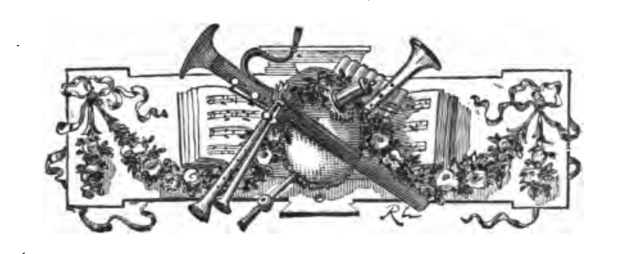
MUSIQUE DE J. OFFENBACH.

Théatre de l'Opéra-Comique. — 24 Décembre 1860.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BABABECK, grand visir du gouverneur de Lahore.	MM. SAINTE-FOY.
LE GRAND-MOGOL.	NATHAN.
AEB.	WAROT.
KALIBOUL, eunuque	LEMAIRE.
XAILOUM	BERTHELIER.
MAÏMA, jeune bouquetière	Mmes MARIMON.
BALKIS, marchande d'oranges	BÉLIA.
PÉRIZADE, fille de Bababeck	CASIMIR.

MARCHANDS et MARCHANDES. — GENS DU PEUPLE. — BOURGEOIS. — SERVITEURS DE BABABECK. — SOLDATS et OFFICIERS. — FEMMES DE PÉRIZADE. — FONCTIONNAIRES DU PALAIS.

A Lahore.



BARKOUF

ACTE PREMIER

Une place publique de Lahore.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAIMA, BALKIS, MARCHANDS et MARCHANDES, GENS DU PEUPLE et BOURGEOIS; puis BABABECK, KALIBOUL, et DES SERVITEURS de Bababeck.

(C'est le jour du marché. — Maïma avec des paniers de fleurs et Balkis avec des paniers de fruits se tiennent à gauche du théâtre. — A droite, d'autres marchands et marchandes. — Au milieu, des gens du peuple ou des bourgeois de la ville qui regardent, marchandent et achètent.)

INTRODUCTION.

Ensemble.

LES MARCHANDES.

Je vends à juste prix,
Je vous le garantis!

Venez! Achetez-nous!
J'en ai pour tous les goûts,
De toutes les qualités.
Achetez! achetez!

LES CHALANDS.

Et ces fleurs et ces fruits,
Tout me paraît exquis!
Achetez? achetez?
Oui, de tous les côtés
Nous sommes enchantés
Et nous sommes tentés!

MAÏMA.

Voyez ces beaux bouquets,
Qu'ils sont jolis et frais!
Montrez-vous connaisseurs,
Achetez-moi ces fleurs!
Vous serez enchantés,
Achetez! achetez!

BALKIS.

Je vends à juste prix,
Voyez ces jolis fruits;
Goûtez, ils sont exquis,
Vous en serez séduits...
Vous serez enchantés!
Achetez! achetez!

(On entend un air de marche. — Bababeck, l'échanson du gouverneur paraît, porté sur son palanquin. Kaliboul, son eunuque blanc, et plusieurs serviteurs chassent la foule devant lui.)

LES SERVITEURS DE BABABECK.

Que l'on s'efface,
Qu'on fasse place
A l'échanson du gouverneur!
Dieu l'illumine,
Que l'on s'incline,
Avec respect, avec terreur,
C'est l'échanson du gouverneur!

LE PEUPLE, à voix basse.

Il nous menace,
Faisons-lui place,
Courbons nos fronts avec terreur!
Mais la victime,
Que l'on opprime,
Se vengera de son malheur
Sur l'échanson du gouverneur.

(Bababeck descend de son palanquin. Il fait le tour de la place en s'appuyant sur Kaliboul : il s'arrête devant Maïma et Balkis qu'il contemple quelques instants avec plaisir.)

BABABECK.

AIR.

De ces jeunes filles,
Fraîches et gentilles,
Les attraits naissants
Gaîment m'affriandent,
Et soudain me rendent
Un nouveau printemps!
Je n'ai que vingt ans!
Oui, je n'ai que vingt ans!

(S'avançant au bord du théâtre et se frottant les mains d'un air joyeux.)

Aujourd'hui je marie enfin
Ma fille tant chérie
Qui, par un oubli du destin,
Est loin d'être jolie;
En revanche, Dieu la créa
Et méchante et colère,
Et mon gendre s'en chargera
Quel bonheur pour un père!
Me voici seul à la maison,
Je suis libre, je suis garçon!

(Regardant Maïma et Balkis.)

De ces jeunes filles, etc.

(Balkis s'approche de lui et lui présente un panier de fruits.)

COUPLETS.

Premier couplet.

BABABECK.

Oh! les superbes pêches!
Quel velouté charmant!

BALKIS.

Si vous les trouvez fraîches,
Prenez, cela se vend!
Prenez, prenez, cela se vend!

BABABECK, la regardant d'un air galant.

J'aimerais mieux, mignonne,
Ce regard plein d'appas!

BALKIS, l'arrêtant.

Pardon!... cela se donne,
Cela ne se vend pas!
Non, non, non, non, cela ne se vend pas!

Deuxième couplet.

BABABECK, se tournant vers Maïma qui tient à la main une rose.

Que j'aime cette rose!
Quel éclat séduisant!

MAÏMA.

Pour vous elle est éclose,
Prenez, cela se vend!

BABABECK, la regardant avec amour.

Et ce teint... ce sourire...
Ces traits si délicats...

MAÏMA, le tenant à distance de la main.

De loin cela s'admire,
Et ça ne se vend pas!
Non, non, non, non, cela ne se vend pas!

(On entend dans le lointain un bruit qui va toujours en crescendo.)

LE CHŒUR, écoutant.

Mais quel est l'orage

Qu'ici nous présage
Le bruit incertain
Qui gronde au lointain ?

(Le bruit augmente.)

Voici la tempête
Qui sur notre tête
S'amasse, frémit,
Éclate et mugit !

MAÏMA et BALKIS, regardant à droite.

La foule entoure en fureur
Le palais du gouverneur !

BABABECK.

Et le mien est juste en face !

KALIBOUL, regardant.

On en casse les carreaux !

BABABECK.

Ils les paîront !... quelle audace !
Ils les paîront sur leurs dos...
Courons, courons !

Ensemble.

BABABECK, KALIBOUL et LES SERVITEURS.

Quel bruit ! quel tapage !
Ce léger nuage
Qui dans le lointain
S'annonçait soudain,
Devient la tempête
Qui sur notre tête
S'amasse, frémit,
Et soudain mugit !

MAÏMA, BALKIS, et LE PEUPLE.

Quel heureux présage !
Quel bruit ! quel tapage
Fait trembler soudain
Ce maître hautain !
Voici sur sa tête
Qu'enfin la tempête

S'amasse, frémit,
Et soudain mugit !

(Bababeck, Kaliboul et les esclaves de sa suite disparaissent par la droite : le peuple s'élance sur leurs pas.)

SCÈNE II.

BALKIS, MAIMA.

BALKIS.

Tu ne les suis pas?

MAÏMA.

Non, c'est une émeute comme il y en a tous les jours. Le gouverneur nommé par le Grand-Mogol prend tellement à tâche de vexer les bourgeois de Lahore, qu'il est tout simple que de temps en temps on use de représailles... Nous vivons dans une drôle de ville... les Kaïmakans, qui sont les gouverneurs nommés par le Grand-Mogol, passent leur vie à empaler les bourgeois qui, de leur côté, passent leur vie à jeter les Kaïmakans par la fenêtre...

BALKIS.

Et que dit de tout cela le Grand-Mogol, notre souverain maître?

MAÏMA.

Cela lui est bien égal... Il passe ici avec son armée quand il en a le temps. Il distribue la bastonnade aux bourgeois, ou le cordon aux gouverneurs nommés par lui; puis, il en nomme un autre qui ne dure pas plus longtemps.

BALKIS, s'asseyant.

En attendant, tout ça nuit au commerce! on ne vend ni oranges, ni grenades, quand on crie ou qu'on se bat dans les rues.

MAÏMA, *s'asseyant près d'elle.*

Que veux-tu?... les marchandes alors se croisent les bras et causent.

BALKIS.

Causons! Aussi bien, je suis inquiète de Xaïloum.

MAÏMA.

Qu'est-ce que c'est que Xaïloum?

BALKIS.

Un bon jeune homme, d'une bonne famille, son père est vitrier dans la rue du grand bazar, et lui est ouvrier en châles de cachemire... un fameux ouvrier... quand il travaille, mais volontiers il aime mieux flâner et courir les rues.

MAÏMA.

C'est-à-dire qu'il ne fait rien.

BALKIS.

Lui! il n'y a pas d'ouvrier plus occupé. Il est mêlé à toutes les querelles... mais ça ne sera plus comme ça quand il m'aura épousée, ou je me fâcherai tant et si bien qu'il n'aura pas besoin de chercher des disputes hors de son ménage.

MAÏMA.

C'est donc ton amoureux?

BALKIS.

Dame! Faut bien en avoir un au moins!... Et toi, est-ce que tu n'as pas d'amoureux?

MAÏMA, *soupirant.*

Non!

BALKIS.

Comme tu es en retard!... toi qui as plus d'instruction et d'esprit à toi toute seule que toutes les commerçantes en détail du grand marché, car tu sais lire et écrire!

MAÏMA.

Oui, mon père était un soldat, tué au service du Grand-Mogol, et il m'avait donné de l'éducation.

BALKIS, la regardant avec commisération.

Cela t'a bien avancée!... De l'éducation! de la jeunesse! de la gentillesse! et pas encore d'amoureux!

MAÏMA, avec un soupir.

Je n'en ai plus.

BALKIS, gaiement.

Ah! c'est bien différent, raconte-nous ça...

MAÏMA.

Je n'ai plus personne qui m'aime.

BALKIS.

Et moi?

MAÏMA, lui prenant les mains.

Merci, ma bonne Balkis, mais vois-tu, dans la petite maison que mon père habitait aux portes de la ville, il m'avait laissée seule...

BALKIS.

Seule!...

MAÏMA.

Avec un chien, un chien superbe, grand et fort comme un lion, qui me protégeait, qui me défendait. Il n'y avait pas à craindre qu'il laissât approcher personne, excepté un jeune paysan des environs qui venait m'aider dans la culture de mes fleurs, et il était si assidu, si exact...

BALKIS.

Ton chien?

MAÏMA.

Non, le jeune paysan... et puis il veillait sur moi et le jour et la nuit.

BALKIS.

Le jeune homme ?

MAÏMA.

Non, mon chien... et si dévoué, si fidèle !

BALKIS.

Ton chien ?

MAÏMA.

Non, l'autre ou plutôt tous les deux, et voilà qu'un beau jour, des soldats bien habillés voulurent m'acheter mon chien. Et comme je refusais, malgré mes cris et les siens, ils l'enlevèrent de force.

BALKIS.

Mais l'autre au moins, l'autre t'est resté ?

MAÏMA.

Un malheur n'arrive jamais seul ; il n'est plus revenu.

BALKIS.

On te l'aura enlevé aussi.

MAÏMA.

J'en ai peur ; ils étaient si beaux tous les deux ! et voilà, ma chère, comment je me suis trouvée sans amant et sans chien.

BALKIS.

Ils reviendront ! Une fois que ça connaît le chemin... et que ça veut revenir, rien ne les en empêche ! mais je te laisse ; décidément, je suis inquiète de ne pas voir Xaïloum.

MAÏMA.

Et pourquoi ?

BALKIS.

Je viens d'acheter pour mon commerce une grande voiture d'oranges que j'ai laissée là-bas sur la place du palais, faute de bras pour l'emmener... j'attendais pour cela Xaïloum... Ah ! quel bonheur ! c'est lui, je l'entends.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; XAILOUM.

XAÏLOUM, en dehors.

Victoire ! victoire !

(Entrant en scène.)

AIR.

Vive le tapage,
Le bruit et l'orage!
On crie : au secours!
Joyeux, je m'échappe
Vers ceux que l'on frappe;
En riant, j'accours
Et soudain je tape,
Je tape toujours!

Jamais de querelle
Où je ne me mêle;
Là-bas on m'appelle?
Gare ! me voici !
L'époux qui s'enflamme
Corrige sa femme,
Ou bien c'est madame
Qui bat son mari,
Moi je fais : *csssi csssi!*

Vive le tapage, etc.

Parfois dans la rue,
C'est la foule accrue
Qui roule et se rue ;
Gare, me voici!
Plus d'un se culbute,
Je ris de sa chute,
Et, tandis qu'on lutte,
Moi je crie : *csssi csssi...*

Vive le tapage, etc.

BALKIS.

Qu'est-ce donc, Xaïloum ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

XAÏLOUM.

Je me suis couvert de gloire et de poussière, ils m'ont nommé un des chefs... ça m'était dû !

BALKIS.

Ça me fait peur... il n'arrive pas une mauvaise affaire dans la rue que tu n'y prennes part.

XAÏLOUM.

Cette fois-ci, c'est bien mieux, c'est moi qui en suis cause.

BALKIS.

Ah ! mon Dieu !

XAÏLOUM.

Je me rendais à l'ouvrage en chantant, c'est mon habitude... voilà qu'un soldat en faction sur la place du palais me dit : « On ne chante pas ! Le Kaïmakan actuel ne veut pas qu'on chante. » — Moi de me récrier. — « Le Kaïmakan ne veut pas qu'on crie, » et il se met en mesure de me donner la bastonnade, moi je refuse, il appelle la garde, j'appelle les camarades qui passaient... Mêlée générale. On se met à casser les croisées du gouverneur et celles des palais voisins... cela m'allait, attendu que mon père est vitrier et je lui ai donné de l'ouvrage, je m'en vante !

MAÏMA.

Malheureux ! Qu'avez-vous fait ?

XAÏLOUM.

Ce n'est rien encore. Le seigneur Bababeck, le grand échanson qui venait de rentrer chez lui, met le nez à la fenêtre pour observer l'ennemi et faire son rapport. Il y avait là par bonheur, sur la grande place, une voiture non attelée, une charrette d'oranges...

BALKIS, avec effroi.

Ah ! mon Dieu !

XAÏLOUM.

J'en prends une énorme et je l'écrase sur le nez du grand échanson ; il est obligé de battre en retraite, car tous mes camarades avaient fait comme moi, et, pour casser tous les carreaux du palais Bababeck, ils s'étaient tous pourvus de munitions dans la charrette d'oranges qui, en un instant, avait été dévalisée.

BALKIS.

Mais c'est moi que tu as ruinée !

XAÏLOUM.

Toi ?

BALKIS.

Tu as rendu notre mariage impossible.

MAÏMA.

Les oranges étaient à elle.

XAÏLOUM.

Quoi !

BALKIS.

A moi !

XAÏLOUM.

En vérité ?

BALKIS.

Vois ce que coûtent les révolutions !

XAÏLOUM.

Est-ce que je savais ?

MAÏMA, écoutant.

Ah ! tenez... tenez... écoutez !

BALKIS.

Une marche guerrière !

MAÏMA.

Je la reconnais... celle du Grand-Mogol lui-même...

XAÏLOUM.

Est-ce qu'il serait dans la ville ?

MAÏMA.

Il est partout... lui et son armée !

BALKIS.

Et il vient pour châtier les factieux.

XAÏLOUM.

C'est fait de moi !... où me cacher ?

BALKIS.

Va-t'en, va-t'en !

(Xaïloum disparaît à l'entrée du cortége.)

SCÈNE IV.

BALKIS, MAIMA, HOMMES et FEMMES accourant en désordre.

LE CHŒUR.

C'est la foudre en furie
Qui frappe et qui châtie,
La foudre et ses éclairs
Qui gronde dans les airs,
C'est notre arrêt suprême!
Le Grand-Mogol lui-même
A dicté notre sort,
Le supplice et la mort !

SCÈNE V.

LES MÊMES; LE GRAND-MOGOL précédé et suivi DE SOLDATS, BABABECK, KALIBOUL.

LE GRAND-MOGOL.

COUPLETS BOUFFES.

Premier couplet.

Rampez tous devant moi !
C'est bien ! mais pourquoi

Ce trouble suprême ?
Pourquoi ?
Bannissez votre effroi :
Je suis bon, ma foi !
Je veux que l'on aime
Ma loi !
Maître débonnaire,
Pour me distraire,
Je viens vous faire
Tous empaler,
Tous étrangler,
Ecarteler !

(Le peuple tombe la face contre terre.)

(Continuant d'un air gai.)

A part ça, joyeux et content,
Toujours bien patient,
Je veux qu'on bénisse
Mon ordre propice ;
Car je sais,
De loin ou de près,
Parmi mes sujets,
Maintenir la paix ;
Ma douce justice
Ne s'endort jamais !

Deuxième couplet.

Amis, point de terreur ;
Malgré la fureur,
Qui souvent enflamme
Mon cœur,
Votre maître et seigneur
Est plein de douceur.
Calmez de votre âme
La peur !

Maître débonnaire, etc.

LE CHŒUR, frappant la terre de son front.

D'un maître sévère
Craignons le courroux

Et dans la poussière
Prosternons-nous tous !

(Le Grand-Mogol s'assied sur des carreaux que ses esclaves viennent de lui préparer. Un de ses grands officiers lui présente sa pipe et il fume en s'adressant à Bababeck.)

LE GRAND-MOGOL, à Bababeck.

Ainsi donc, oubliant le respect qu'ils devaient à moi et au Kaïmakan que je leur avais donné...

BABABECK, s'inclinant.

Ils l'ont jeté, astre de lumière, par les fenêtres de son palais... c'est le dixième Kaïmakan de cette année, ce qui devient gênant pour les passants...

LE GRAND-MOGOL, froidement.

Très-bien !

BABABECK.

Ce qui fait que nous ne sommes plus gouvernés en ce moment.

LE GRAND-MOGOL, de même.

Très-bien !

BABABECK.

Et si, par la justice céleste, étoile du firmament, les coupables sont punis...

LE GRAND-MOGOL, de même.

Très-bien !

BABABECK.

Les bons serviteurs doivent être récompensés, et j'ai quelques droits à la dignité vacante.

LE GRAND-MOGOL.

Lesquels ?

BABABECK.

D'abord j'ai reçu une blessure honorable...

KALIBOUL.

En plein visage...

BABABECK.

Le fruit de la révolte... voyez plutôt... mais je connais le drôle qui m'a visé et je le retrouverai.

LE GRAND-MOGOL.

Après?

BABABECK.

Grand échanson du dernier gouverneur, la place, j'ose le dire, était fatigante. Je versais beaucoup et souvent, à telles enseignes... Kaliboul, mon premier eunuque...

KALIBOUL.

J'ai cet honneur.

BABABECK.

Kaliboul attestera à Votre Hautesse que feu le gouverneur était presque toujours...

KALIBOUL, *à part.*

Presque !... flatteur, va !...

LE GRAND-MOGOL, *froidement.*

Très-bien !

BABABECK.

Et puis, c'est aujourd'hui que je marie ma fille Périzade au jeune Saëb, officier des gardes de Votre Hautesse...

LE GRAND-MOGOL.

Très-bien !

BABABECK.

Et en faveur de ce mariage, et comme cadeau de noces, je sollicite du roi des rois, et de l'astre des astres, la dignité de Kaïmakan de Lahore pour moi, son fidèle serviteur.

KALIBOUL, *à part, se frottant les mains.*

Bah ! ça fera le onzième.

LE GRAND-MOGOL, *froidement.*

Très-bien ! tes services et ton zèle méritent en effet une récompense.

BABABECK, vivement.

Que tu accordes !...

LE GRAND-MOGOL.

Non! Les habitants de cette ville turbulente et rebelle ne méritent pas d'être gouvernés par un de mes ministres, et je rêve pour eux un changement dont la postérité gardera le souvenir. Approche ici.

BABABECK, s'avançant et se prosternant.

Que veut le roi des rois... et l'astre des...

KALIBOUL, achevant.

Astres...

LE GRAND-MOGOL, l'interrompant brusquement.

C'est bien!... Tu as vu tout à l'heure dans mon palanquin, sur un carreau d'or et de soie, couché à mes pieds... un superbe chien qui soudain s'est levé l'œil étincelant...

BABABECK.

Magnifique animal, qui a manqué faire à votre fidèle serviteur l'honneur de le dévorer.

LE GRAND-MOGOL.

Très-bien ! tu vas le promener dans mon palanquin par toute la ville de Lahore, et tu feras proclamer à son de trompe ces paroles : « Tel est, pour vous punir, le nouveau Kaïmakan que votre souverain maître vous donne. Que devant lui chacun se prosterne et lui obéisse désormais! »

BABABECK.

Oui... roi des rois... astre des astres...

LE GRAND-MOGOL, l'interrompant.

Assez!... C'est toi, Bababeck, que je nomme son premier vizir, c'est toi que je charge de faire exécuter ponctuellement toutes ses volontés, quelles qu'elles soient... sinon... tu me connais... je te ferai empaler.

BABABECK.

Oui, roi des rois... astre des astres..

LE GRAND-MOGOL.

Assez !

BABABECK, à demi-voix à Kaliboul.

Quelle humiliation ! nous donner pour Kaïmakan cet animal !

KALIBOUL, de même.

Quand mon maître était là !

LE GRAND-MOGOL.

J'ai dit : ma présence est nécessaire pour quelques jours dans les royaumes de Cachemire et de Candahar... deux villes rebelles que je vais prendre et incendier... ce ne sera pas long. Je reviens, et malheur à qui aurait méconnu l'autorité du gouverneur que je viens de nommer !

BABABECK.

Oui, roi des rois... astre des...

KALIBOUL.

Astres...

Ensemble.

LES SOLDATS, avec joie.

Pillage et désastre
Et nouveaux exploits !
Vers l'astre des astres,
Vers le roi des rois,
Cohorte fidèle,
Levons nos regards !
Et gloire éternelle
A nos étendards !

LE PEUPLE.

O nouveau désastre !
Ni paix, ni repos !
De l'astre des astres
Et des grands héros
Que Dieu nous délivre !
Et nous, ses enfants,

Qu'il nous laisse vivre
Obscurs et contents!

(Le Grand-Mogol sort, entouré de tous ses officiers et suivi par la foule du peuple.)

MAÏMA.

Tu as entendu?

BALKIS.

Tout... Pauvre Xaïloum!

MAÏMA.

Son compte est bon!...

SCÈNE VI.

MAIMA et BALKIS, restées seules.

DUO.

MAÏMA et BALKIS.

La fortune ennemie
Vient de briser mes jours!
Car c'est perdre la vie
Que perdre ses amours!

MAÏMA.

O dévoûment trop tendre,
Par l'ingrat méconnu!
Rien ne peut plus me rendre
Celui que j'ai perdu!

BALKIS.

D'un juge inexorable,
Ah! je crains le courroux!
Et Xaïloum coupable
Tombera sous ses coups!

MAÏMA et BALKIS.

La fortune ennemie, etc.

MAÏMA, *écoutant.*

N'entends-tu pas cette marche brillante?

BALKIS, *de même.*

Oui, le bruit s'approche, il augmente!

MAÏMA, *regardant.*

Du haut de la terrasse, avec quelle splendeur
A l'éclat du soleil le cortège rayonne!

BALKIS, *de même.*

Un cortège!... Celui du nouveau gouverneur!
Voici son palanquin... sa garde l'environne.

MAÏMA.

Dieu! que de beaux soldats, couverts d'or et d'acier!

BALKIS.

Vois-tu sur son coursier
Ce gentil officier?

MAÏMA, *poussant un cri et portant la main sur son cœur.*

Ah!

BALKIS.

Qu'as-tu donc?

MAÏMA.

C'est lui... c'est lui, Dieu me pardonne!

BALKIS.

Ce jeune paysan, dont ton cœur est épris?

MAÏMA.

Eh! oui, vraiment, c'est lui sous ces riches habits!

Ensemble.

MAÏMA.

O surprise, ô prodige!
Où suis-je, ô ciel! où suis-je?
N'est-ce point un prestige
Dont s'abusent mes yeux?
Image enchanteresse,
Qui vient de ma tendresse

Me rappeler l'ivresse
Et les rêves heureux!

BALKIS.

O surprise, ô prodige!
N'est-ce point un prestige
Ou bien quelque vertige
Dont s'abusent ses yeux?
Image enchanteresse,
Qui vient de sa tendresse
Lui rappeler l'ivresse
Et les rêves heureux!

MAÏMA, *écoutant toujours.*

Entends-tu ces hourras et ces transports de joie?

BALKIS, *regardant.*

Ils annoncent le palanquin
De notre nouveau souverain!

MAÏMA, *regardant.*

Sous ses rideaux de velours et de soie
On peut l'apercevoir...

BALKIS.

Oui, si j'en crois mes yeux,
C'est notre gouverneur lui-même.
Bien loin d'être ébloui par le pouvoir suprême,
Pour ses nouveaux sujets, affable et gracieux,
De la tête il salue!... et même il aboie.

MAÏMA, *qui s'est approchée, regardant et poussant un grand cri.*

Ah!

BALKIS.

Qu'est-ce encore!...

MAÏMA.

C'est lui! c'est bien lui! le voilà...
C'est mon chien,
C'est le mien,
Je le reconnais bien!

BALKIS, *suffoquée.*

Ouf!

Ton chien! le gouverneur?

MAÏMA.

Le gouverneur Barkouf!

Ensemble.

MAÏMA.

O surprise, ô prestige!
Où suis-je, ô ciel, où suis-je?
Mon bon chien! ô prodige!
Lui! maître dans ces lieux!
O vue enchanteresse
Qui, pour moi, sa maîtresse,
Rappelle ma jeunesse
Et tous mes jours heureux!

BALKIS.

O surprise, ô prestige!
N'est-ce point un vertige?
C'est son chien, quel prodige!
Gouverneur glorieux
Dont elle fut maîtresse!
O vue enchanteresse,
Qui lui rend sa jeunesse
Et ses rêves heureux!

AIR DE MARCHE, qui accompagne le chant des deux jeunes filles.

LE CHŒUR, au dehors.

Sur son passage,
Qu'on rende hommage,
Hommage, honneur
Au gouverneur!
Qu'on se prosterne
Devant celui
Qui nous gouverne!
Qu'il soit béni,
Qu'il soit chéri!

PLUSIEURS HÉRAUTS D'ARMES, seuls, toujours au dehors.

Le Grand-Mogol lui-même

Ordonne ici qu'on l'aime,
Qu'il soit donc révéré
Et de plus... adoré !
Sinon tremblez... Tremblez !...

MAÏMA et BALKIS, sur le devant du théâtre.

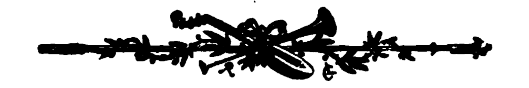
O surprise, ô prodige !
Doux et cruel prestige,
Qui me rit et m'afflige !
Lui, maître et tout-puissant !
Pourvu que sa tendresse
N'ait pas, dans la richesse,
Oublié la maîtresse
Qui jadis l'aimait tant !

LE PEUPLE et LES SOLDATS, au dehors.

Sur son passage, etc.

(Les jeunes filles se rapprochent de la terrasse et regardent défiler le cortège. On aperçoit au fond les pointes des lances et des mousquets, la flamme des étendards, les turbans des soldats et enfin le palanquin du gouverneur, porté sur les épaules de quatre soldats. Les cris de joie redoublent, les bannières s'agitent.)





ACTE DEUXIÈME

L'intérieur du palais du gouverneur de Lahore. — Portes au fond et à gauche. A droite, une grille dorée.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉRIZADE, debout devant une glace, se regardant; BABABECK, devant la grille.

PÉRIZADE.

Vous dites que Saëb, mon fiancé, n'a pas encore paru?

BABABECK.

Non!

PÉRIZADE, se regardant toujours.

Il a tort, car plus je me regarde...

BABABECK.

Sans doute. A force de te voir, tu ne te vois plus. (A part.) Mais lui!... (Haut.) Baisse ton voile.

PÉRIZADE.

Pourquoi donc... il n'y a que vous ici, mon père...

BABABECK.

C'est égal, baisse ton voile. Tu sais bien que nous n'avons que ce moyen-là de marier nos filles en Orient.

PÉRIZADE.

Et vous m'assurez que mon fiancé est amoureux de moi?

BABABECK.

De confiance... sur ce que je lui ai dit de ta jeunesse et de ta beauté.

PÉRIZADE.

Raison de plus pour qu'il me voie.

BABABECK, vivement.

Quelle imprudence! Demain seulement... le lendemain du mariage.

PÉRIZADE.

Je n'attendrai jamais jusque-là.

BABABECK.

Il le faut! Je le veux!

PÉRIZADE.

Et pourquoi?

BABABECK.

Nos lois, nos usages...

PÉRIZADE.

Sont absurdes! Mais après tant de mariages indéfiniment retardés, comment celui-là s'est-il fait aussi promptement? Vous ne me l'avez jamais dit.

BABABECK.

Parce qu'il ne faut le dire à personne.

PÉRIZADE.

Excepté à moi.

BABABECK, avec mystère et à voix basse.

Mohamed Saëb, père de ton fiancé, un des plus riches seigneurs de Lahore, était entré dans une conspiration contre le dernier Kaïmakan. J'en avais... j'en ai encore là les preuves qu'il suffisait de montrer au Grand-Mogol, pour faire tomber la tête du coupable. Mais, comme je ne veux la mort de personne, j'ai écrit au jeune Saëb, son fils, lui promettant de lui remettre ces preuves, le jour-même de son mariage avec toi... et par dévouement filial...

PÉRIZADE.

Qu'osez-vous me dire?...

BABABECK.

Il a consenti non sans peine...

PÉRIZADE.

Un pareil outrage à moi... à mon printemps!...

BABABECK, avec humeur.

Ton printemps... ton printemps...

PÉRIZADE.

N'en ai-je pas?...

BABABECK.

Tu n'en as que trop... voici bientôt le trente-sixième...

PÉRIZADE, avec indignation.

Mon père!...

BABABECK.

Aussi... je ne serai tranquille que lorsque nous reviendrons de la mosquée... pour cela... et comme fonctionnaire public, je dois avant tout demander le consentement du gouverneur.

PÉRIZADE.

Son consentement?...

BABABECK, avec impatience.

Il est nécessaire... non-seulement ce matin, pour que ton fiancé te conduise à la mosquée... mais ce soir encore, pour qu'il t'emmène de ce palais dans le sien.

PÉRIZADE.

Eh bien!... à moins que par hasard le gouverneur n'ait entrevu mes charmes et qu'il n'en soit jaloux, pourquoi refuserait-il?

BABABECK.

Pourquoi?... C'est vrai, renfermée dans le sérail, tu ne sais pas ce qu'il vient d'arriver... nous avons dans ce mo-

ment un gouverneur d'un si mauvais caractère... et tiens, tout à l'heure encore...

COUPLETS.

Premier couplet.

Diplomate fidèle,
En ce beau jour
J'ai voulu plein de zèle,
Faire ma cour!
Sais-tu ce qu'il m'a dit?
R r r r r r r.
Je tremble, il m'assourdit :
R r r r r r r.

Deuxième couplet.

Présumant qu'il désire
Un peu d'encens,
Je dis : « Sire, j'admire
Vos blanches dents, »
Sais-tu ce qu'il répond?
R r r r r r r.
Et comme il m'interrompt!
R r r r r r r.

PÉRIZADE.

Mais enfin, mon père, qu'est-ce que tout cela signifie?

BABABECK.

Tu vas le savoir... regarde... voilà celui que nous avons pour maître.

(Bababeck montre la grille dorée, derrière laquelle est censé se trouver le chien du Grand-Mogol.)

PÉRIZADE.

Comment, notre gouverneur est un...

BABABECK.

De race... mais de race terrible. N'importe... qu'il m'accorde seulement la permission de te marier que je viens

de lui faire demander par Kaliboul... je l'aimais mieux ainsi... et je ne crains plus rien du côté de Saëb.

PÉRIZADE.

Comment cela?

BABABECK.

Tu es du sang royal, pas de divorce possible, on ne peut plus te répudier qu'avec ton consentement.

PÉRIZADE, avec force.

Et je ne le donnerai jamais, parce que, mon père...

BABABECK.

Silence, on vient... c'est ton fiancé... Il a l'air bien rêveur. Baisse ton voile.

PÉRIZADE.

Ah! qu'il est bien, que sa figure est jeune et charmante!

BABABECK, avec impatience et avec force.

Baisse ton voile... (A part.) si tu veux qu'il en dise autant de toi.

SCÈNE II.

PÉRIZADE, BABABECK, SAEB.

SAEB.

AIR.

Peine cruelle,
Fatal devoir!
Être infidèle
Sans le vouloir!
Chaîne éternelle,
Épouser celle
Qu'on voudrait fuir...
Mieux vaut mourir!

O maîtresse si chère,

Je trahis mes amours,
Et j'aurai pour mon père
Donné plus que mes jours!

Peine cruelle, etc.

Ensemble.

PÉRIZADE, à part.

Ah! qu'Allah soit béni,
Il me donne un mari!
D'ivresse suffoquée,
Je vais à la mosquée!
Que le ciel soit béni!
Je possède aujourd'hui
Cet époux adoré
Si longtemps désiré!

BABABECK, de même.

Que le ciel soit béni!
Je conduis aujourd'hui,
D'ivresse suffoquée,
Ma fille à la mosquée!
Que le ciel soit béni!
Je possède aujourd'hui,
Ce beau gendre adoré
Si longtemps désiré!

SCÈNE III.

LES MÊMES; KALIBOUL, sortant tout effrayé de la grille dorée, à droite, qu'il referme vivement.

QUATUOR.

KALIBOUL.

Allah! Allah! Dieu me conserve
Et me préserve
De la fureur
Du gouverneur!

TOUS.

Qu'est-ce?

KALIBOUL, tremblant et montrant Bababeck.

J'avais reçu...

BABABECK.

L'honorable message...

KALIBOUL.

De porter à Barkouf l'acte de mariage...

PÉRIZADE.

Qui par lui doit être approuvé!

BABABECK.

Il y doit apposer sa griffe,
Sinon cet acte est apocryphe.

TOUS.

Eh bien! que t'est-il arrivé?

KALIBOUL.

Que son Excellence farouche
A, par un accueil qui me touche,
Voulu me déchirer.

TOUS.

Le déchirer!

KALIBOUL.

Me dévorer!
Des lois de l'étiquette
Qu'un autre s'inquiète,
Pour moi, c'est un abus,
Je n'y retourne plus!

Ensemble.

SAEB, prenant le motif de l'air de Périzade.

Ah! qu'Allah soit béni!
Mon âme, grâce à lui,
De joie est suffoquée.
Pour nous, plus de mosquée!
Ce n'est pas aujourd'hui

Que je suis son mari!
Cet hymen abhorré
Est encor différé.

PÉRIZADE, prenant le motif de l'air de Saëb.

O loi cruelle!
Faut-il ici,
Chance nouvelle,
Perdre un mari!
Quand je l'adore,
Attendre encore,
C'est trop souffrir...
Mieux vaut mourir!

BABABECK.

Pour ma fille aujourd'hui
Je rêvais un mari!
Ma fille à la mosquée,
D'ivresse suffoquée,
Marchait auprès de lui;
Et quand j'étais ravi,
Cet hymen désiré
Est encor différé!

KALIBOUL.

Non, non, c'est un abus,
Je n'y retourne plus!
Des lois de l'étiquette,
Qu'un autre s'inquiète.
Qu'un autre en soit ravi,
Je ne veux plus ici,
Par ce maître adoré,
Me sentir dévoré!

(Bababeck frappe dans ses mains. Paraissent des esclaves femmes qui emmènent Périzade.)

SCÈNE IV.

BABABECK, KALIBOUL, SAEB.

BABABECK.

Soyez tranquille, mon gendre... ce n'est qu'un retard... (Saëb s'éloigne.) Il est bien évident... et il faut en prévenir la cour, qu'il n'y aura pas de réception ce matin. Sa Grâce ne recevra personne.

KALIBOUL.

Excepté les hauts dignitaires... vous, par exemple, monseigneur.

BABABECK.

Moi !

KALIBOUL.

A votre place, je lui demanderais audience.

BABABECK.

Allons donc !

KALIBOUL, à part.

Je ne serais pas fâché qu'à son tour... (Haut.) Il faut pourtant que quelqu'un lui parle et prenne ses ordres. Ce ne sera pas moi.

BABABECK.

Ni moi !

KALIBOUL.

Mais alors, comment marcheront les affaires ?

BABABECK.

Elles marcheront comme elles pourront.

KALIBOUL.

Mais il y a des personnes à condamner, des mesures importantes à prendre... et si on ne les prend pas, si le Grand-Mogol se fâche...

BABABECK.

C'est vrai!

KALIBOUL.

Empalé!

BABABECK.

Empalé... empalé ou dévoré... vois-tu ma position!.. Qu'est-ce que tu préférerais?

KALIBOUL.

Moi?

BABABECK.

Oui!

KALIBOUL.

Je préférerais... ni l'un, ni l'autre.

BABABECK.

Oui, le meilleur n'en vaut rien!

KALIBOUL.

Mais...

SCÈNE V.

LES MÊMES; MAIMA, DES ESCLAVES, qui veulent l'empêcher d'entrer.

MAÏMA, aux esclaves.

Je vous dis, moi, que j'entrerai... on ne peut m'empêcher de voir le gouverneur... et vous avez beau faire, j'arriverai jusqu'à lui... je lui parlerai.

BABABECK.

Eh! c'est la petite bouquetière de la place du marché... je la reconnais... (Aux esclaves qui sortent.) Laissez entrer cette jeune fille... je la reconnais. (A Kaliboul.) Vois comme elle est gentille!

KALIBOUL.

Ceci n'est pas de ma compétence.

BABABECK, à Maïma.

Approchez, mon enfant... vous avez donc à parler au gracieux Barkouf?

MAÏMA.

Oui, monseigneur... (A part.) pour ce pauvre Xaïloum qu'on vient d'arrêter, qu'on va condamner, et Balkis, sa bonne amie, qui se désole. (Haut.) Comment voit-on le gouverneur?

BABABECK.

On ne le voit pas! comme tous les grands dignitaires de l'Orient, il ne se montre jamais, et il reste enfermé dans ses appartements.

(Il lui montre la grille dorée à droite.)

MAÏMA, à part.

De ce côté... dans cette niche dorée... pauvre bête, comme il doit s'ennuyer! (S'adressant à Kaliboul.) Il est bien bon, bien doux, n'est-ce pas?

KALIBOUL, à voix haute.

Certainement! C'est le meilleur des gouverneurs!

BABABECK.

Le plus grand des gouverneurs!

KALIBOUL.

Le plus grand des gou... (A Maïma.) Ne vous y fiez pas... c'est un mauvais chien.

MAÏMA.

Lui...

BABABECK.

Personne ici n'ose l'approcher...

KALIBOUL.

Et croyez-moi, ne cherchez pas à le voir... il vous dévorerait.

MAÏMA, vivement.

Ce n'est pas possible, il m'aimait trop pour cela.

BABABECK, à part.

Que dit-elle ?

MAÏMA, allant à Bababeck.

Laissez-moi le voir, monseigneur. Je suis sûre que les grandeurs ne l'ont pas changé et qu'il me reconnaîtra.

BABABECK, vivement et à voix basse.

Tu le connais donc ?

MAÏMA.

Pardine!... nous avons été élevés ensemble.

BABABECK.

Silence ! (A Kaliboul.) Laisse-nous !

KALIBOUL, avec curiosité.

Vous laisser...

BABABECK.

Va-t'en voir ce qui se passe... à la cour.

KALIBOUL.

Moi !

BABABECK.

T'informer de ma part des nouvelles de Sa Hautesse.

KALIBOUL.

Oui, monseigneur. (A part.) Qu'est-ce qu'il peut avoir à lui dire ?...

BABABECK, à Kaliboul.

Allons, à la cour !...

(Kaliboul s'éloigne.)

SCÈNE VI.

BABABECK, MAIMA.

BABABECK, à part.

Elle seule peut nous venir en aide. (Haut.) Comment, mon enfant, tu as connu sa grandeur Barkouf?

MAÏMA.

Je crois bien!... avant la place qu'il occupe, avant d'appartenir au gouvernement, il m'appartenait à moi... et il m'était si attaché, si soumis, si docile...

BABABECK.

Si docile...

MAÏMA.

Il m'obéissait en tout.

BABABECK, vivement.

Il t'obéissait! (A part.) O bonheur! (Haut.) De sorte... qu'il t'entend... il te comprend...

MAÏMA.

Au moindre mot, au moindre signe!

BABABECK.

Tu pourrais, par exemple, lui faire apposer sa griffe sur ce papier, (Lui montrant le contrat de sa fille.) ou sur tout autre?

MAÏMA.

A l'instant même!

BABABECK, à part.

Il se pourrait!... (Haut.) Écoute.

DUO.

BABABECK.

Comme ayant dès longtemps des droits à son estime,
Je te nomme aujourd'hui son secrétaire intime!

Secrétaire interprète ! Attendu qu'en ces lieux
Toi seule tu sais son langage.

MAÏMA.

C'est dit...

BABABECK.

Je compte aussi sur ton obéissance,
Et grâce à toi, grâce à ton influence,
Ce maître furieux, dans ma main je le tien...
Tu comprends bien?

MAÏMA, finement.

Je comprends bien.

BABABECK.

Fidèle interprète,
Gentille et discrète,
Ta fortune est faite,
Et si tu le veux,
D'un maître inutile
Moi, ministre habile,
Toi, l'écho docile,
Nous régnons tous deux !
Puissants, glorieux,
Nous régnons tous deux !

MAÏMA.

Fidèle interprète,
Aveugle et discrète,
Ma fortune est faite,
Et si je le veux,
D'un maître inutile,
D'un ministre habile
Servante docile,
Nous régnons tous deux !
Puissants, glorieux,
Nous régnons tous deux

BABABECK, mystérieusement.

Tu sauras mes projets à moi!

MAÏMA.

A vous ?

BABABECK.

A moi !
Tu comprends bien?

MAÏMA.

Je comprends bien.

BABABECK.

Après un court entretien,
De chez lui tu sortiras;
Tout haut tu proclameras
Sa volonté souveraine,
Tu comprends bien ?

MAÏMA.

Je comprends bien,
Très-bien !
Très-bien !

Ensemble.

BABABECK, avec mystère.

Gentille et discrète,
Adroite interprète,
Ta fortune est faite,
Et si tu le veux,
D'un maître inutile
Moi, ministre habile,
Toi, l'écho docile,
Nous régnons tous deux ;
Puissants, glorieux,
Nous régnons tous deux !

MAÏMA, avec finesse.

Que je sois discrète,
Aveugle et muette,
Ma fortune est faite,
Et si je le veux,
D'un maître inutile,
D'un ministre habile,
Servante docile,
Nous régnons tous deux ;

Puissants, glorieux,
Nous régnons tous deux !

MAÏMA, à part.

Non, non, non, monseigneur,
Pour moi c'est trop d'honneur !
Vous seul, adroit trompeur,
Serez mon serviteur.
Par son adroit moyen
Qui deviendra le mien,
De lui, je ne crains rien,
Je le tiens, je le tien !

BABABECK.

Non, non, je n'ai plus peur
Du sultan en fureur ;
Je n'aurai plus l'honneur
D'être le serviteur !
(A part.)
De lui je ne crains rien ;
Par cet adroit moyen,
Son pouvoir est le mien,
Je le tiens, je le tien !

(A part.)
Je suis sauvé !

KALIBOUL, accourant.

Monseigneur ! monseigneur !

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; KALIBOUL, rentrant vivement.

BABABECK.

Encore toi ! qu'est-ce que tu viens faire ici ? Qu'est-ce que c'est ?

KALIBOUL, troublé.

C'est... c'est bien autre chose... le bruit se répand dans le palais... mais il faut le cacher au peuple... le bruit se répand...

MAÏMA.

Achève donc !...

KALIBOUL.

Que notre gracieux Kaïmakan est enragé.

MAÏMA.

Lui ! Allons donc !

KALIBOUL.

Légèrement enragé... mais cela peut augmenter ! en attendant et vu que tous les médecins ordinaires de la cour ont commencé par donner leur démission... comment s'assurer de l'état de l'illustre malade ?... Qui maintenant l'osera visiter ?...

MAÏMA.

Moi !

KALIBOUL.

Vous... jeune fille !...

MAÏMA.

Oui. Je vous réponds bien qu'il ne me mordra pas.

BABABECK, à demi-voix.

Et comment feras-tu pour l'en empêcher ?

KALIBOUL.

Oui...

MAÏMA.

Je lui dirai ma chanson d'autrefois.

COUPLETS.

Premier couplet.

Ici... Barkouf... et taisez-vous!
Tra la, la, — ici... la, la, la!
Venez... ou craignez mon courroux !
Tra la, la, la, la !
(D'un air menaçant.)
Tra... la, la.
(S'arrêtant et d'un air caressant.)

Mais il est beau, soumis et doux !
La, la, la, la, la, la, la, la !
Bon chien, dormez à mes genoux !

A ma voix qui t'appelle,
O mon ami fidèle !
Tu reviens, te voici,
J'ai revu mon ami.
Tra la, la, la, la, la !

Deuxième couplet.

Méchants ! je brave vos efforts !
Tra la, la, la, la, la, la, la !
Car j'ai là mon garde du corps,
Tra la, la, la, la, la, la, la !
A mes pieds, soumis et câlin,
Tra la, la, la, la, la, la, la !
Le voilà qui lèche ma main.

A ma voix qui t'appelle, etc.

Je vous en prie, monseigneur, mettez-moi vite à l'épreuve !...

BABABECK.

Sans plus tarder... tu vas ouvrir cette grille...

MAÏMA.

Il est là ?

BABABECK.

Non pas, derrière une autre encore !

MAÏMA, à part.

En avaient-ils peur !

KALIBOUL.

Voilà la clef...

MAÏMA.

Donnez...

BABABECK.

Attends... cet acte qu'il faut lui faire griffer...

MAÏMA, s'élançant.

Enfin, je vais donc te revoir !

SCÈNE VIII.

BABABECK, KALIBOUL, MAIMA, en dehors.

KALIBOUL.

Elle est entrée ! Pauvre petite !...

BABABECK.

Paix donc... voici qu'elle ouvre la seconde grille !

KALIBOUL.

Le gouverneur qui dormait... s'éveille... et d'un bond s'élance sur elle.

KALIBOUL et BABABECK avec effroi.

Ah !...

(Chant de Maïma.)

MAÏMA, en dehors, à droite, reprenant le chant de la scène précédente.

A ma voix qui t'appelle,
O mon ami fidèle !
Tu reviens, te voici !
Mon chien ! mon seul ami !
Tra la, la, la, la, la !

KALIBOUL, regardant par la grille à droite.

O miracle !... autour d'elle... il bondit plein d'ivresse !

BABABECK, regardant aussi.

Ce tyran furieux la fête et la caresse !

KALIBOUL, de même.

Humble autant que soumis, l'accable d'amitiés !

BABABECK.

Et sur un geste d'elle, il se couche à ses pieds.

KALIBOUL.

Oui, ce maître orgueilleux, s'humilie à ses pieds!

Ensemble.

KALIBOUL, étonné.

O profond mystère !
Comment l'éclaircir?
Quel art tutélaire
A pu l'attendrir?
Sa fureur pardonne
Enfin à quelqu'un!
Et ce qui m'étonne,
C'est qu'il est à jeun !

BABABECK, avec joie.

Projet téméraire
Qui va réussir,
En toi seul j'espère
Un bel avenir!
Et loin que je craigne
Le sort et ses coups,
Désormais je règne,
Je règne sur tous,
Je règne, je règne sur tous !

MAÏMA, en dehors, caressant son chien.

Tra la, la, la, la,
La, la, la, la, la!
A ma voix qui t'appelle,
O mon ami fidèle!
Tu reviens, te voici!
Mon chien, mon seul ami!
Tra la, la, la
La, la, la, la!

BABABECK, à part.

Elle disait vrai... je règne par elle... et maintenant, qu'ils viennent tous... je ne crains plus rien!

SCÈNE IX.

LES MÊMES; MAIMA entrant, tenant à la main un papier qu'elle remet à Bababeck.

MAÏMA.

Tenez, monseigneur, voici l'acte que vous désiriez!

BABABECK.

Et sur lequel le gouverneur vient d'apposer sa griffe... (Montrant Maïma.) Grâce à elle, rien ne s'oppose plus au mariage de ma fille. (A Kaliboul.) Cours le lui remettre... qu'elle et son fiancé descendent à l'instant même à la mosquée du palais et que dans un quart d'heure ils soient mariés!

KALIBOUL.

Ne venez-vous pas?

BABABECK.

Et l'audience qui me retient ici? une audience solennelle qui va décider de notre position à tous; va vite.

KALIBOUL, sortant.

Oui, monseigneur.

MAÏMA.

Mais moi, monseigneur, qu'aurai-je à faire

BABABECK.

Rien qu'à écouter et à dire comme moi.

MAÏMA.

C'est compris.

SCÈNE X.

Les mêmes; BALKIS entrant, hors d'elle et tout effrayée, puis **Le Peuple**.

BALKIS, apercevant Maïma, court près d'elle et lui dit à voix basse.

Cette fois, tout est perdu, Xaïloum n'en peut pas revenir.

MAÏMA, à voix basse.

Qui te l'a dit?

BALKIS.

On le conduit dans la cour du palais, et dès que le gouverneur aura approuvé l'arrêt...

MAÏMA.

Ne crains rien.

BALKIS.

Ah! je tremble toujours!

MAÏMA.

Ne crains rien, je me charge de tout!

LE PEUPLE, se précipitant sur le théâtre, du fond et du côté gauche.

De l'audience voici l'heure!
Du pauvre, protégeant les droits,
Le gouverneur dans sa demeure
Daigne écouter nos voix!

BABABECK, s'adressant au peuple.

Vos placets lui seront exactement remis
Par moi, son grand vizir; ils lui seront traduits
(Montrant Maïma.)
Par cette jeune fille, interprète fidèle,
Qui seule ici comprend le grand Kaïmakan,
Et qu'il choisit exprès pour son seul trucheman;
Il le veut, il l'ordonne, et moi je réponds d'elle.
(On entend un aboiement derrière la grille à droite.)
C'est lui! sans être vu, notre Kaïmakan
Siége à son tribunal

MAÏMA.

Parlez, il vous entend.

(Plusieurs hommes du peuple se détachent de la foule et viennent remettre à Bababeck un parchemin roulé que celui-ci remet à Maïma. Celle-ci l'ouvre, s'approche de la grille et dit à voix haute.)

Noble Barkouf, le peuple impuissant, éperdu,
Se plaint que tes impôts l'accablent... m'entends-tu?

BARKOUF, en dehors, aboyant avec force.

Ouab! ouab! ouab! ouab!

MAÏMA, s'adressant toujours à Barkouf.

De misère il expire!

BARKOUF, de même.

Ouab! ouab! ouab!

BABABECK, bas à Maïma.

Refusez...

(A voix haute.)

Ah! veuillez leur traduire
Sa réponse... Écoutez tous
Et soumettez-vous!

BARKOUF, aboyant.

Ouab! ouab!

MAÏMA, s'adressant au peuple.

Le grand Barkouf, prenant vos malheurs en pitié,
Veut que tous les impôts soient réduits de moitié!

Ensemble.

BABABECK, avec colère.

O colère! ô supplice!
Infernale malice!
Mais que rien ne trahisse
Ma secrète fureur!
Elle a pu se méprendre,
Sachons encore attendre,
Et cherchons à comprendre
D'où provient son erreur.

LE PEUPLE.

Gloire à Barkouf!... Qu'on le révère!
Sur nous qu'il règne en tous les temps!
De ses sujets il est le père
Et l'honneur des Kaïmakans!

MAÏMA, à part.

Oui, tel est mon caprice,
Je veux qu'on le bénisse;
Ah! pour moi quel délice
De tromper un trompeur!
Je ris d'un tel esclandre,
De nous il doit dépendre,
Et c'est à lui de rendre
Hommage au vrai seigneur.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; XAILOUM et QUELQUES PRISONNIERS, amenés par DES SOLDATS.

BALKIS, bas à Maïma.

C'est Xaïloum que l'on mène au supplice!

(Le chef de la police s'avance et remet à Bababeck un parchemin, que celui-ci remet à Maïma.)

BABABECK, se tournant vers la grille.

Oui, c'est le chef de la justice
Qui vient faire approuver, ô maître glorieux!
L'arrêt de mort de tous ces factieux
Que l'on va pendre!

BALKIS et XAÏLOUM, se serrant l'un contre l'autre.

Ah! je tremble! je tremble!
C'est fait de nous, tout est perdu!

MAÏMA, se tournant du côté de la grille.

O puissant Barkouf! que t'en semble?
Des coupables qu'ordonnes-tu?

BARKOUF, en dehors, aboyant.

Ouab! ouab! ouab!

MAÏMA, causant avec lui.

Ouab! ouab! ouab!

(Se tournant vers le peuple et montrant Xaïloum et ses compagnons.)

Il leur fait grâce! Il veut que son pouvoir commence
Par faire des heureux!

XAÏLOUM et BALKIS.

O bonheur! ô clémence!

LE PEUPLE.

Gloire à Barkouf! Qu'on le révère, etc.

Ensemble.

BABABECK.

Quel affront! Quelle audace!
Ce tyran leur fait grâce!
On en veut à ma place,
Mais trompons les trompeurs,
Et qu'un juste supplice
Et me venge et punisse
L'infernale malice
Qui brave mes fureurs!

XAÏLOUM, BALKIS et LE PEUPLE.

Gloire à Barkouf!... Qu'on le révère!
Sur nous qu'il règne en tous les temps!
De ses sujets il est le père,
Et l'honneur des Kaïmakans!

MAÏMA, à Xaïloum et à Balkis.

C'est lui qui vous fait grâce,
Que ta frayeur s'efface,
Du sort qui te menace
Ne crains plus la rigueur!
Barkouf, c'est son caprice
Prétend qu'on le bénisse!

(A part, regardant Bababeck.)

Oh! pur moi quel délice
De tromper un trompeur!

SCÈNE XII.

Les mêmes; cortège de noce de Saëb et de Périzade, qui entre par la porte du fond, au son d'une musique brillante. SAEB s'arrête au milieu du théâtre, donnant la main à PÉRIZADE, qui est voilée.

BABABECK, à part.

Du moins, ma fille est mariée,
Aspect qui calme ma fureur!

PÉRIZADE, à son père.

Oui, rien n'égale mon bonheur,
Au beau Saëb enfin je suis liée!
L'acte signé du gouverneur
A l'autel m'a permis de lui donner mon cœur!

MAÏMA, qui causait à droite avec Xaïloum et Balkis, se retourne en ce moment, voit Saëb auquel Périzade donne la main, et pousse un cri.

Ah! c'est lui!

SAEB, de même.

Dieu, c'est olle!

MAÏMA.

Le trompeur, l'infidèle!

SAEB.

Maïma... mes amours!

BALKIS, à Maïma.

Quoi! ce jeune officier...

MAÏMA.

Et c est moi qui viens de les marier!

Ensemble.

MAÏMA et SAEB.

C'en est fait, tout m'accable en ce jour,
Et l'espoir s'envole sans retour!
Ah! ma vie

Est finie
Avec mon premier rêve d'amour !

BABABECK.

Enfin, je vais à mon tour,
Tout au plaisir, tout à l'amour,
Papillonner le long du jour,
Puisque ma fille se marie!

XAÏLOUM.

Je le dis et sans détour,
Je suis heureux de voir le jour
Que j'allais perdre sans retour!

BALKIS.

Je le dis et sans détour,
Si l'on trahissait mon amour,
Oubliant l'ingrat sans retour
Je me vengerais en ce jour.

PÉRIZADE.

Enfin, voici donc le jour
Où, grâce au pouvoir de l'amour,
Je vais être femme à mon tour !

KALIBOUL et LE CHŒUR.

Du haut du céleste séjour,
Allah, descends, viens en ce jour
Bénir leur doux serment d'amour !

BABABECK, s'avançant vers la grille en tenant Périzade par la main.

Noble Barkouf, la fille du vizir
A Saëb, ce matin, vient ici de s'unir,
Pour que ce soir l'heureux époux emmène
La jeune épouse en sa maison...
Selon l'antique usage, il faudra qu'il obtienne
Ton agrément, réponds !

(Barkouf aboie en dehors.)

Nous l'accordes-tu?

(Il aboie encore.)

MAÏMA, avec colère.

Non !

Il a dit non!

TOUS.

Non!

PÉRIZADE, hors d'elle-même.

Comment non? c'est horrible!
A cet ordre impossible,
La fille du vizir
Ne saurait obéir!

LE CHŒUR, avec colère se tournant vers elle et vers Bababeck.

Qu'on obéisse au gouverneur,
Ou sur les rebelles malheur!

Ensemble.

MAÏMA.

Sort tutélaire,
Qui viens me faire
Triompher dans cette affaire,
Tu secondes mes projets.
Noble adversaire,
Il faut vous taire
Et malgré votre colère
Obéir à mes arrêts!...

SAEB.

Ordre arbitraire
Mais salutaire,
Qui soudain vient me soustraire
Au sort que je maudissais,
Par toi j'espère,
Comme naguère,
Vous retrouver sur la terre,
Jours qu'appellent tous les regrets.

BALKIS.

Sort tutélaire,
Qui vient la faire
Triompher dans cette affaire,
Tu secondes ses projets.

Noble adversaire,
Il faut vous taire
Et, malgré votre colère,
Obéir à ses arrêts!...

BABABECK.

Pouvoir contraire
Qui vient défaire
Ce qu'en leur vol téméraire
Avaient bâti mes projets!...
Mais la colère
Qui m'exaspère
Saura bientôt, je l'espère,
Dicter aussi ses arrêts!

XAÏLOUM et LE CHŒUR.

Allah l'éclaire,
La chose est claire!
De ses lois dépositaire,
Il nous dicte ses arrêts.
Roi populaire,
Qui sait nous plaire,
Ne crains rien, nous saurons faire
Respecter tous tes décrets!

PÉRIZADE.

Ordre arbitraire,
Destin contraire,
Comment, hélas! me soustraire
A ses injustes décrets?
Sachons me taire,
Mais ma colère
Saura lutter, je l'espère,
Contre un tyran que je hais!

KALIBOUL.

Ordre arbitraire
Qui vient défaire
Ce qu'en leur vol téméraire
Avaient rêvé ses projets!...

En cette affaire
Il faut se taire,
Car ce peuple saurait faire
Respecter tous ses décrets !





ACTE TROISIÈME

Les jardins du sérail du gouverneur de Lahore. — A gauche, le kiosque royal fermé par de riches tapisseries. A droite, les appartements du palais. Au fond un escalier avec balustrade en marbre, et par lequel on descend dans les cours du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

XAILOUM, **seul, entrant par le fond, en regardant avec précaution autour de lui.**

Me voici dans le sérail... où jamais je n'ai mis le pied, mais depuis que je suis sauvé, depuis que le bon Barkouf a prononcé ma grâce, impossible de revoir Balkis, qui est restée au palais près de Maïma. Balkis, la petite marchande d'oranges qui est devenue une grande dame et qu'on ne peut plus voir, c'est ennuyeux ! Parce que les hommes, (**Avec importance.**) les vrais hommes sont exclus du sérail et les gardiens, avec la pointe de leur sabre, disent toujours: On ne passe pas... Moi, sans entrer en explication, j'ai fait le tour des murs, j'ai aperçu une brèche et alors !...

COUPLETS.

Premier couplet.

J'ai grimpé,
J'ai rampé,
A tout je me suis rattrapé!
Payant d'assurance et d'audace,

Je pénètre enfin dans la place!
J'ai grimpé,
J'ai rampé,
Au sérail me voilà campé!

Deuxième couplet.

En grimpant,
En rampant,
Aux branches en se rattrapant,
Plus d'un arrive et dit sans honte :
Savez-vous là-bas comme on monte?
En grimpant,
En rampant.
Honneur au premier occupant!

SCÈNE II.

XAILOUM, BALKIS.

BALKIS.

Ah! Xaïloum! toi dans ces lieux!

XAÏLOUM.

Je n'y tenais plus! j'accours pour te voir, pour t'embrasser!... tu as beau être grande dame, je t'aime comme avant, comme un enragé, et toi...

BALKIS.

Comme une simple bourgeoise.

XAÏLOUM.

Alors embrasse-moi.

BALKIS.

Est-ce qu'on a le temps... quand on est aussi occupée que je le suis!

XAÏLOUM, l'embrassant.

Allons donc... et notre mariage?...

BALKIS.

Il ne se fera pas de sitôt, car il ne se fera qu'en même temps que celui de Maïma qui est impossible en ce moment... car si notre protecteur Barkouf perd sa place, c'est fait de nous.

XAÏLOUM.

Perdre sa place, lui, Barkouf qui a sauvé mes jours et ceux de nos amis!... Lui, Barkouf que tout le monde adore! et pas fier et si affable!... Hier encore quand il a parcouru avec Maïma les rues de la ville, comme un simple particulier, tout le monde pouvait l'approcher, le toucher! Aussi quel enthousiasme, quels cris de joie! On l'aurait porté en triomphe, si ce n'eût été le respect et la peur d'être mordu! Et tu veux qu'un pareil gouverneur soit jamais destitué, allons donc! ce n'est pas possible... moi d'abord je me ferais tuer pour lui.

BALKIS.

C'est bien.

XAÏLOUM.

Et mes amis aussi.

BALKIS.

Très-bien.

XAÏLOUM.

Et comme je venais au palais, j'avais pris sur moi, attendu que les petits présents entretiennent l'amitié, un morceau de galette pour le lui offrir, si je le voyais.

BALKIS.

On ne le voit pas.

XAÏLOUM, mangeant la galette.

C'est différent.

BALKIS.

Vous voulez de notre gouverneur, vous autres, et vous avez raison, mais ailleurs on n'en veut pas.

XAÏLOUM.

Pourquoi ça? lui qui est si bon! qui rend la justice à tout le monde.

BALKIS.

Il y a des gens que cela gêne! On dit qu'il aboie après tous les coquins, ça lui fait beaucoup d'ennemis.

XAÏLOUM.

Je comprends.

BALKIS.

Et puis, le seigneur Bababeck qui est furieux de n'être que grand vizir! et puis sa fille qui est furieuse de n'être mariée qu'à demi, car depuis trois jours, elle n'a pu quitter ce palais et être emmenée par son mari, parce que Maïma... c'est-à-dire le gouverneur y a tenu la main.

XAÏLOUM.

La patte!

BALKIS.

D'un autre côté, le Grand-Mogol, qui reviendra maintenant Dieu sait à quelle époque, le Grand-Mogol a emmené avec lui tous les soldats, il n'y a plus ici que des bourgeois.

XAÏLOUM.

Ce n'est pas rassurant.

BALKIS.

Et l'on dit qu'une bande de Tartares parcourt la campagne et rôde autour des murs du sérail... Voilà où nous en sommes!

XAÏLOUM.

C'est grave!

BALKIS.

J'ai peur que l'on ne nous surprenne... Va-t'en!

XAÏLOUM.

Mais je ne t'ai encore rien dit.

BALKIS.

C'est égal! Ça suffit.

XAÏLOUM.

On ne peut donc se rien dire à la cour?... Un baiser du moins!

BALKIS, se laissant embrasser.

Impossible!... Et pour l'honneur des dames du sérail, qu'on ne te voie pas ici! va-t'en!

(Elle sort.)

SCÈNE III.

XAILOUM; puis BABABECK, PÉRIZADE, KALIBOUL, et DIVERS FONCTIONNAIRES et OFFICIERS DU PALAIS.

Va-t'en! je ne vois qu'un moyen pour lui obéir... c'est de m'en aller. Voyons... (Regardant le fond.) Par cet escalier... non! on monte... par ce côté... non! on vient... Ma foi, dans ce pavillon.

(Il s'élance dans le pavillon à gauche dont les rideaux se referment sur lui.)

(Entrées successives de Bababeck et de Périzade, puis de Kaliboul, du porte-épée, du porte-pipe, du porte-parasol, du porte-tabouret et de tous les fonctionnaires supprimés.)

LE CHOEUR.

On n'y peut plus tenir,
Il est temps d'en finir!
Au mal le bien succède,
Cela nous dépossède,
Plus d'abus, plus d'impôts,
De tributs, de cachots!
Pour venger nos affronts
Conspirons, conspirons!

XAÏLOUM, dans le pavillon à gauche, caché derrière les rideaux.

Ah ! Balkis disait vrai ! les traîtres
En veulent au meilleur des maîtres.
Pour le sauver, écoutons bien !
Tenons-nous coi, ne disons rien.

BABABECK.

Pour renvoyer le gouverneur,
Moi je sais un moyen vainqueur.

LE CHŒUR.

Écoutons... mort au gouverneur !

(Tous se rangent autour de Bababeck et se disposent à écouter.)

BABABECK, baissant la voix.

Mais silence !
De la prudence,
Et parlons bas
Pour qu'on n'entende pas !

LE CHŒUR.

Parlons bas, parlons bas !

BABABECK, parlant bas et de temps en temps jetant un mot.

. . . . Tartares
. . . . bagarres
. . . . et crac...
. . . . à sac !

XAÏLOUM, cherchant à entendre.

Tartares... bagarres...
J'écoute et je ne comprends rien.

BABABECK, à voix haute.

Cela ne suffit pas encore,
Nous venger d'abord de Lahore,
C'est bien.

LE CHŒUR.

Très-bien !

BABABECK.

Mais de celui qui nous offense

Il nous faut une autre vengeance,
Et voici quel est mon moyen...

LE CHOEUR.

Voyons donc quel est ce moyen?

XAÏLOUM, dans le pavillon.

Pour le sauver, écoutons bien.

BABABECK.

Mais silence!
De la prudence,
Parlons bien bas
Pour qu'il n'entende pas!

LE CHOEUR.

Parlons bas... parlons bas!

BABABECK, parlant bas et laissant de temps en temps échapper un mot qu'il réprime aussitôt.

. . . . Sans qu'il en coûte
. . . . sans qu'il s'en doute,
. . . . prompt et soudain...
. . . . trépas certain...

LE CHOEUR, répétant.

Trépas certain...
Ah! c'est divin!

BABABECK, les congédiant.

C'est entendu! c'est convenu!

LE CHOEUR, s'éloignant en silence par différents côtés.

C'est entendu! c'est convenu!

(Tous les conjurés ont disparu, Xaïloum sort du pavillon.)

XAÏLOUM.

Ils ont maintenant une manière de conspirer où l'on n'entend rien... pas un mot... pas un seul... Autant vaudrait être sourd.

(Apercevant Maïma et Balkis qui entrent par la droite.)

SCÈNE IV.

XAILOUM, MAIMA, BALKIS.

BALKIS, apercevant Xaïloum.

Quoi, c'est toi ! Tu n'es pas parti ?...

XAÏLOUM.

Par bonheur ! car je viens... par mon adresse... par mon intelligence... de découvrir...

MAÏMA.

Quoi donc ?

XAÏLOUM.

La conspiration la plus terrible et surtout la plus ténébreuse... on conspire sourdement.

BALKIS.

Contre qui ?

XAÏLOUM.

Contre le gouverneur Barkouf.

TRIO.

BALKIS.

Quel complot ?

MAÏMA.

Quel discours ?

XAÏLOUM.

C'en est fait de ses jours !

MAÏMA.

Il me glace !
Que dit-il ?

BALKIS.

Quel péril
Le menace ?

XAÏLOUM.

On dit vrai : La grandeur
Ne fait pas le bonheur!
O furie!
Tout s'émeut,
On en veut
A sa vie!.

MAÏMA.

Mais enfin...

XAÏLOUM.

C'est affreux!

BALKIS.

Un complot...

XAÏLOUM.

Odieux!

BALKIS.

En sachant nous entendre,
Nous pouvons le défendre.

MAÏMA.

Avec sincérité...

BALKIS.

Dis-nous la vérité.

XAÏLOUM.

J'entends bien.

MAÏMA.

Eh bien?

BALKIS.

Eh bien?

XAÏLOUM.

Eh bien!...
Vérité la plus pure,
Je n'ai rien entendu.
Seulement, je vous jure
Que Barkouf est perdu!

Ensemble.

BALKIS et MAÏMA.

Parle donc, parle donc,
Et reprends ta raison!
On ne peut donc ici
Rien apprendre de lui!
On t'absout,
Dis-nous tout,
Il le faut,
Rien qu'un mot!
Ce forfait,
Il le tait;
Par pitié, moins discret,
Dis-nous donc ton secret!

XAÏLOUM.

Ah! je sens ma raison
Qui s'en va tout de bon!
Je voudrais, et pour lui,
Tout vous dire aujourd'hui...
Voilà tout,
Mais surtout
Pas un mot!
Ce complot
Deviendrait
Mon arrêt!
Par pitié,
De moitié
Gardez-moi ce secret!

MAÏMA.

Réponds-nous!

BALKIS.

Qui t'arrête?

XAÏLOUM.

Attendez!... oui, ma tête
Se souvient,
Ça revient.
Je m'étais caché là,

J'écoutais... et voilà
Que j'entends
Ces méchants,
Ces maudits,
Et leurs cris !
Ils parlaient,
Ils disaient...

MAÏMA et BALKIS.

Je t'écoute!

XAÏLOUM.

Ils disaient...

MAÏMA et BALKIS.

Dis bien tout,
Et surtout
N'omets rien!

XAÏLOUM.

J'entends bien!

MAÏMA et BALKIS.

Eh bien?

XAÏLOUM.

Eh bien!...
C'est la vérité pure,
Je n'ai rien entendu,
Mais d'honneur je vous jure
Que Barkouf est perdu !

Ensemble.

MAÏMA et BALKIS.

Parle donc, parle donc! etc.

XAÏLOUM.

Ah! je sens ma raison, etc.

XAÏLOUM.

Tout ce que je peux dire, c'est que celui qui parlait le plus était le grand seigneur à qui j'ai déjà eu l'honneur (Portant la main à son nez.) d'offrir des oranges.

MAÏMA.

Bababeck! Le grand vizir...

XAÏLOUM.

Mais il ne parlait qu'à mots entrecoupés et si bas... si bas... que je n'ai rien compris, sinon qu'ils voulaient mettre la ville à feu et à sang en commençant par tuer le grand Kaïmakan.

MAÏMA.

Tuer Barkouf!...

XAÏLOUM.

Par un moyen prompt et immanquable.

MAÏMA, vivement.

Lequel?

XAÏLOUM.

C'est justement ce que je n'ai pas entendu.

BALKIS.

Et c'est justement ce qu'il fallait connaître.

MAÏMA.

Et ce que je connaîtrai. A part avec émotion et apercevant Saëb qui paraît au fond du théâtre, au haut de l'escalier.) Voici Saëb... (Haut.) Laissez-nous, mes amis... il faut que je cause avec lui sur les moyens de sauver le gouverneur.

BALKIS, à part.

Et sur autre chose encore... (Rencontrant un regard de Maïma.) Dès qu'il s'agit de secrets d'État, je m'en vas... je m'en vas... Nous nous en allons.

(Xaïloum sort par le fond, Balkis par la droite. Saëb s'est avancé lentement au milieu du théâtre, Maïma est restée sur le devant de la scène.)

SCÈNE V.

MAIMA, SAEB.

SAEB.

Enfin, je vous retrouve, et je puis vous dire...

MAÏMA.

Et que pouvez-vous dire qui excuse votre trahison?

SAEB.

Ah! c'est bien malgré moi que...

MAÏMA.

Que vous êtes marié!...

SAEB.

Oui, mais... je n'aime que toi... que toi seule...

ROMANCE.

Premier couplet.

Ah! si tu savais
Tous mes regrets,
Tu me plaindrais
Et tu pardonnerais!
Crois-en mes discours,
De nos beaux jours,
De nos amours
Je me souviens toujours.

Mais alors qu'un sort barbare
Nous sépare,
Crois en moi.
Tout plein de toi,
Mon cœur t'a gardé sa foi.

MAÏMA.

Non! qui trahit sa foi
N'est plus rien pour moi!

SAEB.

Deuxième couplet.

Ton cœur offensé
S'est-il glacé ?
Le temps passé
S'est-il donc effacé?
Dis-moi, mon cher bien,
Qu'il n'en est rien;
Et même loin
Rive ton cœur au mien !

Mais alors qu'un sort barbare, etc.

SAEB.

Tu refuses de me croire!... (Lui donnant une lettre.) Tiens, s'il te faut une preuve, lis!

MAÏMA, parcourant la lettre.

Une lettre du grand vizir... Quoi! c'est pour sauver les jours de votre père qu'il a exigé de vous un pareil sacrifice?

SAEB.

Oui!

MAÏMA.

Il serait vrai?... mais alors...

SAEB.

Alors, je t'aime toujours... (Tombant à ses pieds.) je le jure à tes pieds.

SCÈNE VI.

LES MÊMES; BABABECK, PÉRIZADE.

PÉRIZADE, avec colère.

Mon époux!

BABABECK.

Mon gendre!

MAÏMA.

Bababeck!

PÉRIZADE.

Mon époux! à d'autres genoux que les miens!

BABABECK.

Mais en effet que signifie?

(Saëb, Périzade, Bababeck et Maïma restent quelques instants immobiles agités chacun de sentiments divers.)

MAÏMA à Bababeck, qui la regarde d'un air menaçant.

Rien! Il me remerciait de la faveur que vient de lui accorder notre gracieux maître en le nommant surintendant du palais.

BABABECK.

Saëb! surintendant du palais... sans que moi, grand vizir, j'en aie été prévenu!

MAÏMA.

Cela vous fâche?...

BABABECK.

Au contraire, cela m'enchante! mon gendre est ici chez lui.

PÉRIZADE.

Sans contredit.

BABABECK.

Alors, par l'ordre même du grand Kaïmakan, ma fille est chez son époux.

PÉRIZADE.

Et je n'ai plus besoin d'être emmenée.

SAEB et MAÏMA, à part avec effroi.

O ciel!

BABABECK, avec joie.

C'est évident! c'est la loi.

MAÏMA, avec émotion et à voix haute.

Seigneur Saëb, vous n'oublierez pas que la garde de Barkouf vous est confiée... (Regardant Bababeck.) Des complots se trament, dit-on, contre ses jours... et jusqu'à ce que les conjurés soient découverts et punis, vous ne le quitterez ni le jour ni la nuit!...

SAEB.

Merci!...

PÉRIZADE, avec colère.

Par exemple!

MAÏMA, avec force.

C'est son ordre.

SAEB.

Je cours où mon devoir m'appelle!

PÉRIZADE.

Votre devoir!... Et moi, monsieur, et votre femme!

SAEB, s'inclinant avec respect.

On doit obéir à son maître!

(Il s'éloigne.)

PÉRIZADE, bas à Bababeck, avec colère.

Mais un pareil tyran, mon père, ne doit pas durer plus de vingt-quatre heures, et dès aujourd'hui même...

BABABECK, de même.

Silence, ma fille... Rapportez-vous-en à ma prudence pour tout oser... sans rien compromettre. Les Tartares seront maîtres ce soir d'une des portes de la ville et d'ici là le grand Kaïmakan aura vécu!

PÉRIZADE.

Comment cela?

(Un appel de trompettes se fait entendre.)

SCÈNE VII.

MAIMA, PÉRIZADE, BABABECK, UN OFFICIER DU PALAIS, puis BALKIS, XAILOUM et LE PEUPLE, LES CONJURÉS et KALIBOUL.

UN OFFICIER DU PALAIS, à haute voix.

Le dîner du gouverneur!...

(Les officiers de la bouche entrent par la droite et sur la ritournelle du morceau suivant qui commence piano, traversent le théâtre portant des plats de viandes, des gâteaux et des vases remplis de différents breuvages que l'on place à droite, sur des buffets garnis de fleurs.)

Ensemble.

BALKIS, XAILOUM, LES CONJURÉS et LE PEUPLE, qui est monté par l'escalier du fond.

LE CHŒUR.

Des bords du Caucase et du Gange
Accourez, essaims gracieux!...
Que votre brillante phalange
Dans son vol charme ici nos yeux!

LES CONJURÉS, à voix basse.

Doux moment qui nous venge,
Nous allons régner en ces lieux!

(La musique continue à l'orchestre, plusieurs officiers se détachent du groupe des conjurés et vont prendre sur les dressoirs des plats qu'ils présentent à Maïma. Celle-ci cherche à lire dans leurs traits. Ils supportent son regard sans se troubler.)

MAÏMA, remet les plats à Xaïloum et à Balkis et dit à part, en parlant sur la musique qui continue.

Je me trompais, rien à craindre de ce côté.

(Xaïloum et Balkis ont tour à tour porté dans le pavillon à gauche les différents plats que Maïma vient de leur remettre. En ce moment Xaïloum revient et crie de la porte du pavillon.)

XAÏLOUM.

Le gouverneur demande à boire.

(Mouvement parmi les conjurés, Maïma les regarde et redouble d'attention. Elle ne les quitte pas des yeux, en allant prendre sur un dressoir et en guise de coupe, un bassin en or qu'elle présente à Bababeck.)

BABABECK, à qui un des conjurés vient de remettre une grande aiguière.

A boire! (Un peu troublé.) Oui... oui... comme échanson... cela me regarde... C'est le devoir de ma charge.

MAÏMA, s'arrêtant devant lui et le regardant pendant qu'il tient l'aiguière ; à part.

Comme il est ému! C'est là qu'est le danger. (Haut.) Versez, mais versez donc!

BABABECK.

Je verse!...

MAÏMA, lentement.

Et moi, je vais dire au gouverneur avec quel zèle vous remplissez votre charge.

(Elle sort.)

BABABECK, allant vers les conjurés.

C'est fait!...

PÉRIZADE.

Dieu! pourvu qu'il ait soif!

KALIBOUL.

Les gouverneurs de Lahore ont toujours soif!...

LE CHŒUR.

Des bords du Caucase et du Gange, etc.

LES CONJURÉS, à voix basse.

Doux moment qui nous venge, etc.

(Maïma sort en ce moment du pavillon, émotion des conjurés.)

MAÏMA, s'approchant de Bababeck.

Grand échanson, notre doux maître
Trouve ce breuvage parfait,
(Geste de joie des conjurés.)

Et je dois vous faire connaître
Combien il en est satisfait.

LES CONJURÉS, à part.

Il a bu! De lui c'en est fait!
Pour lui la mort... la mort!

MAÏMA, à Bababeck.

Mais je n'ai pas tout dit encor.

COUPLETS.

Premier couplet.

Gouverneur généreux,
Il veut à la ronde
Voir, quand il est heureux,
Heureux tout le monde.
De ce vin favori
Sa bonté profonde
Veut qu'ici,
Comme lui,
Vous buviez aussi!

(Regardant d'un air sombre Bababeck qui tremble.)

Oui, vous en boirez comme lui;
Buvez, Barkouf le veut ainsi!

BABABECK.

O ciel! en boire comme lui!

MAÏMA, avec force et saisissant l'aiguière que Bababeck tient d'une main tremblante.

Allons, Barkouf vous invite.
Mais buvez donc,
Grand échanson!
A Barkouf il faut au plus vite
Et sans façon
Faire raison.
Buvez donc,
Grand échanson!

BABABECK, tremblant.

C'est trop d'honneur... non, non!

LE CHŒUR.

Buvez donc,
Grand échanson!
Au gouverneur, faites raison!

LES CONJURÉS, pressant Bababeck de boire.

Buvez donc, buvez donc,
Pour détourner tout soupçon!

BABABECK, se défendant.

C'est trop d'honneur, non, non!

MAÏMA, tenant toujours d'une main l'aiguière et une coupe que Balkis vient de lui donner, s'adressant à Bababeck et la lui remettant.

A vous donc cette coupe d'or!
(Elle passe entre lui et les conjurés, et se tournant vers ceux-ci :)
Mais je n'ai pas tout dit encor.

Deuxième couplet.

De ce nectar si bon
Qu'il n'épargne guère,
Et du même flacon
Remplissant vos verres,
Barkouf, dans sa bonté,
Veut, amis sincères,
Vous voir avec gaîté
Boire à sa santé!
(Les regardant d'un air sombre.)
Vous boirez tous, avec gaîté,
Vous boirez tous à sa santé!

LES CONJURÉS, tremblants.

O ciel... ô ciel! avec gaîté
Il nous faut boire à sa santé.

MAÏMA avec force et faisant signe à Xaïloum et à Balkis de leur distribuer des coupes.

Allons, Barkouf vous invite...
(Se tournant vers Bababeck.)
Commencez donc,
Grand échanson!

(Se tournant vers les conjurés.)

Et vous tous, buvez au plus vite
Avec gaîté
A sa santé!
Boire est si doux!
Vous boirez tous!

LE CHŒUR.

Buvez tous, buvez donc,
Grand échanson,
Au gouverneur faites raison!

BABABECK, bas aux conjurés.

Buvez tous, buvez donc,
Pour mieux détourner tout soupçon.

LES CONJURÉS.

C'est trop d'honneur, non, non!

TOUS, tombant à genoux.

C'est fait de nous!

BABABECK.

Grâce et pardon!

LE PEUPLE.

Qu'ont-ils donc tous?

MAÏMA, les montrant du doigt avec indignation.

Ils ont...

(Montrant Bababeck.)

Que, guidés par ce traître,
Ils versaient un poison mortel
A Barkouf notre maître!

LE CHŒUR.

O ciel!

(Tout le peuple se précipite sur les conjurés.)

N'écoutons qu'un juste transport;
Sur eux, sur eux, vengeance et mort!

(Tous les conjurés sont saisis et renversés par le peuple. En ce moment un appel de trompette se fait entendre au dehors. — Mouvement de surprise et de terreur.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; SAEB, se précipitant en désordre sur la scène.

SAEB.

Debout! aux armes, mes amis!
Les Tartares sont à nos portes!
Debout! car nous sommes trahis!
Sur nous s'avancent leurs cohortes.

Ensemble.

BABABECK, PÉRIZADE et LES CONJURÉS.

Quel bonheur! voici les ennemis,
Oui, les ennemis,
Nos seuls amis!
Bas les armes, il faut nous rendre!
Ce sont nos amis!

LE CHŒUR.

Quel danger! voici les ennemis;
Qui nous défendra,
Nous sauvera?
Qui donc viendra pour nous défendre?
(Tous s'adressant à Saëb.)
Qui nous sauvera?

SAEB.

Qui?... dites-vous?
Le ciel... et vous, oui, vous-mêmes... vous tous!
Déjà chacun et s'indigne et se lève;
Tous sont soldats! tous ont saisi le glaive!
Près de Barkouf tous ses sujets
Accourent en foule au palais!

LE CHŒUR, avec douleur.

Barkouf qu'on aime et qu'on admire,
Hélas! en ce moment expire!

MAÏMA.

Non! ce breuvage redouté,

Loin de lui je l'avais jeté.

LE CHŒUR, avec joie.

Vive Barkouf, il est sauvé!
De leurs coups, il est préservé!

MAÏMA, qui pendant ce temps s'est avancée vers le fond, et qui du haut de l'escalier plonge dans les cours du palais.

Tenez... tenez, à cette vue
Qui de vous n'aurait l'âme émue?
Voyez dans les cours du palais!

XAÏLOUM, regardant aussi.

Aux premiers cris qu'il vient d'entendre,
C'est Barkouf qui vient de descendre.

BALKIS, regardant aussi.

Du peuple dans les rangs épais,
L'œil ardent, il passe et repasse
Par ses cris menaçants enflammant leur audace!

(On entend en dehors les aboiements de Barkouf.)

Ouab! ouab! ouab!

(Lesquels aboiements continuent de distance en distance pendant la fin de ce morceau.)

MAÏMA, vivement.

Tenez, amis, entendez-vous
Sa voix qui vous appelle tous?
L'entendez-vous?

SAEB et MAÏMA, ramenant le peuple sur le devant du théâtre.

A cette clameur qui dans l'air s'élève
Vous marcherez tous...

LE CHŒUR, avec enthousiasme.

Oui, tous!

MAÏMA et SAEB.

Dans un même élan vous ceindrez le glaive,
Vous combattrez tous!

LE CHŒUR, de même.

Oui, tous!

MAÏMA et SAEB.

Pour vos ennemis, ni grâce ni trêve!
Vous frapperez tous!

LE CHŒUR, de même.

Oui, tous!
Marchons, marchons!...

MAÏMA.

Défendez Barkouf, la patrie,
Ce sont eux dont la voix vous crie :
Allez chercher dans les combats
Ou la victoire ou le trépas!

(On entend au dehors les aboiements de Barkouf.)

LE CHŒUR.

Défendons Barkouf, la patrie,
Ce sont eux dont la voix nous crie :
Allons chercher dans les combats
Ou la victoire ou le trépas!

(Tous sortent en désordre et de tous les côtés. On a entraîné les conjurés; des esclaves noirs ont saisi Bababeck et Périzade. Maïma leur fait signe de les laisser seuls avec elle.)

SCÈNE IX.

BABABECK, PÉRIZADE, MAIMA, KALIBOUL.

MAÏMA, à Bababeck, Périzade et Kaliboul.

Quant à vous, restez... j'ai à vous faire connaître les intentions de notre gracieux gouverneur. (A Bababeck.) Grand vizir, vous avez trahi l'État en livrant la ville aux Tartares... Grand échanson, vous avez trahi notre sublime gouverneur en voulant attenter à ses jours...

BABABECK.

Permettez!

MAÏMA.

Vous avez donc mérité deux fois la mort, vous ne la subirez qu'une.

BABABECK.

C'est encore trop.

KALIBOUL.

Je renonce à ma part!

PÉRIZADE.

Mais moi...

MAÏMA.

Vous seule, a dit le gouverneur, vous seule, belle Périzade...

PÉRIZADE.

Belle Périzade!...

MAÏMA.

Pouvez les sauver... à une condition...

BABABECK.

Elle y consent!

KALIBOUL.

Elle y consent.

PÉRIZADE.

Laquelle?

MAÏMA.

Entrez dans ce pavillon, où les docteurs de la loi vont dresser un acte.

PÉRIZADE.

Quel acte?

BABABECK.

Qu'importe, dès qu'il s'agit de ton père!...

KALIBOUL.

De votre fidèle serviteur!...

PÉRIZADE.

Si c'est ce que je crois... jamais!

BABABECK.

Entends-tu cette marche guerrière, ce sont eux qui reviennent... il s'agit de nos têtes...

KALIBOUL.

Et je n'en ai qu'une.

BABABECK.

Et tu n'as qu'un père... Viens, ma fille!

PÉRIZADE.

O amour filial!

(Ils sortent tous sur l'air de marche que l'on entend.)

MAÏMA, écoutant.

Mais non, ce n'est point Saëb, ce n'est point Xaïloum qui reviennent. Cet air de marche que je reconnais, c'est le Grand-Mogol qui vient à notre secours, quand nous n'en avons plus besoin!

SCÈNE X.

MAIMA, LE GRAND-MOGOL; puis KALIBOUL.

LE GRAND-MOGOL, au fond.

C'est bien, c'est bien, vous dis-je... mais je veux tout connaître par moi-même, et puisque cette jeune fille sait, dit-on, ce qui s'est passé...

MAÏMA.

C'est vous, sublime souverain!... déjà de retour de Candahar!...

LE GRAND-MOGOL.

En quelques heures la révolte a été apaisée.

MAÏMA.

La ville est tranquille?

LE GRAND-MOGOL.

Oui, je l'ai brûlée... mais ici, sur mon passage... qu'est-ce que cela signifie... les rues et les maisons de Lahore

désertes, et ce palais occupé seulement par des femmes et des esclaves qui ne parlent que du grand gouverneur Barkouf et des réformes, des changements opérés par toi, jeune fille!

MAÏMA.

Non par moi, astre de lumière, mais par le maître que vous nous aviez donné!

LE GRAND-MOGOL.

Pour vous punir... Très-bien!

MAÏMA.

Ces réformes l'ont fait nommer le bon Barkouf... et tout le peuple le bénit et l'adore.

LE GRAND-MOGOL.

Ah! il se mêle de se faire adorer, de se faire bénir... très-bien... et l'on dit que les Tartares sont venus ce matin vous attaquer?

MAÏMA.

Oui, astre des astres!

LE GRAND-MOGOL.

Très-bien... je veux voir le gouverneur Barkouf... il est dans ses appartements?...

MAÏMA.

Non, magnanime souverain!

LE GRAND-MOGOL.

Où donc est-il?

MAÏMA.

Au milieu du danger... tous ceux qui l'aimaient l'ont suivi... Voilà pourquoi, sublime souverain, vous n'avez trouvé personne dans la ville...

LE GRAND-MOGOL.

Très-bien! très-bien... j'espère pour lui qu'il sera battu... sans cela... mais quel est ce bruit?

KALIBOUL, sortant du pavillon avec un parchemin qu'il remet à Maïma.

Elle a signé l'acte de divorce... non sans peine... elle tenait à son mari... c'était le seul et l'unique jusqu'ici.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; XAILOUM, suivi d'un flot DE PEUPLE.

FINALE.

LE GRAND MOGOL.

Quels sont ces chants de fête et ces joyeux éclats?

XAÏLOUM.

Pour Barkouf, nos bourgeois sont devenus soldats!

COUPLETS.

Premier couplet.

Ses cris enflammant leur vaillance,
Donnent le signal du combat;
Au feu, le premier il s'élance,
Et tous s'élancent sur ses pas!
A lui victoire! Allah! Allah!
Quel vaillant chef nous avons là!

LE CHOEUR, répétant.

Victoire, victoire! Allah! Allah!
Quel vaillant chef nous avons là!

SCÈNE XII.

LES MÊMES; puis BALKIS, accompagnée d'un groupe DE FEMMES.

(On entend au dehors des accents funèbres.)

LE GRAND-MOGOL.

Quel est ce cri funèbre?

MAÏMA.

Ah! quels nouveaux périls!

(Courant à Balkis qui entre suivie d'un groupe de femmes.)

Balkis, réponds!... Saëb, Barkouf... où donc sont-ils?

BALKIS.

Deuxième couplet.

Les Tartares étaient en fuite,
Grâce à Barkouf, l'élu du ciel,
Mais trop ardent à leur poursuite,
Il tombe atteint d'un coup mortel...
Sur lui pleurons... et sur nous... Ah!
Ah! ah! ah! ah!
Quel bon maître nous avions là!

LE CHŒUR.

Pleurons sur nous, Allah! Allah!
Quel bon maître nous avions là!

(Le peuple tombe aux genoux du Grand-Mogol.)

LE GRAND-MOGOL.

Quoi! tous à mes genoux!
Que me demandez-vous?

XAÏLOUM, au Grand-Mogol.

Toi seul avais raison... ce peuple n'est pas digne
D'être, hélas! gouverné par un de tes vizirs,
Et nous te demandons, comme une grâce insigne,
De nous donner encor, ce sont nos seuls désirs,
Un gouverneur pareil au bon Barkouf...

(Pleurant.)

Ah! ah!
Quel bon maître nous avions là!

LE CHŒUR.

Oui, oui, quel bon maître nous avions là!

LE GRAND-MOGOL, à part.

Non pas, ils en prendraient l'habitude peut-être.
(Haut.)
Vous avez mérité votre grâce... et pour maître
Je veux vous accorder un seigneur de ma cour.

LE PEUPLE.

O ciel!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; SAEB, entrant par le fond, BABABECK, PÉRIZADE, sortant du pavillon.

LE GRAND-MOGOL.

Viens, Bababeck.

LE PEUPLE.

Juste ciel!

LE GRAND-MOGOL.

En retour
Des services qu'il m'a pu rendre,
Je donne le pouvoir à Saëb, à ton gendre...

PÉRIZADE, au Grand-Mogol.

Arrêtez... par amour filial et par force
Il m'a fallu signer un acte de divorce!

MAÏMA, le montrant.

Que voici!

LE GRAND-MOGOL, regardant Saëb brusquement.

Qu'il épouse alors ce qu'il voudra.

SAEB, avec amour, courant à Maïma.

Maïma!

LE PEUPLE.

Vive Maïma!

BALKIS.

De notre bon Barkouf le ministre et l'amie!...

XAÏLOUM, à demi-voix.

C'est égal... c'est égal... jamais rien ne vaudra
Notre bon gouverneur, Barkouf...

(Pleurant.)

Ah! ah!
Quel bon maître nous avions là!

LE CHŒUR.

Quel bon maître nous avions là!
Sa mémoire par nous sera toujours chérie,
Quel bon maître nous avions là!
Vive Barkouf... vive Barkouf!... Allah!
Allah! Allah!



LA
CIRCASSIENNE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

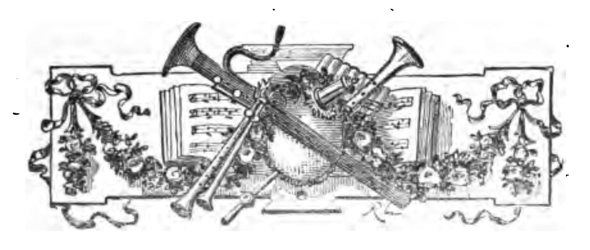
MUSIQUE DE D.-F.-E. AUBER.

Théâtre de l'Opéra-Comique. — 2 Février 1861.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE PRINCE ORSAKOFF, général russe	MM. BARIELLE.
ALEXIS ZOUBOFF, sous-lieutenant	MONTAUBRY.
SOLLIKOFF, capitaine	DUVERNOY.
LANSKOI, peintre de la cour	COUDERC.
PÉROD, brigadier russe	AMBROISE.
ABOUL-KAZIM, chef circassien	TROY.
IRAK, un de ses officiers	DAVOUST.
BOUDOUR, premier eunuque	LAGET.
UN OFFICIER	COUTAN.
UN OFFICIER	ANDRIEUX.
OLGA, pupille d'Orsakoff	Mmes MONROSE.
ZOLOÉ, femmes d'Aboul-Kazim	PROST.
NEILA, femmes d'Aboul-Kazim	BOUSQUET.

OFFICIERS et SOLDATS RUSSES et CIRCASSIENS. — FEMMES et ESCLAVES d'Aboul-Kazim.

Dans la grande Kabardah, dans la chaîne des montagnes du Caucase non encore soumises à la domination russe, aux premier et deuxième actes à Moscou au troisième acte.



LA
CIRCASSIENNE

ACTE PREMIER

Intérieur d'une forteresse au milieu des montagnes. — Porte au fond, porte à gauche. A droite, des croisées donnant sur la campagne, et à travers lesquelles on voit tomber la neige.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXIS ZOUBOFF *, PÉROD **, OFFICIERS et SOUS-OFFICIERS **de houzards russes buvant ou fumant. Zouboff est assis devant une table et fume; en face de lui,** SOLLIKOFF **dessine. Pérod, debout, devant une croisée, nettoie son fusil en regardant tomber la neige.**

INTRODUCTION.

LE CHOEUR.

O doux privilège

* L'auteur recommande expressément aux acteurs qui joueront le rôle d'*Alexis Zouboff*, de s'abstenir, sous l'habit de *Circassienne*, de toute espèce de charge, le succès de l'ouvrage dépendant du goût et de la convenance avec lesquels ce rôle sera rempli.

** Pérod, en russe, veut dire : *En avant.*

De nos garnisons!
Bâiller quand la neige
Tombe à gros flocons!
Mais pour la patrie
Heureux qui s'ennuie!
Fumons, fumons donc,
Fumons!... fumons!... fumons donc,
Joyeux escadron!

ALEXIS, s'adressant à Pérod.

La neige tombe-t-elle encor?

PÉROD, regardant par la fenêtre.

Non! c'est la pluie

ALEXIS.

Par Mahomet et l'Alcoran,
Aux montagnes de Circassie
On se croit en plein Océan!

PÉROD.

Pas même moyen d'en découdre!

ALEXIS.

Pas de plaisirs! pas de périls!

PÉROD.

La pluie aura mouillé la poudre...
L'ennemi n'a plus de fusils!

LE CHOEUR.

O doux privilège
De la garnison!
La pluie ou la neige
Vous tient en prison!
Mais pour la patrie
Heureux qui s'ennuie!
Fumons, fumons donc,
Joyeux escadron!

Ensemble.

ALEXIS.

O ma maîtresse!
Par toi je brave les autans;

Mon cœur, pour revoir le printemps,
Rêve à ta grâce enchanteresse,
O ma maîtresse!

PÉROD, *tenant une gourde à la main.*

O ma bouteille!
Du déluge préserve-moi;
Tu prêtes, lorsque je te boi,
Au ciel noir ta couleur vermeille,
O ma bouteille!

ALEXIS.

Capitaine, combien de jours avons-nous encore à rester dans cette masure?

SOLLIKOFF.

Nous en sortirons quand il plaira à la neige de fondre et à l'armée russe de venir nous délivrer.

ALEXIS.

Et quand la neige a-t-elle l'habitude de fondre?

SOLLIKOFF.

Au printemps, et nous y voici.

PÉROD, *soufflant dans ses doigts.*

On ne s'en aperçoit guère.

SOLLIKOFF, *à Alexis.*

Vous, lieutenant, dont c'est la première campagne, vous ignorez comment on fait la guerre dans le Caucase : on passe la belle saison à conquérir, pas à pas, cinq ou six lieues de terrain sur ces enragés Circassiens. L'automne arrive; on bâtit un fort en bois comme celui-ci... on y laisse une vingtaine d'hommes en garnison, et on vient, après l'hiver, les retirer des neiges pour continuer la conquête, à moins qu'on ne les trouve morts de froid...

PÉROD.

De faim...

ALEXIS.

Ou d'ennui!

SOLLIKOFF.

Voilà, chaque année, l'histoire de l'armée du Caucase.

ALEXIS.

Tandis qu'à Saint-Pétersbourg il y a des bals, des fêtes...

SOLLIKOFF.

Des spectacles...

PÉROD.

Des cabarets toujours pleins.

ALEXIS.

Et à la cour, des femmes charmantes.

SOLLIKOFF.

Comme en ce pays, du reste... Excepté qu'on ne les voit pas.

ALEXIS.

Ce qui vous fait faute, capitaine.

SOLLIKOFF.

Et à vous aussi, lieutenant.

ALEXIS.

Moins que vous ne croyez.

SOLLIKOFF.

Insensible à votre âge! (Souriant.) Je vous ai toujours soupçonné d'être amoureux... Mais vous êtes d'une discrétion... Voyons, contez-nous la chose... cela fait passer le temps... l'amour est bavard.

ALEXIS.

L'amour vrai, non! les autres, je ne dis pas.

SOLLIKOFF.

Eh bien! dites-nous les autres... nous ne sommes pas difficiles; moi, pour vous donner l'exemple, je vais vous raconter l'histoire de mon cheval noir, que j'ai vendu pour une Circassienne.

PÉROD, d'un air effrayé.

Ah! vous nous l'avez dite trois fois, capitaine.

SOLLIKOFF.

C'est vrai... et puis, c'était un marché de dupe, j'ai été trompé... et on n'aime pas à se rappeler cela.

ALEXIS, se frappant le front et riant.

Attendez... je me rappelle une aventure assez amusante, assez étonnante... une conquête faite malgré moi.

SOLLIKOFF.

Ça n'a rien d'étonnant.

PÉROD.

Un jeune et gentil cavalier tel que vous êtes, mon lieutenant...

SOLLIKOFF.

Page de la grande Catherine... et bien vu, sous son successeur, par toutes les dames de la cour...

ALEXIS.

Eh non... je ne parle pas d'un succès de cavalier... mais d'une conquête que j'ai faite... comme femme.

SOLLIKOFF.

Vous!

ALEXIS.

Moi-même!

PÉROD.

Ah! voilà qui est curieux!

SOLLIKOFF.

Le lieutenant Zouboff a la parole.

(Tout le monde se range autour d'Alexis.)

ALEXIS.

Je tairai les noms.

SOLLIKOFF.

Cela va sans dire.

ALEXIS.

Je reçois un matin un petit billet parfumé avec ces mots : « Mon mari part pour une mission et moi pour une de mes « terres. Une demoiselle d'honneur qui devait m'y rejoindre « m'écrit qu'elle est malade. Me voici sans dame de com- « pagnie. Je connais une personne que nul ne connaît ici, à « qui cette place pourrait convenir. Cette personne-là aura- « t-elle l'audace ou l'amour de l'accepter? » Vous jugez, capitaine, si moi, qui sortais des pages, je pouvais refuser ! Sous un costume féminin, coquet et élégant, je me présentai chez la comtesse, c'était une comtesse, où parmi les personnes du château et la noblesse des environs, mes traits étaient complétement inconnus; mais voilà que le jour même de mon arrivée, une voiture de poste entre dans la cour... c'était...

SOLLIKOFF.

Le mari!

ALEXIS.

Non... le beau-frère de la comtesse, un officier supérieur, un de nos plus braves de l'armée russe, mais d'un caractère rude, farouche, brutal, un Cosaque, un Tartare de l'espèce la plus désagréable; au lieu de gants, le knout à la main, même devant les dames. Il venait, en l'absence de son frère, s'installer au château pour surveiller la conduite de sa belle-sœur, qui me présenta à lui! Je fus charmante... séduisante; il s'agissait de gagner notre argus... Hélas ! je n'y réussis que trop... lui, cet ours, ami des dames, mais qui jamais n'avait pu se faire aimer d'elles, se mit à adorer Prascovia... c'était mon nom... mais à l'adorer avec la rapidité, l'impétuosité de la foudre... et sa passion devint tellement vive que, pour ne pas compromettre la réputation de sa demoiselle d'honneur, la comtesse fut obligée de m'éloigner du château, incognito, la nuit, à l'insu de mon adorateur, que depuis je n'ai jamais revu ! voilà mon histoire.

SOLLIKOFF.

C'est un drame... un roman plein de passion !

ALEXIS.

Et d'intérêt!

SOLLIKOFF.

Mais l'autre aventure... l'amour *vrai* dont vous nous parliez tout à l'heure?

ALEXIS, entendant une cloche retentir au dehors.

Écoutez donc... on se présente à la porte du château.

PÉROD.

Les Circassiens! aux armes!

SOLLIKOFF.

Eh non!... c'est du côté de la route de Crimée.

ALEXIS.

N'importe, voyons!
(Ils saisissent tous leurs armes et s'élancent vers la porte du fond.)

SCÈNE II.

LES MÊMES; LANSKOI.

LANSKOI, voyant les armes dirigées contre lui.

Arrêtez! ce n'est pas un ennemi.

ALEXIS, courant au-devant de Lanskoi.

Je le crois bien... un ami, capitaine, que j'ai l'honneur de vous présenter; mon camarade Lanskoi... le peintre de la cour.

SOLLIKOFF, lui tendant la main.

Soyez le bienvenu, monsieur.

ALEXIS.

Le peintre à la mode! celui qui fait toutes les femmes ressemblantes et charmantes, même les plus laides! (A Lanskoi.) Qu'est-ce qui t'amène en ce pays de loups?

LANSKOI.

Un ordre supérieur; le grand-duc et la grande-duchesse Alexandre, les seuls qui, à la cour de Paul Ier, protègent les arts... m'envoient dessiner des points de vue, des figures et des costumes circassiens... j'ai commencé par ce côté de la montagne... d'abord parce que c'est le plus abordable...

ALEXIS.

Que sont donc les autres?...

LANSKOI.

Et puis... parce que je savais y rencontrer un ami (Il serre la main d'Alexis.) à qui ma présence ferait plaisir... (A Alexis.) J'ai reçu ta lettre, je me suis informé et je t'apporte des nouvelles.

SOLLIKOFF.

Nouvelles de famille... ne vous gênez pas.

(Sollikoff et les officiers s'éloignent.)

ALEXIS, à demi-voix.

De bonnes?...

LANSKOI.

Trop bonnes... tu te rappelles ce château en Crimée, où tu fus transporté lors de ta chute de cheval?... Parmi toutes les dames qui t'ont soigné avec tant de dévoument, il y en avait une pour qui tu avais conservé une bien tendre reconnaissance!

ALEXIS.

C'est vrai!...

LANSKOI.

Eh bien! ta passion inconnue est une jeune orpheline, une des plus riches héritières de la Russie.

ALEXIS.

O ciel! et moi qui n'ai rien...

LANSKOI.

Que ton épée; n'importe! tout est possible... espérons...

moi d'abord, j'ai quelques protections à la cour. Il s'agit d'y revenir.

ALEXIS.

Elle y est?

LANSKOI.

Non; toujours en Crimée, au château de la comtesse Golowine.

ALEXIS.

Où je l'ai vue.

LANSKOI.

Nous parlerons de cela, nous avons le temps... tu vas donner des ordres pour faire transporter ma malle dans ta chambre.

ALEXIS.

Qui sera la tienne.

LANSKOI.

Je l'entends bien ainsi. J'établis ici mon quartier général je viens partager...

ALEXIS.

Nos ennuis!

LANSKOI.

Et vos dangers. Nous marcherons, vous, avec vos fusils, moi avec mes pinceaux. J'ai besoin de voir de près vos Circassiens.

ALEXIS.

Dès demain, je t'en prendrai un! un modèle que je mettrai à ta disposition.

LANSKOI.

Je te remercie.

ALEXIS.

Il n'y a pas de quoi! Veux-tu te rafraîchir?

LANSKOI.

Je veux me réchauffer.

ALEXIS, *à Pérod.*

Pérod ! du champagne !

PÉROD.

Nous n'avons que de l'hydromel !...

ALEXIS.

C'est ce que je voulais dire !...

LANSKOI, *assis à la table à gauche, entre Sollikoff et Alexis.*

Que faites-vous ici, du reste? comment vont les plaisirs? comment passez-vous le temps?

ALEXIS.

Ah ! mon ami, tu arrives au bon moment, nous nous ennuyons à périr.

SOLLIKOFF.

Impossible, par la pluie et la neige continuelles, de mettre le pied dehors.

LANSKOI.

On se livre alors aux plaisirs d'intérieur.

PÉROD.

Oui, l'on boit... l'on fume...

ALEXIS.

On raconte des histoires... ce que je faisais tout à l'heure ; divertissement bien vite épuisé.

LANSKOI.

Livrez-vous alors au plaisir à la mode, faites comme à la cour...

ALEXIS.

Et que fait-on à la cour?

LANSKOI.

On y joue la comédie.

SOLLIKOFF.

La comédie... il a raison ! si nous y avions pensé plus tôt... les répétitions le matin...

ALEXIS.

Les représentations le soir... ça occupe.

SOLLIKOFF.

Les distributions de rôles... la mise en scène...

ALEXIS.

Les rivalités, les jalousies...

LANSKOI.

Cela fait passer le temps!

ALEXIS.

Et des pièces de théâtre?...

LANSKOI.

J'en ai! des pièces françaises... j'en lisais encore une en venant. On ne joue que cela à Saint-Pétersbourg, des comédies de Picard et des opéras-comiques de Marsollier, de Berton, de Boïeldieu...

ALEXIS.

Vive Lanskoi!

LANSKOI.

Et si vous me choisissez pour directeur...

SOLLIKOFF.

A l'unanimité!

LANSKOI.

Nous nous mettrons à l'œuvre dès aujourd'hui! Théâtre du Caucase. Pour l'ouverture. .

SOLLIKOFF.

Qu'est-ce que nous donnerons?

LANSKOI.

Voilà la difficulté. Une pièce à spectacle, pièce militaire.

ALEXIS.

Non! nous en jouons toute l'année.

PÉROD.

Si mon capitaine le permet, je lui avouerai que j'aimerais mieux une pièce d'amoureux et d'amoureuse.

SOLLIKOFF.

Le brigadier a raison.

PÉROD.

Une pièce de musique. J'ai de la voix. (Chantant.) *Der froum! der froum...*

SOLLIKOFF.

Moi aussi.

ALEXIS.

Et moi donc!... les roulades! Qu'est-ce que l'on donne en ce moment à Saint-Pétersbourg?

LANSKOI.

Aline, reine de Golconde.

ALEXIS.

C'est notre affaire.

SOLLIKOFF.

Et le spectacle, et la mise en scène?

LANSKOI.

A moins de prier nos voisines les Circassiennes de venir chanter dans les chœurs...

ALEXIS.

C'est une idée... une idée française.

LANSKOI.

Oui... mais leurs maris... Les Circassiens n'entendent pas le français. Je suis donc pour un ouvrage qui fera peut-être moins d'argent, mais dont l'exécution sera plus facile... une petite pièce de salon... (Tirant une brochure de sa poche, et lisant.) « *Adolphe et Clara* ou *Les deux Prisonniers.* »

ALEXIS.

Pièce charmante... J'ai joué Adolphe.

LANSKOI.

Cela devait bien t'aller... (Continuant de lire.) « Comédie en « un acte, mêlée d'ariettes, par M. Marsollier, musique de « Dalayrac; représentée le 10 février 1799. »

SOLLIKOFF.

De l'année dernière, c'est tout nouveau!

ALEXIS.

Il n'y a qu'un inconvénient : *Clara!*... Clara!... il y a une femme!... Où la trouver?

SOLLIKOFF.

Je le sais : d'après l'histoire que Zouboff nous racontait tout à l'heure, une aventure où il s'est déguisé en femme...

LANSKOI.

Je la connais! l'histoire de la demoiselle d'honneur.

SOLLIKOFF.

La dame de compagnie de la comtesse peut bien faire une jeune première d'opéra-comique.

LANSKOI.

Tu y seras charmante.

ALEXIS.

Je ne dis pas non; mais il me faudrait un costume de femme, et je n'en ai pas!

LANSKOI.

J'en ai un dans ma malle, un costume de Circassienne que j'ai trouvé délicieux et que j'ai acheté.

ALEXIS.

Mais songez-y donc... Clara en Circassienne!

LANSKOI.

Bah! à la campagne! Chacun aura son rôle. (A Pérod.) Toi, tu feras le geôlier Artintirkoff. Ton fusil te servira de hallebarde... (Aux soldats.) Vous aussi.

TOUS.

Et nous?

LANSKOI.

Vous ferez le public.

LE CHŒUR.

Bravo! bravo! trop souvent à la guerre

L'on ne s'amuse guère!
Qu'au milieu de la neige
La gaîté nous protège!
Narguant l'ennui qui nous assiège,
Par la gaîté le temps s'abrège.
Oui, chantons
Et buvons!
Si parfois le chagrin
S'offre à nous en chemin,
Amis, le verre à la main,
Égayons-le soudain !

PÉROD.

Dans cette nouvelle campagne,
Je sens que la frayeur me gagne.

LANSKOI, aux officiers.

Je défends qu'on ait peur, et réponds du succès.
(Aux soldats.)
On mettra d'abord aux arrêts
(Nous vous en prévenons d'avance,)
Tous ceux qui n'applaudiront pas...

LES SOLDATS, applaudissant vivement.

Bravo! bravo!

LANSKOI.

Cavatine ou romance!

LES SOLDATS, de même.

Bravo! bravo!

SOLLIKOFF.

Vous l'entendez, soldats!

LES SOLDATS.

Bravo! bravo!

SOLLIKOFF.

Quoi qu'il arrive,
Une admiration passive!

LES SOLDATS, portant la main au front.

Commandez, capitaine, et l'on obéira,
Ainsi qu'à l'exercice on vous obéira.

SOLLIKOFF, LANSKOI et ALEXIS.

Quel bon public que celui-là !

LE CHŒUR.

Bravo! bravo! trop souvent à la guerre, etc.

ALEXIS, à Lanskoi.

J'aurai, dans ma grâce ingénue,
L'air décent et les yeux baissés!
Je dirai d'une voix émue
Mon rondeau, que déjà je sais :

(Chantant le rondeau d'*Adolphe et Clara.*)

« Jeune fille qu'on marie,
« Que votre sort est affreux!
« Que de peines dans la vie
« Pour quelques moments heureux! »

Ensemble.

PÉROD.

Il se peut que la trompette
Et le bruit du mousqueton
Viennent, pendant qu'on répète,
Se mêler à la chanson.
Pon, pon, pon, pon, pon,
Pon, pon, pon, pon, pon!

ALEXIS, il vocalise.

Ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah!
Ah! ah! ah! ah! ah!

LANSKOI et SOLLIKOFF.

Brava, brava, brava!
Ah! ah! ah! ah! ah!
Et le bruit du mousqueton
Se mêlant à la chanson,
C'est charmant! pon, pon, pon!

TOUS.

Ah! la belle fête

Qui pour nous s'apprête !
C'est Mars en goguette!
Et galants houzards,
Au public sévère
Il s'agit de plaire.
Eh! vivent la guerre,
La joie et les arts!

SOLLIKOFF, à Lanskoi.

Et nos rôles?

LANSKOI.

Je vais, et selon la coutume,
Les faire d'abord copier!

ALEXIS.

Mais je veux avant tout connaître mon costume.

LANSKOI.

Nous allons tous deux l'essayer.
Et c'est moi, tu le verras,
Qui soignerai ta toilette.

ALEXIS.

Eh quoi! vraiment, de soubrette
C'est toi qui me serviras ?

LANSKOI.

Si ta pudeur, du moins, ne s'en offense pas!

ALEXIS.

Ah! la belle fête
Qui pour nous s'apprête!
A notre toilette
Courons, gais houzards!
Par mon savoir-faire,
Il s'agit de plaire.
Eh! vivent la guerre,
La joie et les arts!

TOUS.

Ah! la belle fête
Qui pour nous s'apprête!
A notre toilette

Courons, gais houzards!
Par son savoir-faire,
Il s'agit de plaire.
Eh! vivent la guerre,
La joie et les arts!

(Tous sortent de différents côtés, excepté Lanskoi et Pérod.)

SCÈNE III.

PÉROD et LANSKOI.

LANSKOI, à Alexis qui sort le dernier par la droite.

Va toujours, je te rejoins! je donne mes instructions au brigadier. (A Pérod.) As-tu une belle main?...

PÉROD, montrant sa main.

Voilà...

LANSKOI.

Non, je te demande si tu écris bien!...

PÉROD.

Dame!... ça n'est pas pour me vanter... mais des sous-officiers ou soldats, je suis le seul qui sache écrire... Voyez plutôt ma comptabilité.

LANSKOI, regardant sur la table les papiers et les livres de comptes.

C'est plus qu'il ne m'en faut. Tu vas te mettre là et me copier ce qu'il y a dans cette brochure, tu comprends?

PÉROD.

Je crois que oui.

LANSKOI.

D'abord le rôle de Clara, ici, tu vois bien, et puis celui d'Adolphe... tu comprends?

PÉROD.

Pas tout à fait. Enfin je copierai toujours, vous verrez après.

LANSKOI.

Cela vaut mieux, ne l'embrouillons pas et courons présider à la toilette de ma jeune première.

(Il sort par la droite.)

SCÈNE IV.

PÉROD, lisant.

Adolphe et Clara, comédie en un acte, mêlée d'henriettes. (Montrant du doigt le bas de la page.) C'est là qu'il a dit de copier. (Lisant.) « Scène dixième. Clara en robe de voyage. — Com-
« ment, monsieur, m'enlever ma femme... » (A lui-même.) C'est donc un homme, Clara?... (Continuant.) « Ma femme... de
« chambre, me traiter ainsi, moi, une femme!... » Qu'est-ce que cela veut dire?... Ça ne me regarde pas, il m'a dit de copier... copions... et sur mon plus beau livre encore, pour qu'il soit content. (Sur la ritournelle du morceau suivant, il écrit avec soin, entièrement absorbé par son ouvrage et sans faire attention au bruit que l'on entend au dehors. Le bruit augmente, il lève la tête.) J'ai cru entendre ouvrir la porte de la forteresse et des chevaux, des voitures entrer dans la cour; je me trompe sans doute.

(Le bruit a toujours été en augmentant, les portes du fond s'ouvrent avec violence. Entrent plusieurs soldats d'infanterie, puis le prince Orsakoff.)

SCÈNE V.

ORSAKOFF, SOLDATS, PÉROD, se levant vivement.

(Orsakoff entre vivement, puis, sans prononcer une parole, parcourt le théâtre d'un air furieux et sans voir Pérod.)

AIR.

ORSAKOFF.

Pas une sentinelle et pas un cri d'alarmes,
Et pour me recevoir personne sous les armes!

Je les châtirai tous, et de telle façon
Que du prince Orsakoff nul n'oublira le nom!

Qu'on m'abhorre, qu'on me déteste,
Tant mieux! c'est mon plaisir à moi.
Le bienfait passe et l'effroi reste,
Tel est mon principe et ma loi.

J'ai l'humeur et le caractère
De Souwaroff : ni galants ni flatteurs.
Pourtant à Paul Premier tous deux nous savons plaire,
Et tous deux nous marchons à la gloire, aux honneurs.

Qu'on m'abhorre, qu'on me déteste,
Tant mieux! c'est mon plaisir à moi!
Le bienfait passe et l'effroi reste,
Tant mieux! tant mieux! c'est mon plaisir à moi,
C'est mon bonheur et mon plaisir à moi!

(Il continue à se promener et s'arrête en face de Pérod, qu'il voit tout tremblant.)

ORSAKOFF, le regardant avec satisfaction.

En voilà un qui tremble, et de tous ses membres! C'est bien, je vois que tu me connais.

PÉROD.

Oui... Excellence... j'ai servi sous vos ordres et ceux de Souwaroff...

ORSAKOFF.

Qui n'était pas tendre, celui-là, ni moi non plus.

PÉROD.

Oh! non!

ORSAKOFF.

Qu'est-ce que tu dis?

PÉROD.

Je dis que vous n'êtes pas tendre.

ORSAKOFF.

Je m'en vante... Nommé au commandement de l'armée

du Caucase, je viens relever les garnisons de toutes les forteresses, et je commence bien : personne pour garder la place, ni officiers, ni soldats ; tu es le premier que je rencontre.

PÉROD.

Oh! moi, toujours à mon poste.

ORSAKOFF.

Ton nom?

PÉROD.

Pérod, brigadier, chargé des écritures (Montrant le registre qui est sur la table à droite.) et de la comptabilité.

ORSAKOFF.

Apporte... (Parcourant le registre.) Mémoires des fourrages. C'est bien. (Parcourant d'autres pages.) Notes d'équipements et d'effets militaires. Très-bien!

PÉROD.

N'est-ce pas, général?

ORSAKOFF, arrivant à une autre feuille et lisant.

Scène dixième... Clara... Clara, en robe de voyage... Enlever ma femme de chambre... Qu'est-ce que c'est que de pareilles balivernes?

PÉROD.

Permettez, général...

ORSAKOFF, appelant au fond.

A moi!... Où sommes-nous ici?

SCÈNE VI.

LES MÊMES ; LANSKOI, entrant par la droite et s'arrêtant étonné.

ORSAKOFF, l'apercevant.

Et celui-là... un militaire qui, en temps de guerre et devant l'ennemi, ose paraître sans uniforme... Fusillé!

LANSKOI.

Permettez...

ORSAKOFF.

Qu'on obéisse d'abord, nous verrons après.

LANSKOI.

Non, général, il vaut mieux voir avant. Attaché à la cour, je ne suis pas soumis à votre juridiction.

ORSAKOFF.

C'est ce que nous saurons bientôt. (Tirant un papier de sa poche.) J'ai là, sur moi, la liste de tous les officiers occupant cette forteresse. (A Pérod.) Toi, tu vas conduire mon escorte à la recherche de la garnison, et si on la trouve, qu'on l'amène ici, devant moi. Marche! (A Lanskoi.) Vous, monsieur, restez.

(Pérod et les soldats sortent.)

SCÈNE VII.

ORSAKOFF, LANSKOI.

LANSKOI, à part.

Et Zouboff, que j'ai laissé achevant sa toilette! Courons...

(Il veut sortir.)

ORSAKOFF, devant la table.

Restez, vous dis-je.

LANSKOI.

A qui ai-je l'honneur d'obéir?

ORSAKOFF.

Au prince Orsakoff.

LANSKOI, s'inclinant.

Connu de tous, mon prince... (A part.) pour l'ours le plus mal léché...

ORSAKOFF, brusquement.

Et vous, qui êtes-vous ?

LANSKOI, lui remettant un passe-port.

Lanskoi, peintre de la cour, envoyé par le grand-duc Alexandre pour explorer la Circassie et ses curiosités.

ORSAKOFF.

Eh bien ! qu'est-ce que vous en dites ?

LANSKOI, le regardant.

Je dis que je peux prendre mes pinceaux.

ORSAKOFF.

Oui... ça se trouve bien, vous ferez mon portrait.

LANSKOI.

J'y pensais, Excellence !

ORSAKOFF.

Dans nos haltes ; pendant que je mangerai ou que je dormirai.

LANSKOI, avec ironie.

Je vois que vous aimez les arts.

ORSAKOFF.

Les arts... ils me donnent la fièvre, ils me rendraient furieux... mais quand c'est par ordre supérieur, quand c'est le czar lui-même, qui, pour sa galerie de généraux..

LANSKOI.

Laissez donc ! c'est une femme, une maîtresse adorée qui exige votre portrait.

ORSAKOFF, avec colère.

Une maîtresse, une femme !...

LANSKOI.

Vous avez l'air de leur en vouloir.

ORSAKOFF, brièvement.

Oui !

LANSKOI, avec intérêt.

Votre Excellence a été mariée?

ORSAKOFF.

Jamais... mais j'ai eu un frère!...

LANSKOI.

Qui l'a été.

ORSAKOFF.

Pour deux... èt moi, dans ce que j'ai vu de femmes, je n'ai rencontré que trahison, fausseté, coquetterie.

LANSKOI, avec bonhomie.

Cela m'étonne bien... vous avez, permettez-moi de vous le dire, un caractère qui doit leur plaire.

ORSAKOFF.

Moi! si je le savais!

LANSKOI.

Vous en changeriez... vous auriez tort... Il y a en vous... une excentricité... une originalité qui me séduirait si j'étais femme... et piquerait mon amour-propre.

ORSAKOFF, avec ironie.

Vous croyez!

LANSKOI.

J'en suis sûr... ou plutôt, ce qui va bien vous surprendre, c'est que vous ne les haïssez pas!

ORSAKOFF.

Moi!

LANSKOI.

Au contraire, vous êtes porté à les aimer, à les adorer.

ORSAKOFF, avec colère.

Monsieur... vous m'insultez!

LANSKOI.

Non, général; je n'en veux pour preuve que l'exagération même de votre haine... cela me démontre que vous avez aimé, au moins une fois.

ORSAKOFF.

Alors... (Levant les yeux vers la porte du fond.) Qui vient me déranger?...

SCÈNE IX.

LES MÊMES; PÉROD.

ORSAKOFF, avec colère.

Qu'est-ce que tu viens faire? qui t'a permis d'entrer?

PÉROD.

Vous, général! Les officiers et les soldats de la garnison demandent à vous parler. (Apercevant Alexis en femme et poussant un cri.) Oh! (A part.) qu'est-ce que je vois là? (Alexis et Lanskoi lui font signe de se taire et il répète en balbutiant.) Oui... général... les soldats... les officiers demandent à vous parler.

ORSAKOFF.

Je n'ai pas le temps... aux officiers la prison... aux soldats le knout. Tu diras qu'on commence par toi.

PÉROD.

Mais, général...

ORSAKOFF.

Double ration!

PÉROD.

Écoutez-moi, général!

ORSAKOFF.

Je n'écoute rien! l'ordre est donné, marche; je ne reviens jamais sur ce que j'ai dit.

PÉROD.

C'est vrai.

ALEXIS, se plaçant entre Pérod et le général et s'adressant à ce dernier.

ROMANCE.

Premier couplet.

Vous rappeliez à l'instant même
L'amour qui vint vous embraser!
Vous disiez qu'à celle qu'on aime
On ne devait rien refuser!
Aussi, sans rien craindre, j'embrasse
La défense des opprimés!
Oui, monsieur, vous leur ferez grâce...
Si vous m'aimez, monsieur! si vous m'aimez!

Deuxième couplet.

Prenez-y garde, on vous contemple!
Et pour que l'on vous cède un jour,
Il faut d'abord donner l'exemple...
Ah! c'est une règle en amour!
Aussi je prends avec audace
La défense des opprimés!
Car je l'ai dit : vous ferez grâce,
Si vous m'aimez, monsieur, si vous m'aimez!

ORSAKOFF, à Pérod d'un ton brusque.

Je te fais grâce, mais ne t'en vante pas... sinon...

PÉROD, vivement.

Ne craignez rien, général...

ORSAKOFF.

Qu'officiers et soldats quittent à l'instant cette forteresse pour se porter en avant. Qu'ils aillent rejoindre le camp qui se forme à une lieue d'ici.

PÉROD, balbutiant.

Oui, général... qu'officiers, que soldats... que la garnison... non, que la forteresse marche en avant... non, que le camp rejoigne les soldats...

LANSKOI, à Orsakoff.

Pardon, général... le respect, l'émotion ont ôté au briga-

dier sa présence d'esprit ordinaire... et, si vous voulez bien le permettre... je vais moi-même leur confirmer vos ordres (A part.) et prévenir nos officiers de ce qui se passe.

(Il sort par le fond avec Pérod, qu'il pousse devant lui.)

SCÈNE X.

ALEXIS, ORSAKOFF.

ALEXIS, à part, entre ses dents.

Si encore cet animal entendait la plaisanterie, on pourrait, à présent qu'ils sont sauvés, lui avouer qu'on s'est moqué de lui... mais, décidément, le plus sûr (Montrant son costume.) est de faire disparaître la Circassienne et de ramener le lieutenant Alexis...

(Il fait quelques pas pour sortir.)

ORSAKOFF, s'approchant d'Alexis.

Prascovia! écoutez-moi!...

DUO.

(Reprise du motif de la romance précédente.)

Tant de charmes et tant de grâce
M'ont vaincu! Rien qu'en vous voyant,
J'ai senti se fondre la glace
De ce cœur devenu brûlant!
J'avoue enfin, avec audace,
Mes vœux, trop longtemps renfermés,
Et c'est à vous de faire grâce,
Si vous m'aimez, si vous m'aimez!

ALEXIS, à part.

Pour un Kalmouk, ce n'est pas maladroit,
L'attaque est vive et m'effraie à bon droit.

ORSAKOFF, avec chaleur.

Parlez, parlez!

ALEXIS, timidement.

Je dois fermer l'oreille

A ce discours séduisant;
Ce que l'amour me conseille,
La vertu me le défend!

ORSAKOFF.

Si vous m'aimez, cédez, quand l'amour le commande!

ALEXIS.

Si mon amour est grand, ma sagesse est plus grande!

ORSAKOFF, s'animant.

Vers moi, par égard,
Rien qu'un seul regard!

ALEXIS, à part.

Il devient pressant,
C'est embarrassant.
Dites-moi comment vous faites,
Gentilles femmes de bien,
Qui savez être coquettes
Sans jamais accorder rien!
(Haut, d'un air suppliant.)
Prenez pitié de ma faiblesse!

ORSAKOFF.

C'est m'imposer trop de sagesse!

ALEXIS, à part.

Fatale vertu,
De moi que veux-tu?
(Au général.)
Non, je dois refuser.

ORSAKOFF.

C'est trop m'abuser!

ALEXIS.

Je dois refuser.
(A part.)
Il devient pressant,
C'est embarrassant.
Ah! ah! dites-moi comment vous faites,
Gentilles femmes de bien,

Qui savez être coquettes
Sans jamais accorder rien !

Ensemble.

ALEXIS.

Non, non, l'honneur est mon soutien,
Et mon amour n'accorde rien!
Non, rien! rien! rien!

ORSAKOFF.

Ah! quel désespoir est le mien!
M'adorer et n'accorder rien!
Quoi, rien! rien! rien!

(Il tombe aux pieds d'Alexis.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES; LANSKOI.

ORSAKOFF, se relevant avec colère.

Qui vient encore?

ALEXIS, à part.

Enfin, l'on arrive à mon secours.

LANSKOI.

La garnison vient de se porter en avant, avec armes et bagages, mais un autre incident...

ORSAKOFF, se jetant sur une chaise à droite.

Je n'en veux pas!

LANSKOI.

Vous ne pouvez pas empêcher les événements d'arriver, surtout quand cet événement est une jolie femme, dont la voiture entre dans la forteresse, la jeune princesse Olga Sheremeteff.

ALEXIS, vivement, bas à Lanskoi.

Que dis-tu?

LANSKOI, de même.

Ta passion. (Haut, se tournant vers le général.) Que j'ai eu l'honneur de voir à Saint-Pétersbourg, et avec qui je viens de renouveler connaissance... une jeune fille charmante... (A Orsakoff.) qui demande à vous parler.

ORSAKOFF, avec humeur.

Je l'attendais. Je suis son oncle et son tuteur!

ALEXIS, avec surprise et frayeur.

Vous, général!

ORSAKOFF.

Eh oui! un fardeau qui me retombe sur les bras. Depuis longtemps déjà, elle était ma pupille, elle m'avait été laissée par son père... tué à mes côtés... mais depuis six ans je m'en étais débarrassé... j'en avais chargé une vieille parente à moi... la comtesse Golowine, qui avait un château en Crimée. Mais cette vieille parente, pour me faire enrager, vient de mourir.

ALEXIS, avec intérêt.

Vraiment!

ORSAKOFF.

De mourir exprès, au moment où je suis nommé à l'armée du Caucase! Je ne peux pas emmener Olga avec moi! je ne peux pas la laisser seule en Crimée, dans ce vieux château... j'ai donc résolu de la confier aux sœurs du couvent impérial d'Ekaterina, de l'autre côté du fleuve; elle y sera à merveille pendant le temps de la campagne, et après je la ramènerai avec moi à Saint-Pétersbourg, pour la marier le plus tôt possible.

ALEXIS.

Que dites-vous?

ORSAKOFF.

Qu'il me tarde de lui trouver un mari qui l'emmène.

ALEXIS, bas à Lanskoi.

O ciel! c'est de lui qu'elle dépend, et je me suis fait un

ennemi mortel du tuteur... (A part, regardant ses habits.) et si elle me voit sous ce costume!

SCÈNE XII.

LES MÊMES; OLGA, enveloppée de fourrures.

OLGA

AIR.

Au milieu de la Circassie,
Des montagnes et des frimas,
Au risque même de sa vie,
Quel plaisir d'égarer ses pas!

Voyage en accidents fertile,
Mais plein de charme pour mon cœur,
Puisqu'il ramène une pupille
Auprès d'un bien-aimé tuteur!

Au milieu de la Circassie, etc.

ORSAKOFF, à Olga, qui veut l'embrasser.

C'est bon, c'est bon... on a, ma chère,
Toujours le temps de s'embrasser.
(A part.)
D'elle il faut me débarrasser.
(Haut.)
Parlons de toi, parlons affaire.

OLGA.

Oui, mon tuteur!...
(Apercevant Alexis en femme.)
Ah! qu'ai-je vu?

ORSAKOFF, à part.

Voilà ce que j'avais prévu :
Je tremble qu'elle ne soupçonne
Quelque chose!

ALEXIS, à part, regardant Olga.

Ah ! combien je sens battre mon cœur !

ORSAKOFF, à voix haute, prenant Alexis par la main et le présentant à Olga.

Prascovia Zouboff... Cette jeune personne...
Est une amie... une dame d'honneur...
De la comtesse...

OLGA, de même.

Eh bien ?...

ORSAKOFF.

Ma belle-sœur.

OLGA, regardant Alexis.

Ah !... ah !... C'est étonnant,
Et plus j'y pense,
Ah ! c'est frappant
De ressemblance !
Eh ! oui, vraiment
C'est surprenant,
C'est étonnant,
Tant c'est frappant
De ressemblance !

ORSAKOFF, avec impatience.

Que parles-tu de ressemblance ?
Explique-toi !... réponds !

OLGA.

Avec plaisir,
Je vais tout raconter, selon votre désir :
Au château Golofkin vous m'aviez enfermée
Près de ma vieille tante. Et voilà qu'un matin,
Du haut de la terrasse, au bord du grand chemin,
Au passage dernier des troupes en Crimée,
Nous voyons tout à coup, par son fougueux coursier,
Renversé sous nos yeux un tout jeune officier
Élégant
Et charmant...
(S'interrompant en regardant Alexis.)

Ah ! c'est étonnant,
Et plus j'y pense,
Ah ! c'est frappant
De ressemblance !
Eh ! oui, vraiment
C'est surprenant,
C'est effrayant,
Tant c'est frappant
De ressemblance !

ORSAKOFF.

Et pourquoi t'interrompre ainsi
A chaque instant ?... achève !

OLGA.

Oui.
Eh bien ! cet officier, pâle et sanglant, hélas !
Au château transporté, fut soigné par ma tante,
Par ces dames... par moi... d'effroi toute tremblante,
Car on le disait mort... mais il ne mourut pas !
(Regardant toujours Alexis.)
Aussi, pour nous plein de reconnaissance...
Il nous disait...
(S'interrompant.)
Ah ! c'est étonnant,
Et plus j'y pense,
Ah ! c'est frappant
De ressemblance !
Eh ! oui, vraiment
C'est étonnant,
C'est effrayant,
Tant c'est frappant
De ressemblance !

ALEXIS, ne pouvant plus se contenir.

Ah ! mademoiselle... croyez bien que ce pauvre jeune homme...

OLGA, à part.

Jusqu'à sa voix, c'est à s'y méprendre !

ALEXIS, que vainement Lanskoi veut faire taire.

N'oubliera jamais les soins, ni les bontés dont il fut l'objet.

OLGA, vivement.

Qu'en savez-vous ?

ALEXIS.

C'est que ce jeune officier... était mon frère...

OLGA, vivement.

Votre frère!...

ALEXIS.

Qui m'a tout raconté.

OLGA.

Ah! je comprends maintenant la ressemblance.

ORSAKOFF, avec impatience.

Eh! oui... mademoiselle est la sœur du lieutenant... Alexis Zouboff.

OLGA, vivement.

C'est cela même. Un jeune homme sans fortune... mais d'un grand mérite... très-distingué, très-aimable.

ALEXIS.

Vrai ?...

OLGA, s'arrêtant en rougissant.

C'était du moins l'avis de la comtesse Golowine.

ORSAKOFF, impatienté.

Quel bavardage!...

OLGA, à Alexis.

Et vous êtes ici, mademoiselle, avec votre frère?

ORSAKOFF, de même.

Eh non!... fait prisonnier hier, dans un combat... blessé... tué peut-être... est-ce que je sais?

OLGA, avec trouble.

O ciel!...

ALEXIS, s'élançant.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle ?

OLGA.

Rien... la fatigue de ce voyage... et vous êtes sûre ?...

LANSKOI.

Du tout... rien n'est moins sûr... Alexis a déjà échappé vingt fois à des dangers pareils.

ALEXIS.

Oui, il connaît tous les sentiers de ces montagnes. (A part.) O bonheur ! elle renaît... elle sourit...

ORSAKOFF, brusquement, montrant Alexis.

En attendant, et que son frère revienne ou non, mademoiselle ne peut pas rester ici, et voici ce que je vous propose. Je vous emmène.

ALEXIS.

Vous, monsieur... impossible.

ORSAKOFF.

Laissez-moi achever. Je vous emmène avec ma pupille...

ALEXIS, avec joie.

C'est différent.

ORSAKOFF.

Elle ne peut pas partir seule.

OLGA.

C'est juste.

ORSAKOFF.

Il lui faut une demoiselle de compagnie.

ALEXIS, avec joie.

A merveille !

LANSKOI, à part, avec crainte.

Diable !... Cela se complique.

ORSAKOFF, à Alexis.

Rien que par votre frère, vous êtes déjà d'anciennes connaissances.

OLGA.

C'est vrai!

ORSAKOFF.

Vous serez bientôt bonnes amies.

ALEXIS.

Voilà un plan admirable!

ORSAKOFF.

N'est-ce pas?... je vous conduis toutes les deux au couvent d'Ekaterina où vous ne vous quitterez plus.

ALEXIS.

Pas un instant, je vous en réponds.

ORSAKOFF.

Et moi, chaque fois que je pourrai quitter le quartier général, j'irai voir ma pupille.

OLGA.

Quelle bonté! vous qui ne veniez jamais...

ORSAKOFF, avec impatience.

Allons, partons!

LANSKOI, vivement, et passant entre Alexis et le général.

Vous n'y pensez pas...

ORSAKOFF, ALEXIS et OLGA.

Qu'est-ce à dire?

LANSKOI, montrant Alexis.

Plus tard... demain, mademoiselle ira vous rejoindre, mais aujourd'hui... dans ce moment, c'est impossible.

ORSAKOFF, ALEXIS et OLGA.

Eh! pourquoi donc?

LANSKOI, à Alexis.

Et ce montagnard... (Bas.) Dis comme moi ou j'avoue tout! (Haut.) Ce montagnard qui vous a promis ce soir des renseignements certains pour la rançon de votre frère...

ALEXIS, étonné.

Comment?...

LANSKOI.

Car tout cela n'est jamais qu'une affaire de rançon... et votre frère, l'avez-vous donc oublié?...

OLGA, vivement.

Oh! non, non, il ne le faudrait pas... ce serait bien mal! Attendez-le jusqu'à ce soir.

ORSAKOFF, avec colère.

Allons donc!

OLGA.

Il le faut.

LANSKOI.

N'est-ce pas, mademoiselle?

OLGA.

Mais demain... bien sûr... vous nous rejoindrez au couvent d'Ekaterina?

ORSAKOFF.

Bien sûr?

LANSKOI.

Bien sûr, je vous en réponds.

ORSAKOFF, à part.

Ah! je déteste ce maudit frère! (Montrant Alexis, qui ne peut retenir un geste de colère.) Mais elle a l'air aussi contrariée que moi, cela me console... Pauvre Prascovia!

OLGA, gaiement.

Eh bien! mon oncle, puisque vous êtes si pressé... partons. (S'adressant à Lanskoi.) Adieu, monsieur Lanskoi. (Puis à

Alexis.) Adieu, mademoiselle; et rappelez-moi au souvenir de M. Alexis Zouboff, votre frère... si vous le voyez avant nous. (Regardant encore Alexis.) Ah! ah! c'est étonnant comme ils se ressemblent!

(Elle fait une révérence à Alexis, qui la lui rend, et donne son bras à Orsakoff, resté en contemplation devant Alexis. Tous deux sortent.)

SCÈNE XIII.

ALEXIS, LANSKOI.

ALEXIS, se croisant les bras.

Ah! çà, expliquons-nous un peu... Qu'est-ce que cela signifie?

LANSKOI.

En vérité, je t'admire! Comment! nous sommes déjà brouillés à mort avec le tuteur, par le fol amour que tu lui as inspiré, et cela ne te suffit pas, il faut encore un scandale qui te perde à jamais et déshonore une jeune fille de bonne maison?

ALEXIS.

O ciel!

LANSKOI.

Crois-tu donc que, dès demain, dès ce soir, ton déguisement ne sera pas découvert?

ALEXIS.

C'est vrai.

LANSKOI.

Et ton régiment qui, demain peut-être, marchera au feu?

ALEXIS.

C'est vrai.

LANSKOI.

Veux-tu être fusillé comme déserteur ?... Cela ne te manquera pas.

ALEXIS.

C'est vrai.

LANSKOI.

Il n'y a que moi ici qui ait de la raison.

ALEXIS.

Comment faire alors ?

LANSKOI.

Le général est parti... nous sommes seuls dans la forteresse. (Vivement.) Il faut quitter au plus vite ce costume, rejoindre au camp les officiers, tes compagnons, marcher à l'ennemi...

ALEXIS, de même.

Se faire tuer...

LANSKOI.

Ou plutôt s'arranger de manière à ce que Zouboff devienne digne de la princesse Olga.

ALEXIS, vivement.

Tu as raison ! (S'arrêtant.) Et Prascovia ? et la passion du général ?...

LANSKOI.

Elle deviendra ce qu'elle pourra ! perdue... enlevée... nous trouverons toujours un prétexte.

ALEXIS, regardant autour de lui et voyant les Circassiens qui se précipitent par les portes et par les fenêtres.

Ah ! mon Dieu ! en voilà un tout trouvé !

SCÈNE XIV.

LANSKOI, ALEXIS *en femme*, IRAK, CIRCASSIENS.

FINALE.

LE CHŒUR.

A nous riche butin !
A nous joie et bon vin !
Par la poudre et le fer
Tombent ces murs d'enfer !
Craignant notre courroux,
Tout a fui devant nous,
Tout est à nous,
Tout !

LANSKOI, *bas à Alexis.*

Des Circassiens ! j'en voulais ;
En voici !

ALEXIS, *de même.*

Plus que tu n'en demandais.

LANSKOI, *bas et montrant leurs figures.*

On les a trop vantés ! je ne vois pas que brille
En eux la poésie !

IRAK.

En ces lieux détestés,
Ces mécréants seuls sont restés :
(*Montrant Alexis et Lanskoï.*)
Qu'à l'instant même on les fusille !

LANSKOI.

Qu'on les fusille, l'ordre est bref !

SCÈNE XV.

LES MÊMES; BOUDOUR.

BOUDOUR.

Arrêtez, je vois une femme !

LANSKOI, bas à Alexis.

Ils sont galants du moins...

ALEXIS, arrangeant sa toilette.

Oui, messieurs, une femme !

BOUDOUR.

Comme premier eunuque, ici je la réclame
Pour le harem de notre chef.

ALEXIS, voulant s'élancer vers lui.

Un instant, messieurs, je vous prie !

LANSKOI, à voix basse et le retenant.

Laisse-leur une erreur qui nous sauve la vie.

BOUDOUR, regardant Alexis de loin.

Son genre de beauté, qui semble original,
Va nous changer un peu du type oriental.

LANSKOI, à haute voix.

Respectez bien, messieurs, son rang et sa noblesse !

LE CHŒUR, avec joie.

Bon, bon, bon, bon !
A nous bonne rançon !

LANSKOI.

D'un de nos généraux songez qu'elle est la nièce !

LE CHŒUR.

Bon, bon, bon, bon !
Pour nous bonne rançon !

IRAK, à Lanskoï.

Tu vas partir et tu demanderas
Trois mille roubles.

LANSKOI.

Oui.

ALEXIS, *à part.*

Ah ! je ne les vaux pas !

IRAK, *montrant Alexis.*

Sinon, nous la gardons...

LANSKOI.

Un mot doit vous suffire,
Bientôt je reviendrai !
(*Bas à Alexis.*)
Bientôt je les aurai,
Quand tout le régiment pour toi devrait souscrire !

LE CHOEUR.

Bon, bon, bon, bon !
Pour nous bonne rançon !

Ensemble.

LANSKOI, *à voix haute.*

Princesse infortunée,
De votre destinée
Les cieux auront pitié !
(*A voix basse.*)
Du sang-froid, du silence,
Surtout de la prudence !
Compte sur l'amitié...
(*A voix-haute.*)
Princesse infortunée, etc.

ALEXIS.

Princesse infortunée,
Oui, de ma destinée
Les cieux auront pitié !
(*A demi-voix.*)
Songe à ma délivrance,
Car je compte d'avance
Sur toi, sur l'amitié !
(*A voix haute.*)
Princesse infortunée, etc.

IRAK, BOUDOUR et LE CHOEUR.

A nous riche butin !
A nous joie et bon vin !
Par la poudre et le fer
Tombent ces murs d'enfer !
Craignant notre courroux,
Ils ont fui devant nous.
Ici tout est à nous,
Tout !

(Lanskoi sort par la gauche ; Alexis, emmené par les Circassiens, sort par le fond.)





ACTE DEUXIÈME

L'intérieur du harem d'Aboul-Kazim. — Sur tout le côté gauche du théâtre, des portes qui mènent à l'appartement des femmes et font retour vers le fond. Au fond, une grande porte. A droite, sur le premier plan, la porte d'un appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

NEILA, ZOLOÉ **et LES DIX AUTRES FEMMES d'Aboul-Kazim sont occupées de leur toilette et entourées D'ESCLAVES FEMMES. Les unes debout, devant les glaces, essayent des robes et des étoffes ; d'autres sont assises sur les divans ou sur des coussins, pendant que des esclaves s'occupent de leur coiffure et que d'autres les éventent avec de larges éventails.**

LES FEMMES.

Parures nouvelles
Nous rendent plus belles ;
Oublions par elles
L'ennui du sérail !
Mais pour satisfaire
Un maître sévère,
Surtout pour lui plaire,
Ah ! que de travail !

LES ESCLAVES.

Parures nouvelles,
Bijoux et dentelles

Charment, pour ces belles,
L'ennui du sérail!
Mais pour satisfaire
Un maître sévère,
Surtout pour lui plaire,
Hélas ! quel travail !

NEÏLA.

Sur les douze beautés qu'il aime
L'emporter... c'est là mon seul vœu !

ZOLOÉ.

De son cœur n'avoir qu'un douzième,
Pour le mien, hélas! c'est bien peu!

Ensemble.

LES FEMMES.

Parures nouvelles, etc.

LES ESCLAVES.

Parures nouvelles, etc.

ZOLOÉ, qui a causé vivement avec Neïla.

Vous croyez donc qu'il vous préfère?

NEÏLA.

Vous vous flattez de cet espoir?

ZOLOÉ.

Oui, moi seule saurai lui plaire !

NEÏLA.

Moi seule obtiendrai le mouchoir !

ZOLOÉ.

Qu'elle est sotte !

NEÏLA.

Qu'elle est bavarde!

ZOLOÉ.

Que d'orgueil !

NEÏLA.

Moins que vous, je crois !

ZOLOÉ.

J'en ai peu quand je me regarde,
Et beaucoup lorsque je vous vois.

NEÏLA.

C'en est trop !

ZOLOÉ.

C'en est trop !

NEÏLA.

C'est moi, je le soutiens !

NEÏLA et ZOLOÉ.

C'est moi ! c'est moi ! c'est moi ! qui seule ici mérite
Le nom de favorite !

LES AUTRES FEMMES.

Et nous donc, s'il vous plaît !... ces droits-là sont les miens !

TOUTES.

C'est moi !... c'est moi !... Quel bruit !... Ah ! l'on ne s'entend plus !
Douze femmes, c'est un abus !

Oui, douze femmes,
C'est trop de flamme
C'est trop d'ardeur
Pour un seul cœur.
Quand on est belle,
Et que, fidèle,
Le cœur brûlant,
On attend,
La solitude
Est par trop rude,
Et le partage
Est un outrage !
C'est un abus,
Je n'en veux plus !

ZOLOÉ.

Mais que nous veut Boudour, le bel eunuque blanc

(Elles baissent toutes leur voile.)

SCÈNE II.

LES MÊMES; BOUDOUR.

Je viens, charmantes odalisques,
Je viens vous apprendre, à mes risques
Et périls, que le Sultan
Vous donne une compagne !

ZOLOÉ, avec dépit.

Encore !

NEÏLA, de même.

Une treizième !

TOUTES.

Une de plus!

BOUDOUR.

Je vous la présente moi-même!

LES FEMMES, le menaçant.

Va-t'en ! va-t'en ! va-t'en !

Ensemble.

LES FEMMES.

Redoute mon courroux,
Crains mes transports jaloux!
Va-t'en ! ou, dans ces lieux,
Je t'arrache les yeux!

BOUDOUR.

De leurs transports jaloux
Et d'un pareil courroux
Tâchons, si je le peux,
De préserver mes yeux!

(Boudour sort par la porte du fond, laissant entrer Alexis habillé en femme, comme on l'a vu au premier acte, et couvert d'un long voile.)

SCÈNE III.

LES FEMMES, ALEXIS.

ZOLOÉ, regardant.

La voilà !

NEÏLA.

C'est elle !

ZOLOÉ, avec dépit.

Cette péronnelle
Me déplaît fort !

NEÏLA, de même.

D'avance, sans la voir, je la hais à la mort !

ALEXIS, s'adressant à toutes les femmes.

AIR.

Beautés gracieuses,
Fleurs mystérieuses
Qu'un hasard heureux
Révèle à mes yeux,
Voyez sans colère
La pauvre étrangère
Dont le seul désir
Est de vous chérir !

(Les regardant tour à tour avec expression.)

Vous voir, vous voir et vous chérir,
Voilà mon seul désir !
Ah ! je rends les armes,
Et comment lutter,
Comment résister
Devant tant de charmes !

(Regardant Zoloé.)

A cet œil fripon,

(En regardant une autre.)

A ce pied mignon...

(De même, à une autre.)

Cette taille fine,

(A Neïla.)
Cette main divine...
Mon cœur interdit
Admire et vous dit :

Beautés gracieuses,
Fleurs mystérieuses
Qu'un hasard heureux
Révèle à mes yeux,
Voyez sans colère
La pauvre étrangère
Qui veut vous chérir
Et vous obéir !

(Les sultanes, qui d'abord affectaient de tourner le dos à Alexis, se laissent peu à peu désarmer par ses accents, et, pendant la cavatine précédente, elles finissent, successivement, par se retourner et par lever leur voile.)

ZOLOÉ.

Ah ! de grand cœur je lui pardonne !

NEÏLA.

Quels accents ingénus !

ZOLOÉ.

Elle est modeste... elle est bonne...

NEÏLA.

Je l'aime... je ne la crains plus !

TOUTES, l'entourant.

Je l'aime, et je ne la crains plus!

SCÈNE IV.

LES MÊMES; ABOUL-KAZIM, amené par BOUDOUR.

BOUDOUR.

Esclaves, à genoux ; car voici votre maître,
A vos yeux il va paraître !

ABOUL-KAZIM.

AIR.

Et qui donc aurait le dessein
De méconnaître ici mon ordre souverain?

Que chez les princes d'Occident
L'amour, dit-on, règne en Soudan!
Chez nous, esclave obéissant,
Il ne doit être
Qu'un faible enfant...
C'est ainsi que l'entend
Votre maître,
Votre Sultan!

Loin de proscrire l'amour,
Je l'appelle à ma cour!
Mon système
Est qu'on aime...
Mais qu'on n'aime
Que moi!
C'est ma suprême
Loi!
Que l'on m'aime! mais en silence;
Car l'amour, c'est l'obéissance!
Minois charmants, divins attraits,
A vous, ma tendresse
Sans cesse!
Mais mon pouvoir, jamais! jamais!
(Montrant Alexis.)
Quant à cette étrangère,
Dont la beauté sévère
A paru vous déplaire,
Votre maître et Sultan
Veut que l'on ait pour elle
Des égards et du zèle,
Et que chaque rebelle
L'embrasse à l'instant!

ALEXIS.

Ah! de Votre Hautesse

J'admire la sagesse,
(S'approchant de Zoloé.)
Et j'embrasse à l'instant :
(A Zoloé, qui hésite.)
C'est l'ordre du Sultan !

TOUTES.

C'est l'ordre du Sultan !
(Alexis embrasse également Neïla et toutes les autres femmes.)

LES FEMMES.

Il faut obéir à l'instant :
C'est l'ordre du Sultan !

ALEXIS, à part.

C'est charmant ! c'est charmant !
Ma ruse n'inspire aucuns doutes;
Observons-nous, soyons prudent,
Et tâchons de les aimer toutes,
Afin d'obéir au Sultan.

ABOUL-KAZIM et LE CHŒUR.

Que chez les princes d'Occident, etc.

(Elles sortent toutes, ainsi qu'Alexis, par le fond, escortées par Boudour.)

SCÈNE V.

ABOUL-KAZIM, IRAK, entrant par la droite.

ABOUL-KAZIM, assis sur le divan, à gauche.

Mes ordres sont-ils exécutés ?

IRAK.

Tous nos guerriers se dirigent, par des sentiers différents que nous seuls connaissons, vers le plateau indiqué par toi.

ABOUL-KAZIM.

C'est bien... je les rejoindrai au point du jour et nous attendrons le moment favorable pour surprendre le camp des Russes. Que reste-t-il ici ?

IRAK.

Rien que tes femmes et tes esclaves. Qu'ordonnes-tu de la beauté que j'ai ramenée de la forteresse?

ABOUL-KAZIM, d'un air indifférent.

Si l'on envoie, comme on te l'a promis, une rançon pour elle, je rendrai la captive sans peine et sans regret... d'autant qu'elle a déjà manqué exciter une révolte parmi mes femmes.

IRAK.

Je viens t'annoncer un événement qui pourrait bien les mécontenter encore plus.

ABOUL-KAZIM.

Lequel?

IRAK.

Jahia, le batelier, avait reçu du général Orsakoff une vingtaine de roubles pour traverser le fleuve et conduire sa nièce ou sa pupille et sa suite au couvent d'Ekaterina...

ABOUL-KAZIM.

Eh bien?

IRAK.

Eh bien! Jahia et ses trois fils, adroits bandits qui nous sont dévoués, au lieu de traverser le fleuve, l'ont descendu avec leur barque jusqu'à un endroit où était campé un de nos postes. Ils ont abordé et ils sont là. (Montrant la porte à droite.) Ils te proposent, pour cinq cents roubles, d'acheter la pupille du général... qui en vaut trente mille. (Montrant la porte à droite.) Regarde.

ABOUL-KAZIM, soulevant la tapisserie et regardant par la droite.

Ah! j'accepte! va, conclus le marché, et, pour celle-là, je ne recevrai pas de rançon... je la garde.

(Irak sort par la porte à droite.)

SCÈNE VI.

ABOUL-KAZIM, BOUDOUR.

BOUDOUR, entrant par une des portes à gauche.

Ah! les femmes! les femmes! quelle légèreté!

ABOUL-KAZIM.

Qu'est-ce donc?

BOUDOUR.

Elles adorent maintenant la nouvelle arrivée... elles l'accablent de tendresse.

ABOUL-KAZIM.

Tant mieux!

BOUDOUR.

Elles ne peuvent plus la quitter, et elles viennent te demander de donner ce soir une fête pour célébrer sa bienvenue.

ABOUL-KAZIM.

Soit! J'y consens.

SCÈNE VII.

LES DOUZE FEMMES, BOUDOUR, ABOUL-KAZIM; puis OLGA, amenée par IRAK, et plus tard ALEXIS.

BOUDOUR.

Les voici toutes, les voici!
(Allant au-devant des femmes qui entrent.)
A votre nouvelle demande
Votre doux maître a consenti,
Tant sa bonté pour vous est grande!

TOUTES.

Quel aimable et gentil mari!

OLGA, sortant de la porte à droite amenée par Irak.

Où me conduisez-vous? parlez! où suis-je ici ?

(**Irak retire le voile qui couvre la tête d'Olga.**)

TOUTES.

Que vois-je?

ABOUL-KAZIM.

Votre reine!

TOUTES.

O ciel!

ABOUL-KAZIM.

Et ma sultane!

Ensemble.

LES FEMMES.

Quoi! notre reine et sa sultane!
A cet affront l'on nous condamne,
Et nous pourrions y consentir!
Non, non, jamais, plutôt mourir!

ABOUL-KAZIM.

Oui, votre reine et ma sultane,
A l'admirer, je vous condamne,
Et c'est à vous de la servir !
Je l'ai dit, sachez m'obéir!

IRAK et BOUDOUR.

Oui, votre reine et sa sultane,
A l'admirer il vous condamne.
Et c'est à vous de la servir!
Il l'a dit, sachez obéir!

OLGA.

Qui moi, sa reine et sa sultane!
A cet outrage il me condamne,
Et je pourrais y consentir!
Non, non, jamais, plutôt mourir!

ABOUL-KAZIM, à ses femmes.

On m'ose résister!... Eh bien! inclinez-vous !

Devant ma favorite... à genoux... à genoux!...

(Toutes les femmes, Boudour et Irak, s'inclinent devant Olga. Alexis entre dans ce moment par une des portes de gauche et aperçoit Olga, qui seule est restée debout.)

ALEXIS et OLGA dont les regards se rencontrent.

O ciel!

Ensemble.

LES FEMMES.

Quoi! notre reine et sa sultane, etc.

ABOUL-KAZIM.

Oui, votre reine et ma sultane, etc.

IRAK et BOUDOUR.

Oui, votre reine et sa sultane, etc.

OLGA.

Qui, moi, sa reine et sa sultane! etc.

ALEXIS.

Celle que j'aime, sa sultane!
A ce supplice il la condamne,
Et moi, je pourrais le souffrir!
Non, non, jamais, plutôt mourir!

ABOUL-KAZIM.

Dans ce palais, dont elle est reine,
Et qui désormais est le sien,
(Aux femmes.)
Du costume circassien,
Qu'on la révête!

ZOLOÉ.

Moi... moi, la servir... non pas!

NEÏLA et LES AUTRES FEMMES.

Ni moi, ni moi!

ABOUL-KAZIM.

Qu'entends-je?

ZOLOÉ et NEÏLA.

Oui, plutôt le trépas!

ABOUL-KAZIM, d'un air de menace.

Ah! c'est ainsi que l'on me brave!
(Aux femmes.)
Dans vos appartements, rentrez!
(A part.)
Je dois punir!

(Les douzes femmes rentrent dans l'intérieur du harem.)

(A Alexis.)
Toi, reste.

ALEXIS, regardant Olga.

Volontiers.

ABOUL-KAZIM, lui montrant Olga.

Tu seras son esclave.
A genoux la servir...
C'est mon ordre!

ALEXIS, avec joie.

A cet ordre heureuse d'obéir!

Ensemble.

ALEXIS et OLGA, à part.

Un rayon d'espérance
Est rentré dans mon cœur
Et fait à la souffrance
Succéder le bonheur!

ABOUL-KAZIM.

C'est trop de résistance,
Et je veux dans leur cœur,
Pour une telle offense,
Imprimer la terreur!

IRAK et BOUDOUR.

Une telle insolence
Excite sa fureur,
Redoutons la vengeance
De notre doux seigneur!

(Aboul-Kazim donne à voix basse ses ordres à Boudour et sort avec Irak par la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

ALEXIS, OLGA; BOUDOUR, allant ouvrir la porte qui est sur le premier plan à droite.

BOUDOUR, montrant la porte à droite.

Voici l'appartement de la nouvelle sultane... le plus beau du palais... et, à côté, celui de son esclave.

ALEXIS.

Qu'importe !

BOUDOUR.

Le maître l'a dit. (A Olga.) Quant au vêtement circassien que le sultan désire vous voir porter, il est là... (A Alexis.) Maintenant, à vous de vous occuper de sa toilette...

ALEXIS, avec joie.

Ah !... C'est bien... (Avec impatience.) Sortez !

BOUDOUR.

A quoi bon ? C'est comme si je n'y étais pas.

ALEXIS, de même.

Sortez ! vous dis-je.

BOUDOUR.

Qu'est-ce que c'est qu'une esclave qui se permet !... (Olga lui fait signe de s'éloigner; il s'incline et dit en sortant :) Au fait... deux femmes seules !

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IX.

ALEXIS, OLGA.

OLGA.

Vous, Prascovia, prisonnière comme moi ! Comment êtes-vous tombée entre leurs mains ?

ALEXIS.

Dans la forteresse où j'étais restée...

OLGA.

Pour attendre des nouvelles de votre frère ?

ALEXIS.

Oui.

OLGA.

En avez-vous ?

ALEXIS.

Ah ! que vous êtes bonne, en un pareil moment, de vous occuper de lui !

OLGA.

Est-il loin d'ici ?

ALEXIS, la regardant.

Non ! très près.

OLGA.

Et quand il saura les dangers que nous courons toutes deux...

ALEXIS.

Il les sait déjà... et il en est effrayé.

OLGA.

Et comment les connaît-il ?

ALEXIS.

C'est assez difficile et assez long à vous raconter.

OLGA.

Vous me le direz... en m'aidant à m'habiller.. venez.

ALEXIS, la retenant.

O ciel !

OLGA.

Qu'on le veuille ou non... il nous faut obéir au sultan. Eh bien, et ma toilette?... (S'asseyant sur un coussin, à droite, devant une toilette.) Mes cheveux d'abord...

(Elle ôte les rubans de ses cheveux.)

DUO.

ALEXIS, près d'elle et n'osant toucher sa chevelure.

Ma main, incertaine,
Tremble... et ose à peine
De ces noirs cheveux
Détacher les nœuds !

OLGA, souriant.

Sa main, incertaine,
Tremble et ose à peine,
De ces noirs cheveux
Détacher les nœuds !

Ensemble.

ALEXIS.

C'est qu'en ma science
J'ai peu confiance.
Ne vous fâchez pas
Si je tremble, hélas !

OLGA, souriant.

En votre science
Moi j'ai confiance,
Et qu'importe, hélas !
Ne tremblez donc pas !

Hâtons-nous, pourtant,
Au méchant sultan
Craignons de déplaire !

(Défaisant la pelisse de fourrure qui couvre ses épaules et ses bras.)

Et de peûr de sa colère,
Essayons ce costume...

ALEXIS, l'arrêtant.

Arrêtez...

OLGA, étonnée et le regardant.

Qu'avez-vous ?

ALEXIS.

Je crains votre juste courroux !

CAVATINE.

Je tremble et je veux
En vain sur vous lever les yeux.
Indigne de vous,
J'ai mérité votre courroux !
Sachez qu'une coupable ruse,
Que je maudis,
Ici vous trompe et vous abuse...
Ah ! j'en rougis !
Je sens d'avance
Qu'un tel aveu m'ôte toute espérance !
Et cependant, j'y suis forcé.
Pour vous, madame, un insensé,
Mon frère, meurt d'amour, d'effroi...
Et mon frère... c'est moi !

(Il tombe à ses pieds ; Olga jette un cri et s'éloigne de lui avec terreur.)

OLGA, à part.

Ah ! quelle audace extrême !
Ah ! j'en frémis moi-même
Et de trouble et d'effroi !

ALEXIS.

Pardon ! si vous saviez quel remord est le mien !

OLGA, regardant Alexis qui vient de tomber à ses pieds.

Eh bien ! eh bien !
Si l'amour fut coupable,
Il peut tout expier aujourd'hui !

Dans le sort qui m'accable
Devenez mon soutien, mon appui.
Un barbare menace
D'enchaîner ici ma foi !
Sa tendresse me glace
D'horreur et d'effroi !
De son audace, sauve-moi...
(Avec délire.)
Pour moi... pour toi !

ALEXIS.

Si l'amour fut coupable,
Il peut tout expier aujourd'hui...
Si le sort vous accable,
C'est mon bras qui sera votre appui...
Oui, pour vous, mon amie,
Et mon sang et ma vie !
Oui, l'amour et l'honneur
Font palpiter mon cœur !

Ensemble.

OLGA.

Si l'amour fut coupable, etc.

ALEXIS.

Si l'amour fut coupable, etc.

(Un grand bruit se fait entendre.)

ALEXIS.

Quel bruit ! est-ce un nouveau danger?... Rentrez, rentrez dans votre appartement.

(Olga entre dans l'appartement à droite. Des femmes arrivent en désordre par le fond.)

SCÈNE X.

ZOLOÉ et LES AUTRES FEMMES d'Aboul-Kazim, ALEXIS.

ZOLOÉ.

C'est une indignité !

TOUTES.

Oui! oui !...

ZOLOÉ.

C'est une horreur! Par le prophète et par les amours, ce ne sera pas!

TOUTES.

Ce ne sera pas!

ALEXIS, gaiement.

A merveille! la révolte est au sérail.

ZOLOÉ, à Alexis.

N'êtes-vous pas avec nous et pour nous?...

ALEXIS, lui prenant la main.

Certainement... on peut compter sur moi.

ZOLOÉ.

Finissez donc !... vous me prenez toujours les mains et les bras... Il ne s'agit pas de cela... mais d'une conspiration...

ALEXIS.

J'en suis !

ZOLOÉ.

Contre la nouvelle sultane...

ALEXIS, montrant l'appartement à droite.

Celle qui est là?

ZOLOÉ.

Oui.

ALEXIS.

C'est selon... à quoi êtes-vous décidées ?

ZOLOÉ.

A ce qu'il y a de mieux, de plus sûr ! la poignarder !

ALEXIS.

Allons donc!...

ZOLOÉ.

Ou l'empoisonner. Voyez... choisissez...

ALEXIS.

Moi ! je suis pour la douceur !

ZOLOÉ.

Soit ! choisissons le poison le plus doux !

ALEXIS, *effrayé.*

Un instant !... (*A part.*) Comme elle y va, la Circassienne !

ZOLOÉ.

Songe donc que ce soir le sultan soupe avec elle.

ALEXIS, *avec colère.*

Soupe avec elle !... En êtes-vous sûre ?

ZOLOÉ.

Le repas est commandé.

TOUTES.

Quelle horreur !

ALEXIS, *avec colère.*

Ah ! c'est différent alors !

ZOLOÉ.

Vous immolez...

ALEXIS.

Oui... le sultan.

TOUTES.

Notre maître... et notre mari !

ZOLOÉ.

Permettez... nous n'en avons qu'un.

TOUTES.

Rien qu'un !

ALEXIS, *de même.*

Eh ! que m'importe !

SCÈNE XI.

LES MÊMES; NEÏLA, accourant par le fond.

NEÏLA.

Mesdames... mesdames... un événement !

ZOLOÉ.

Parle vite !

NEÏLA.

J'étais dans mon boudoir... à ma fenêtre...

ALEXIS, vivement et l'interrompant.

Vous avez donc des fenêtres !...

ZOLOÉ.

De ce côté... sur le jardin.

ALEXIS, de même.

Très-bien... on peut descendre par là.

ZOLOÉ, avec impatience.

Non, fermées par des grilles qui ne s'ouvrent que par des clefs.

ALEXIS.

C'est dommage!

NEÏLA.

Mais laissez-moi donc achever!

TOUTES.

Laissez-la donc achever! Elle a un récit.

NEÏLA.

J'ai un récit... Je regardais le grand arbre dont les feuilles ombragent mes carreaux... et j'aperçois sur une des branches...

ZOLOÉ.

Un oiseau ?

NEÏLA.

Non... un homme... un jeune homme... fort gentil... qui me regardait.

TOUTES.

O ciel!

NEÏLA, se croisant les bras.

« Qu'est-ce que vous faites là, monsieur? lui dis-je. — « Je vous regarde, je vous admire, je vous adore! »

ZOLOÉ.

Est-elle heureuse!...

NEÏLA, de même.

« Et vous êtes venu?... — Pour vous le dire et pour vous prier... si vous me pardonnez... si vous m'aimez... de remettre ce petit mot à une de vos compagnes... la belle Prascovia. »

ALEXIS.

C'est moi.

ZOLOÉ.

C'est singulier!

NEÏLA.

N'est-ce pas?

ZOLOÉ.

Il t'aime!

NEÏLA.

Et il me donne une lettre pour une autre.

ALEXIS.

C'est comme cela en Europe! Donnez... (Courant à la signature. — A part.) C'est de Lanskoi. (Lisant.) « J'arrive avec ta « rançon, qui dans une demi-heure sera payée... mais une « autre captive qu'on ne rendra pas aussi facilement, c'est « la belle Olga... » (S'interrompant.) C'est cela même, il est dans la question.

(Il continue à lire à voix basse.)

NEÏLA.

Eh bien!... qu'y a-t-il?

TOUTES.

Parle... parle!

ALEXIS, passant au milieu d'elles et d'un ton résolu.

Mes chères compagnes... vous voulez être délivrées d'une rivale redoutable?...

TOUTES.

Oui, oui!

ALEXIS.

Et vengées du sultan?

TOUTES.

Oui, oui, parlez!

ALEXIS.

Eh bien!... il ne s'agit ici ni d'empoisonner ni de poignarder la sultane favorite, mais de la faire enlever à l'instant par un amant à elle, par un jeune officier russe.

NEÏLA, avec effroi.

Par le mien... celui qui est sur la branche?

ALEXIS.

Non... un autre!

NEÏLA.

Cela vaut mieux!

ZOLOÉ.

Mais cet officier... ce vengeur, où est-il?

ALEXIS.

Si je vous le dis, le seconderez-vous?...

TOUTES.

Oui... toutes.... toutes!...

ALEXIS, avec une voix mâle.

Eh bien!... c'est moi...

(Toutes poussent un cri et s'éloignent de lui.)

NEÏLA.

Vous!... Ce n'est pas possible!

ALEXIS, les remenant.

N'ayez donc pas peur... maintenant que vous savez qui je suis!

ZOLOÉ.

Mais notre vengeance?...

ALEXIS.

Une vengeance bien simple... et la meilleure contre le sultan infidèle...

TOUTES.

Laquelle?

ALEXIS, s'adressant à toutes les femmes qui l'entourent à droite et à gauche.

Voulez-vous... voulez-vous aussi vous faire enlever?

TOUTES.

Oui!

ALEXIS.

En aurez-vous le courage?

TOUTES.

Oui!

ZOLOÉ.

Mais comment?...

NEÏLA.

Mais par qui?

ALEXIS.

Par qui!... Je m'en charge.

NEÏLA.

Vous ne pouvez pas, malgré votre bonne volonté...

ZOLOÉ.

Et votre bravoure...

NEÏLA.

Nous enlever toutes!

ZOLOÉ.

A vous tout seul...

ALEXIS, remontant le théâtre et leur montrant les appartements à gauche.

Là... sous vos croisées, sont de jeunes officiers russes... qui vous ont vues... qui vous adorent.

NEÏLA.

Comme le mien?

ALEXIS.

Juste! c'est ce qu'on m'apprend; et si ces croisées pouvaient s'ouvrir grâce à vous...

ZOLOÉ, avec douleur.

Hélas! fermées à clef...

ALEXIS.

Et qui en a les clefs?

NEÏLA.

Boudour, le bel eunuque blanc.

ZOLOÉ, vivement.

Eh bien! Il faut les lui prendre.

NEÏLA.

Comment?

ZOLOÉ.

Le voici!

(Toutes baissent leur voile, excepté Alexis.)

SCÈNE XII.

LES FEMMES, BOUDOUR, ALEXIS.

BOUDOUR, s'adressant à Alexis.

Trésor d'amour, beauté céleste,
Un jeune homme, un chrétien, vient pour vous racheter!

NEÏLA, bas à Alexis.

O ciel ! vous allez nous quitter !

ALEXIS, de même.

Non, vraiment ! Avec vous je pars, ou bien je reste !

BOUDOUR, à Alexis.

Notre maître m'a dit de l'introduire ici !
(Aux femmes.)
Rentrez vite, rentrez !

ZOLOÉ.

Et pourquoi ?

BOUDOUR, montrant la porte du fond.

Le voici !

ZOLOÉ.

Je ne rentrerai pas !

ALEXIS, à voix basse, et l'encourageant.

Bien, bien !...

TOUTES.

Ni moi ! ni moi !

BOUDOUR.

Vous ne pouvez le voir ! du sérail c'est la loi,
Vous le savez très-bien.

ZOLOÉ.

Cette loi-là me choque !

BOUDOUR.

Je veux, c'est mon devoir, la faire respecter !

NEÏLA.

De vous et de la loi désormais je me moque !

ALEXIS, l'encourageant à voix basse.

Bien ! bien !

ZOLOÉ.

Je veux rester !

ALEXIS, de même.

Très-bien !

NEÏLA.

Je veux rester !

TOUTES.

Je veux rester ! je veux rester !

Ensemble.

LES FEMMES.

Oui, ma tête se monte,
Céder est une honte !
Et sans crainte j'affronte
Ce grand épouvantail !
Quel plaisir ! quel tapage !
J'entends gronder l'orage.
Courage ! du courage !
La guerre est au sérail.

ALEXIS.

Chacune ici l'affronte,
Ah ! pour lui quel mécompte !
Peut-il régner sans honte
En si gentil bercail ?
Quel plaisir ! quel tapage !
J'entends gronder l'orage.
Courage ! du courage !
La guerre est au sérail.

BOUDOUR.

Ah ! ma tête se monte,
Il faut que je les dompte !
Oui, pour moi, quelle honte !
Je tiens le gouvernail.
Redoublons de courage,
Ou, d'après cet outrage,
Je ne puis davantage
Régner dans le sérail.

BOUDOUR, à Alexis, qui a son voile levé ainsi que Neïla.

Du moins, baissez ce voile !

(A Neïla.)

Et vous aussi, de grâce !

NEÏLA.

Et pourquoi?

BOUDOUR.

Du sérail la loi le veut ainsi.

NEÏLA.

Et moi, je ne veux pas! mon visage est joli,
Je prétends qu'on le voie!

BOUDOUR.

Ah! d'effroi j'ai frémi!
Nul ne doit voir vos traits! Si j'avais cette audace,
Moi, qui suis tout-puissant... moi! je serais puni!

NEÏLA.

Puni!

TOUTES

Puni!

NEÏLA.

Vraiment!... ah! s'il en est ainsi!...

TOUTES, *levant leur voile.*

Vous les verrez! vous les verrez... en face!

ALEXIS, *riant.*

Très-bien... très-bien... quel tourment est le sien!

BOUDOUR, *entouré de toutes les femmes à visage découvert.*

Cachez, cachez ces traits... qui feront mon supplice!

NEÏLA, *le poursuivant.*

Non... par son bonheur même... il faut qu'on le punisse!

TOUTES, *l'entourant et lui montrant leur figure.*

Voyez, voyez, voyez!

BOUDOUR.

Moi, moi, votre gardien!
Je ne le puis!

NEÏLA.

Eh bien!
Voilez vos chastes yeux et vous ne verrez rien!

(*Elle est passée derrière Boudour et lui cache les yeux avec son voile.*

Toutes les autres femmes enveloppent également de leur voile la tête de Boudour. — Pendant que celui-ci s'efforce de s'en débarrasser, Zoloé enlève le trousseau de clefs qu'il a à sa ceintnre, et distribue ces clefs à ses compagnes.)

Ensemble.

LES FEMMES.

Oui, je l'ai dit, oui, je le veux,
Je prétends rester en ces lieux!
Oui, c'est à lui de nous céder,
Et c'est à nous de commander.
Vainement cet épouvantail
Voudrait tenir le gouvernail!
Mais à nous les clefs du sérail,
Oui, les clefs du sérail!

ALEXIS.

Ah! la victoire est prompte!
Vainement il y compte,
Peut-il régner sans honte
En si gentil bercail!
Courage! du courage!
A nous, grâce à l'orage,
La porte de la cage
Et les clefs du sérail!

(Elles sortent toutes en courant, les unes rentrent dans les appartements à gauche, les autres disparaissent par le fond, en élevant en l'air la clef que chacune d'elles tient à la main.)

SCÈNE XIII.

ALEXIS, BOUDOUR, **qui est venu enfin à bout de se débarrasser des voiles qui lui enveloppaient la tête;** LANSKOI.

BOUDOUR.

Quelle indécence... quel scandale!

(Voyant Lanskoi qui entre par la porte du fond.)

Voici ce chrétien.

(Alexis pousse un cri et saute au cou de Lanskoi.)

ALEXIS.

Ah!...

BOUDOUR, cachant sa tête entre ses mains.

Nouveau scandale dans le harem! (Voulant les séparer.) Permettez...

LANSKOI, attirant Boudour à part, et à voix basse.

Ne vous étonnez pas... c'est ma femme.

ALEXIS, de même, de l'autre côté à Boudour.

Ne soyez pas surpris... c'est mon frère.

BOUDOUR, à part et remontant vers le fond.

Ils devraient s'entendre, au moins! l'un dit : ma femme, l'autre dit : mon frère...

LANSKOI, montrant Boudour.

Qu'est-ce qu'il a donc?... Je n'ai jamais vu d'eunuque aussi commère que celui-là... (Brusquement à Boudour.) Laissez-nous!

(Boudour hésite un moment, puis, sur un geste de Lanskoi, il sort par le fond en murmurant.)

ALEXIS.

Tu apportes déjà ma rançon?

LANSKOI.

Déjà!... tu te trouves donc bien ici?

ALEXIS.

Pas mal... mais c'est pour savoir...

LANSKOI.

Parbleu! à la nouvelle de ta captivité, le général Orsakoff m'a adressé, et au delà, la somme nécessaire...

ALEXIS.

Allons donc!

LANSKOI.

Te regardant comme sa fiancée, et m'envoyant en même temps, pour toi, son anneau de mariage.

(Il le lui présente.)

ALEXIS, le repoussant.

Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse?

LANSKOI, le remettant dans sa poche.

Alors, je le garde!

ALEXIS, avec humeur.

Garde-le, mais c'est désolant...

LANSKOI.

C'est désespérant.

ALEXIS.

D'inspirer une passion pareille!

LANSKOI.

Le moyen, après s'être moqué de lui à ce point-là...

ALEXIS.

De lui demander la main de sa nièce...

LANSKOI.

Dont il ignore encore la captivité.

ALEXIS.

Nous la délivrerons.

LANSKOI.

Pour nous acquitter.

ALEXIS.

Mais les soldats du sultan?

LANSKOI.

En expédition dans la montagne; du haut de l'arbre, où j'étais en observation, je les ai vus sortir du harem... et si tes camarades... les jeunes officiers, qui ont voulu m'accompagner, pouvaient franchir ces hautes murailles et pénétrer dans la place...

ALEXIS.

Ils y seront bientôt, je l'espère!

LANSKOI.

Et comment?

ALEXIS.

Grâce à mes charmantes alliées.

LANSKOI.

Tu as donc des intelligences?

ALEXIS.

Mais oui...

LANSKOI, riant.

Indigne!... et moi aussi.

BOUDOUR, entrant par le fond.

Voici Sa Hautesse!...

LANSKOI.

Je vais traiter avec elle.

ALEXIS.

Bonne chance!... je suis là... je t'attends...

(Il entre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE XIV.

LANSKOI, ABOUL-KAZIM; BOUDOUR, qui se tient à l'écart; puis IRAK et successivement ZOLOÉ et NEILA.

ABOUL-KAZIM.

Étranger, sois le bienvenu sous le toit d'Aboul-Kazim. Tu viens, en parlementaire, pour traiter de la rançon d'une captive?

LANSKOI.

De deux, peut-être!

ABOUL-KAZIM.

Détrompe-toi. La belle Olga, la perle de mon harem, ne le quittera plus. Je l'honore de mon amour et la garde pour ma compagne.

LANSKOI, à part.

C'est bon à savoir!

ABOUL-KAZIM.

Pour l'autre captive... c'est différent.

LANSKOI, à part.

Il n'y tient pas autant que le général.

BOUDOUR, bas au sultan.

C'est sa femme... à ce qu'il dit... mais je crois que c'est mieux encore.

ABOUL-KAZIM, bas.

C'est bon à savoir, je demanderai plus. (Haut.) Étranger... tu accepteras avant tout le repas du soir.

LANSKOI.

Volontiers. (A part.) Il s'agit de gagner du temps.

ABOUL-KAZIM.

Qu'on nous serve... et que mes esclaves reçoivent dignement l'hôte d'Aboul-Kazim. (Se retournant vers Lanskoi.) Tu dis donc que tu viens pour racheter ta femme?

LANSKOI.

Oui. (Tous les deux s'assoient sur des coussins et disent la scène suivante en fumant. Lanskoi regarde autour de lui :) C'est joli un sérail... c'est frais... c'est galant... et puis cela inspire des idées... d'amour.

ABOUL-KAZIM.

Nous parlons de ta femme.

LANSKOI.

Moi... je parlais des tiennes... (Montrant la gauche du théâtre.) c'est de ce côté qu'elles habitent?

ABOUL-KAZIM.

Que t'importe?...

LANSKOI.

Rien... c'est pour savoir de leurs nouvelles!...

ABOUL-KAZIM.

Quel est le prix que tu m'offres?

LANSKOI.

Le prix a été fixé par ton lieutenant lui-même.

ABOUL-KAZIM.

Pas par moi.

LANSKOI.

Il a dit trois mille roubles.

ABOUL-KAZIM.

J'en veux quatre.

LANSKOI, froidement et fumant toujours sa pipe.

Je ne les donne pas, et je te laisse ta captive.

ABOUL-KAZIM.

Toi!...

LANSKOI.

Moi! je la connais mieux que toi. Pourquoi veux-tu me surfaire?

ABOUL-KAZIM.

Ainsi pour mille roubles de différence tu me laisserais ta femme?

LANSKOI, froidement et fumant toujours.

Oui! c'est le prix!

ABOUL-KAZIM.

Vous n'êtes pas jaloux, vous autres Russes, ou vous n'êtes guère amoureux.

LANSKOI.

Cela ne nous empêche pas d'être aimés.

ABOUL-KAZIM.

Dis plutôt trompés.

LANSKOI.

C'est possible! mais tu crois peut-être, sultan... que tu ne l'es pas?

ABOUL-KAZIM.

Non. La fidélité de nos femmes est à toute épreuve, nous

avons, pour les défendre contre elles-mêmes, de hautes et solides murailles...

BOUDOUR, les regardant.

Les voilà!

ABOUL-KAZIM, montrant Boudour.

Des gardiens sûrs et intelligents...

BOUDOUR, se montrant.

Je m'en vante!

ABOUL-KAZIM.

De bonnes grilles en fer, fermées à clef.

BOUDOUR, portant la main à son côté.

Voici... (Poussant un cri.) Ah! mon Dieu!... (A part.) mes clefs... où sont-elles? je les avais tout à l'heure.

ABOUL-KAZIM, voyant son trouble.

Qu'est-ce donc?

BOUDOUR.

Rien... rien... je voulais dire... à Ta Hautesse... que (Apercevant Irak qui entre par la porte du fond.) voici ton premier lieutenant, qui te cherche.

(Il sort.)

ABOUL-KAZIM, à Irak.

Que me veux-tu?

IRAK, s'approchant d'Aboul-Kazim, qui est toujours assis sur le divan.

Un officier, un parlementaire se présente seul, aux portes du palais; il veut parler à Ta Hautesse et au peintre Lanskoi, qu'il dit être en ces lieux.

ABOUL-KAZIM.

Je refuse.

IRAK.

De plus, dans ce parlementaire, j'ai reconnu le général Orsakoff lui-même.

LANSKOI, à part.

Il n'aura pas eu la patience d'attendre.

ABOUL-KAZIM, se levant et descendant avec Irak au bord du théâtre.

Tu crois?

IRAK.

J'en suis sûr. Apprenant l'enlèvement de sa pupille...

LANSKOI, à part.

C'est différent!

IRAK.

Il vient sans doute traiter lui-même, avec toi, de sa rançon.

LANSKOI, à part.

Et d'une autre encore!

ABOUL-KAZIM.

Réponds-lui qu'à aucun prix je ne rendrai ma captive.

LANSKOI, à part.

Nous ferons donc bien de la prendre.

IRAK, à Aboul-Kazim.

Alors écris-lui toi-même ta réponse, car il ne me croirait pas!

ABOUL-KAZIM, traversant le théâtre.

Oui... ou plutôt, puisque tu dis qu'Orsakoff est seul, retiens-le prisonnier.

IRAK.

Pour un coup de main pareil nous n'avons ici que des femmes et des eunuques... et puis, quoique le général se présente seul, je le connais trop prudent pour ne pas avoir, aux environs, quelque escorte cachée...

ABOUL-KAZIM, s'approchant de la table à droite.

Alors, soyons généreux, laissons-le s'éloigner... (A Irak, tout en écrivant.) Veille surtout à ce que les portes du sérail soient solidement fermées.

ZOLOÉ, sortant de la première porte à gauche, et s'adressant tout bas à Lanskoi pendant qu'Aboul-Kazim écrit à droite, et lui tourne le dos.

La grille de la première croisée est ouverte...

LANSKOI.

Très-bien, ma jolie sultane.

NEÏLA, sortant de la seconde porte à gauche, et s'adressant de même à Lanskoi.

La grille de la seconde croisée est ouverte.

LANSKOI.

A merveille!... Et nos alliés, les jeunes officiers?

ZOLOÉ.

Pas encore arrivés.

NEÏLA, tristement.

Personne encore!

LANSKOI.

Attendons... Silence!

(Les deux sultanes rentrent dans les appartements à gauche.)

BOUDOUR, entrant par le fond et s'adressant à Aboul-Kazim, qui écrit toujours devant la table, à droite.

Voici le repas... et tes esclaves qui viennent t'égayer par leurs chants et par leur danse.

ABOUL-KAZIM, à Lanskoi, et s'asseyant avec lui à droite.

Prenons place, mon hôte. (A Irak, lui remettant ses tablettes.) Va!...

(Irak sort.)

BOUDOUR, à part.

Où diable sont mes clefs?

(On a apporté, à droite, une table basse richement servie, devant laquelle Aboul-Kazim et Lanskoi sont assis sur des coussins. Des eunuques blancs et noirs les servent. Des esclaves femmes chantent et dansent pendant le repas.)

SCÈNE XV.

LANSKOI, ABOUL-KAZIM, BOUDOUR; ESCLAVES et EUNUQUES; puis LES FEMMES du sultan, OLGA, ALEXIS, IRAK et DES OFFICIERS RUSSES. A la fin de la scène, ORSAKOFF et DES SOLDATS.

FINALE.

LE CHŒUR.

Au doux bruit des verres
Joignons, en ces lieux,
Les danses légères
Et les chants joyeux!
Et que cette fête
Offre aux yeux ravis
Celles du prophète
En son paradis!
(On danse.)

ABOUL-KAZIM, à Lanskoi qui regarde les danseuses.

Mon hôte est-il content?

LANSKOI.

J'aime assez tout cela!
Sultan, tes esclaves dansantes
Et chantantes... sont amusantes,
Et de Saint-Pétersbourg rappellent l'Opéra!
Mais à tes femmes, ne pourrais-je,
Par un généreux privilège,
Être présenté?...

ABOUL-KAZIM.

Toi!

LANSKOI.

Moi!

ABOUL-KAZIM.

Désir indiscret!

LANSKOI, buvant.

Quel danger ?... elles sont, disais-tu, si fidèles !

ABOUL-KAZIM, gravement.

Ce n'est pas pour moi, c'est pour elles !
Leur vertu s'en offenserait !

LANSKOI, souriant.

C'est différent.

LE CHŒUR.

Au doux bruit des verres, etc.

LANSKOI, à part.

Je n'entends rien encor... Quel obstacle imprévu
Retarde l'assiégeant, dans la place attendu ?...
(Haut à Aboul-Kazim.)
Chez nous, même en buvant, on sait parler affaire.
Buvons, noble sultan, à celle qui m'est chère...

LES FEMMES, en sourdine dans la coulisse.

Doux avenir !
Joie et plaisir
Nous sont offerts.
Brisons nos fers !
Dans le jeune âge,
Point d'esclavage !
Point de beaux jours
Sans les amours !

(A ce chœur, succède un murmure à voix basse, qui semble venir des chambres des femmes.)

LANSKOI, à part.

Ah ! ce sont eux... enfin ! nos alliés... La muraille est franchie.

Ensemble.

ABOUL-KAZIM, BOUDOUR et LE CHŒUR.

Ah ! j'ai peine à comprendre
Ce bruit sourd et lointain,
Qui s'était fait entendre
Et qui cesse soudain !

LANSKOI.

Et moi, je crois comprendre
Ce bruit doux et lointain,
Qu'amour a fait entendre
Et qui cesse soudain !

(Aboul-Kazim et Boudour s'élancent vers les appartements à gauche, dont les portes s'ouvrent toutes à la fois. De chacune sort un officier russe l'épée à la main, et derrière chaque officier s'avance une sultane. Zoloé se réfugie près de Lanskoi. — Olga et Alexis sortent de l'appartement à droite. — Aboul-Kazim pousse un cri.)

ABOUL-KAZIM.

Ah !

IRAK, accourant par le fond.

Les Russes dans ces lieux !

ABOUL-KAZIM.

Nos ennemis !

LANSKOI.

Ennemis généreux !
Qui laissent tes maîtresses,
Libres de te rester fidèles...

ABOUL-KAZIM, voyant les sultanes qui s'éloignent de lui.

Ah ! traîtresses !

(On entend en dehors une musique militaire.)

Mais je serai vengé ! car j'entends mes soldats
Qui reviennent vainqueurs !

IRAK, à Aboul-Kazim.

Non pas !
Un régiment, conduit par Orsakoff lui-même.

ALEXIS, à Olga, avec un geste d'effroi.

Danger plus grand encor !

OLGA.

Ma frayeur est extrême !

LANSKOI, à Alexis.

C'est moi qui remettrai sa pupille en ses bras,

Va-t'en ! éloigne-toi !

OLGA.

Qu'il ne vous voie pas !

Ensemble.

ALEXIS.

Si son œil reconnaît, sous ce voile imposteur,
La beauté dont il rêve et la main et le cœur,
C'en est fait! plus d'espoir... pour jamais j'ai perdu
Le trésor enchanteur que l'amour m'a rendu.

OLGA.

Si son œil reconnaît, sous ce voile imposteur,
La beauté dont il rêve et la main et le cœur...
Mon tuteur, amoureux, furieux, confondu,
Nous sépare, et pour nous tout espoir est perdu !

LANSKOI et OLGA, à Alexis.

Oui, vous seriez perdu,
Partez, sans êtes vu !

Ensemble.

LES SULTANES, LES OFFICIERS et ALEXIS.

Partons, partons, sans être vus !
Partons, ou nous sommes perdus !

ABOUL-KAZIM et BOUDOUR.

Ah ! je demeure confondu !
Je ne crois plus à la vertu !

(On entend, au dehors, la musique militaire russe qui continue. Le général Orsakoff et des soldats russes paraissent à la porte du fond, au moment où Alexis, les officiers et les sultanes s'éloignent par la gauche ; Aboul-Kazim, anéanti, s'appuie sur Boudour, tandis que le général reçoit Olga dans ses bras, tout en cherchant, d'un air inquiet, s'il n'aperçoit pas Prascovia.)





ACTE TROISIÈME

A Moscou, dans le palais du général Orsakoff. — Un riche salon : une table, des fauteuils, des divans. — A gauche et à droite, l'entrée de plusieurs appartements. Au fond, un large escalier conduisant, par deux rampes, à une chapelle grecque, dont on aperçoit le portique. De chaque côté du théâtre, une table ; sur celle de droite, des ouvrages de femme ; sur celle de gauche, des papiers de musique, des albums, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

OLGA, assise près d'une table à gauche et rêvant. Une guzla ou guitare est placée sur la table. A droite, des ESCLAVES FEMMES qui travaillent, puis PÉROD.

LE CHŒUR.

L'esclave fidèle,
Comme enfant du logis,
Travaille avec zèle,
Pour ses maîtres chéris.

PREMIÈRE ESCLAVE.

Notre jeune maîtresse
Rêve, elle a du souci.

DEUXIÈME ESCLAVE.

Lorsque l'on est princesse,
On en a donc aussi ?

LE CHŒUR.

L'esclave fidèle, etc.

OLGA, prend la guitare qui est près d'elle, sur la table, en tire quelques accords et prélude d'un air distrait.

AIR.

Pouvoir du chant,
Dissipe mes alarmes,
Pouvoir charmant,
Viens sécher mes larmes!
(Chantant.)
Isabelle, la cruelle,
Disait à l'amant fidèle
Qui d'amour mourait pour elle :
« Eh! pourquoi
Songer à moi?
A moi qui suis fière,
Coquette et légère?
— Peu m'importe à moi!
Je t'aime,
Malgré moi-même
Et malgré toi. »
(S'arrêtant.)
En vain je chante... de mon cœur
Rien ne peut bannir la douleur!
(Continuant.)
« Je suis sage,
Mais volage,
Orgueilleuse,
Vaniteuse,
Et tant soit peu curieuse;
Adorant
Le changement,
Vive, impatiente,
Colère et méchante!
— Peu m'importe à moi!
Je t'aime,
Malgré moi-même
Et malgré toi!
— J'aime encore
Et j'adore

Ce qui brille
Et scintille
Sur un front de jeune fille;
Les rubans,
Les diamants.
J'aime avec démence
La valse et la danse!
— Peu m'importe à moi!
Je t'aime,
Malgré moi-même
Et malgré toi! »

PÉROD, qui est entré à la fin de l'air précédent, et qui a écouté au fond.

Dieu! quel feu de file! comme c'est paradé et manœuvré!

OLGA, levant la tête.

Qu'est-ce?

PÉROD.

Pardon, mademoiselle... Je dis, sans oublier le respect, que jamais je n'en ferais autant, moi, Pérod, brigadier, chargé des écritures et de la comptabilité.

OLGA, le regardant en souriant.

Oui, je te reconnais.

PÉROD.

Je faisais partie de l'escorte du général qui vous a délivrée de la maison de plaisance du pacha Aboul-Kazim. (S'adressant aux esclaves.) Un drôle de ménage! Des jolies femmes, tout de même.

OLGA, sévèrement.

C'est bien!

PÉROD.

C'est mon escadron qui vous a accompagnée du fond du Caucase jusqu'à Moscou, l'hiver dernier.

OLGA, souriant.

Une rude campagne!

PÉROD.

Ce n'est rien auprès de celle que je fais en ce moment, depuis que le général Orsakoff m'a attaché comme domestique à sa personne! Ah! c'est dur, mais ils disent tous à l'état-major que ça me comptera double.

(On entend au dehors un grand bruit de porcelaine cassée.)

OLGA.

O ciel!... qu'est-ce que ceia?

PÉROD.

Ne faites pas attention, c'est le général qui rentre. Il revient de la cour! il est de mauvaise humeur... Dans ces moments-là, il faut qu'il casse quelqu'un ou quelque chose...

OLGA, effrayée.

J'aime autant ne pas être là, je m'en vais. (A ses femmes.) Restez, restez. Si mon tuteur me demande, vous lui direz que je me suis renfermée dans mon appartement.

(Elle sort par la porte à droite. Aussitôt son départ, toutes les femmes se lèvent et disparaissent par le grand escalier du fond.)

SCÈNE II.

PÉROD, seul et riant en les regardant sortir.

Elles se sauvent toutes! Elles ont peur. Ce sont des femmes!... Mais moi! brigadier... (Droit et au port d'armes.) immobile au poste, en vrai soldat russe. (Regardant à gauche avec crainte.) Ah!... il monte l'escalier. (Écoutant encore.) Par saint Nicolas! il jure... il jure à briser les vitres!

(Il s'enfuit à pas de loup et sur la pointe du pied par l'escalier du fond.)

SCÈNE III.

ORSAKOFF, entrant avec colère.

Mille millions d'escadrons ! je viens de les entendre, chez le gouverneur du Kremlin, ces pies-grièches de grandes dames qui babillaient dans le petit salon, sans savoir que, derrière la portière, j'étais là, j'écoutais : (S'asseyant.) « Ah ! ma chère, ce n'est pas un général, ce n'est pas un homme, c'est un ours, à qui on a appris à marcher avec des épaulettes. » Ah ! ma canne tressaillait dans ma main. — « Eh bien ! mesdames, » s'est écriée une autre en éclatant de rire, « il prétend avoir été adoré une fois en sa vie, et d'une Circassienne, encore ! — Lui ! — Allons donc ! — Jamais ! — Impossible ! — Je parie que si. — Je parie que non ! — Dix mille roubles !... » Ah ! que j'avais envie de m'élancer et de leur appliquer à chacune une vingtaine de coups de knout !... (Avec satisfaction.) La moitié m'aurait contenté... mais devant tout ce monde, dans un salon, on serait gêné ! Et puis, le vrai, le seul moyen de me venger d'elles, serait de leur prouver que je suis aimé... que je suis adoré de Prascovia... (Se levant et marchant.) Mais la pauvre Prascovia, où est-elle ? qu'est-elle devenue ?... Disparue de ce sérail où j'accourais pour la délivrer... et ce Lanskoi, qui, en me quittant, m'avait promis de me faire parvenir de ses nouvelles... et depuis six mois, six mois... aucune !... (S'interrompant.) Qui vient là ?...

SCÈNE IV.

PÉROD, ORSAKOFF.

PÉROD.

Pardon, mon général !

ORSAKOFF.

Qu'est-ce que tu me veux ?

PÉROD.

Voici l'heure de la revue, que Sa Majesté va passer.

ORSAKOFF.

C'est juste, et à cheval, à côté du czar, je dois voir manœuvrer ma division. Mon cheval est-il prêt ? (Pérod fait signe que oui.) Mon chapeau ?

PÉROD.

Voilà !

ORSAKOFF.

Où est ma nièce Olga ?

PÉROD.

Dans son appartement, dont les fenêtres donnent sur la grande place.

ORSAKOFF.

C'est bon.

PÉROD.

De sorte que, pour voir les manœuvres, elle sera bien placée.

ORSAKOFF.

Cela m'est égal. (Haut.) Mes lettres, mes cartes. (Les parcourant.) La carte de Lanskoi ! (Cri de joie.) Lanskoi est à Moscou ! Eh ! oui, le czar vient d'y arriver... et comme peintre de la cour, Lanskoi a dû le suivre... (A Pérod.) Est-il venu ici ?...

PÉROD.

Ce matin, quand vous veniez de sortir.

ORSAKOFF.

Malédiction !

PÉROD.

Mais il a dit qu'il reviendrait, aujourd'hui, à deux heures.

ORSAKOFF.

Dans un instant!

PÉROD.

L'heure de la revue.

ORSAKOFF.

Je n'irai pas.

PÉROD, stupéfait.

Vous n'irez pas à la revue?

ORSAKOFF.

Non. Desselle mon cheval.

PÉROD.

Mais, général!...

ORSAKOFF.

Je n'y suis pour personne... que pour Lanskoi.

PÉROD.

Mais, la revue!

ORSAKOFF.

Va-t'en ou je t'assomme!

PÉROD, à part.

Justement... il y a longtemps qu'il n'a assommé personne; ça le prive... ça lui manque! (Haut.) Je m'en vais, général, je m'en vais.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ORSAKOFF, seul.

AIR.

O jeune merveille,
Beauté sans pareille,
Toi qui m'adoras,

O ma Prascovie!
Tu le vois, j'oublie
Tout pour tes appas!

Oui, pour parler de toi, de toi, mon seul espoir,
Mon cœur impatient va manquer au devoir!
(Écoutant.)
Mais les tambours et les clairons
Annoncent déjà la revue!
(S'approchant de la fenêtre à droite qu'il ouvre.)
Déjà défilent, à ma vue,
Les bataillons, les escadrons!
(Regardant.)
Les voilà! les voilà!
Et je ne suis pas là!
(Regardant autour de lui.)
Et par Saint-Nicolas,
Lanskoi ne paraît pas!

Je frémis, je m'indigne,
Torturé tour à tour
Par l'honneur, la consigne,
L'espérance et l'amour!
(Regardant encore.)
Que vois-je! des recrues...
Des troupes inconnues...
Oui, tous nouveaux soldats!
Pas un ne marche au pas!
Leur chef... vieille moustache
Qui perd la tête... Ah! je me fâche!
(Marquant le pas.)
Droite, — gauche, — droite, — gauche, — morbleu!
Sambleu!... saprebleu!...

Je frémis, je m'indigne, etc.

(Apercevant Lanskoi qui entre, et courant à lui.)

SCÈNE VI.

LANSKOI, ORSAKOFF.

ORSAKOFF.

Ah! vous voilà, mille bombardes! j'allais me mettre en colère. (Le forçant à s'asseoir à côté de lui, près de la table, à droite.) Asseyez-vous donc!... Vous voilà donc à Moscou?

LANSKOI.

J'arrive!

ORSAKOFF, avec impatience.

Et Prascovia! Prascovia! vous ne m'en parlez pas.

LANSKOI.

Vous ne m'en laissez pas le temps!

ORSAKOFF.

Comment se fait-il que dans le harem d'Aboul-Kazim, j'aie retrouvé ma pupille, et que, malgré mes recherches, je n'aie pu découvrir Prascovia?... On l'a donc enlevée?... Elle s'est donc laissé enlever?

LANSKOI.

Non, général, jamais!... Vous ne la connaissez pas.

ORSAKOFF.

Pourquoi alors disparaître ainsi?

LANSKOI.

Je l'ai su plus tard... et lorsque, moi-même, j'avais déjà quitté l'armée du Caucase.

ORSAKOFF.

Je vous le répète... pourquoi me fuir?

LANSKOI, avec embarras.

Elle vous a fui, général, parce qu'elle vous craignait!

ORSAKOFF.

Moi!

LANSKOI.

C'est la vérité... je suis témoin qu'elle redoutait votre présence!

ORSAKOFF.

Est-il possible!... m'aimer à ce point!

LANSKOI.

La preuve, c'est qu'elle m'a adressé alors, pour vous, cette lettre!...

ORSAKOFF.

Pour moi... et vous ne me l'avez pas encore remise?... Donnez! donnez donc!...

LANSKOI, cherchant dans sa poche.

Est-ce qu'on a le loisir de s'y reconnaître avec une passion comme la vôtre... (Lui donnant sa lettre.) La voilà.

ORSAKOFF, la contemplant avec amour.

C'est là son écriture!

LANSKOI, à part.

C'est-à-dire la mienne.

ORSAKOFF, la portant à ses lèvres.

Et il y a six mois que cette lettre est écrite?

LANSKOI.

Oui, mon prince. (A part.) C'est-à-dire une heure. (Haut.) Mais vous aviez quitté l'armée du Caucase, pour celle d'Erzeroum... Où vous retrouver?...

ORSAKOFF, lisant bas.

Elle me rend d'abord les trois mille roubles...

LANSKOI.

Que vous m'aviez remis pour sa rançon... c'est trop juste. (A part.) Passe pour garder son cœur, mais ses roubles!...

ORSAKOFF, lisant.

« Je ne conserverai de vous, général, que la bague de « fiancée que vous m'avez envoyée... et si, d'ici à trois mois, « vous ne venez pas la réclamer... je croirai que vous avez « oublié vos promesses; alors, ne pouvant être à vous, je « ne serai qu'au ciel, et je prononcerai des vœux éter- « nels... » — Grand Dieu!... il y a six mois, dites-vous, que la lettre est écrite?

LANSKOI.

Hélas! oui!

ORSAKOFF.

Et je n'ai pas couru près d'elle, reprendre ma bague, dégager mes serments!

LANSKOI.

Hélas! non!

ORSAKOFF.

Mais alors, elle m'a cru infidèle, et dans son désespoir elle se sera jetée dans un couvent, elle aura renoncé au monde.

LANSKOI, avec aplomb.

Vous ne l'y reverrez plus. (A part.) Je l'espère bien...

ORSAKOFF.

Enchaînée à jamais! perdue! perdue pour moi!

LANSKOI, à part.

Seul dénoûment possible... je n'ai pu trouver mieux.

ORSAKOFF, avec désespoir, se jetant sur un fauteuil à gauche.

Prascovia! Prascovia!

LANSKOI, s'approchant de son fauteuil.

Elle vous aimait celle-là, général!

ORSAKOFF, avec satisfaction.

N'est-ce pas? (Avec colère.) Et que les grandes dames de la cour disent encore que je ne peux pas inspirer de passions!

LANSKOI.

De grandes passions!

ORSAKOFF, *se levant.*

S'ensevelir vivante pour moi! Je vais leur montrer cette lettre dont je suis consterné, mais en même temps si heureux et si fier!...

LANSKOI.

Que vous en êtes consolé!

ORSAKOFF, *vivement.*

Non... mais il me reste un espoir...

LANSKOI, *vivement.*

Lequel?

ORSAKOFF, *se frappant le front.*

Une idée que j'ai là!

LANSKOI, *à part.*

Que diable va-t-il inventer? (*Haut.*) Parlez, général, parlez.

ORSAKOFF.

Vous savez le nom du couvent où elle est réfugiée?...

LANSKOI.

Pas le moins du monde! (*A part.*) Il irait l'enlever.

ORSAKOFF, *marchant avec agitation.*

Nous chercherons!

LANSKOI.

La Russie est grande!

ORSAKOFF.

C'est vrai! mais il est impossible qu'elle n'écrive pas encore, qu'elle ne donne pas de ses nouvelles.

LANSKOI.

Je ne dis pas non... (*A part.*) Il faut le lui laisser espérer, ça ne coûte rien. (*Haut.*) On annonce, comme venant des bords de la mer Noire, une caravane qui devait arriver aujourd'hui à Moscou.

ORSAKOFF.

Courez, informez-vous s'il n'y aurait pas pour vous quelque message. (Apercevant Olga qui descend lentement par l'escalier du fond.) Silence, c'est ma pupille, dont un bon mariage va bientôt me délivrer... Je m'en occupais depuis quelque temps... mais maintenant, c'est urgent, il faut la marier...

LANSKOI.

Que dites-vous ?

ORSAKOFF.

C'est l'essentiel pour que rien n'entrave mes recherches et ne me gêne dans mon amour.

LANSKOI, à part.

Quel amour égoïste !... et Alexis ?

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; OLGA, entrant en rêvant.

ORSAKOFF, brusquement.

Ma pupille !

OLGA, saluant Lanskoi.

Monsieur Lanskoi... vous, que nous n'avions pas vu, depuis la campagne du Caucase...

ORSAKOFF, avec impatience.

C'est bon !

OLGA, à Lanskoi.

Enfin, vous voilà de retour !

ORSAKOFF, de même.

C'est bon !

OLGA.

Qu'avez-vous donc, mon oncle ?

ORSAKOFF.

Ce que j'ai ?... j'ai à te parler...

OLGA.

Pourquoi?

ORSAKOFF, brusquement.

Pourquoi?... j'ai résolu de te marier...

OLGA, avec effroi.

Ah! mon Dieu!

ORSAKOFF.

Le plus tôt que je pourrai!

OLGA.

Ah! je ne suis pas pressée.

ORSAKOFF.

Je le suis, moi! (Bas à Lanskoi, en passant près de lui.) Et la caravane!...

OLGA.

Mais, mon oncle, voilà à peine huit jours que nous sommes à Moscou.

ORSAKOFF.

Je le quitte demain, et avant mon départ il faut que cette affaire-là soit terminée.

OLGA.

Sans m'en avoir parlé!...

ORSAKOFF.

A quoi bon!... j'en parlerai à Sa Majesté... je lui dirai que j'ai choisi le prince Golowski.

OLGA.

Que je refuserai.

ORSAKOFF.

On ne refuse pas quand le czar dit : Je veux! (Olga va s'asseoir lentement près de la table à gauche.) Je vais lui demander audience, m'excuser de n'avoir pas paru à la revue de ce matin, et en même temps, obtenir son autorisation pour ton mariage et pour un projet que je médite.

LANSKOI, bas à Olga, pendant que le général prend ses gants et son chapeau sur la table à droite.

Il faut que je vous parle. (Haut.) Vous partez donc, général?

ORSAKOFF, l'emmenant.

Oui... avec vous !

OLGA, le rappelant.

A propos, vous savez, monsieur Lanskoi, que je désire depuis longtemps mon portrait.

LANSKOI, revenant.

A vos ordres, mademoiselle!

ORSAKOFF.

Pas dans ce moment. Habille-toi pour ton fiancé qui viendra ce soir. Quant à Lanskoi, il a bien autre chose à faire que ton portrait. (A Lanskoi.) Courez, informez-vous de l'arrivée de la caravane... s'il y a des dépêches, revenez, attendez-moi ici... je vais chez le prince Golowski et chez l'Empereur.

(Il sort par le fond avec Lanskoi.)

SCÈNE VIII.

OLGA, seule.

AIR.

Me parer, a-t-il dit! ah! quel mortel ennui!
Me parer, il le faut... pour un autre que lui!
Fatale destinée
Qu'il faut subir!
La victime enchaînée
Doit obéir!
Et cachant sa souffrance
Au fond du cœur,
Languir sans espérance
Et sans bonheur!

Reviens, ô toi que j'aime,
Viens défendre toi-même
Ce cœur tremblant d'effroi,
Qui n'espère qu'en toi !
Tout bas, ma voix fidèle
Et t'implore et t'appelle,
Tout bas, tout bas, tout bas !
Nul ne m'entend, hélas !
Mais toi, n'entends-tu pas ?

SCÈNE IX.

OLGA, ALEXIS, en habit militaire.

ALEXIS, à la cantonade.

C'est bien. Si le général Orsakoff est sorti, je l'attendrai.

OLGA, avec émotion.

O ciel !... cette voix !

DUO.

ALEXIS, courant à Olga.

Dieu daigne m'entendre,
Il vient de me rendre
Mon bien le plus doux !
Ah ! je suis près de vous !

OLGA, effrayée.

On peut nous entendre,
On peut nous surprendre,
Monsieur, taisez-vous !
Taisez-vous, taisez-vous !

ALEXIS.

Vous voir... c'est retrouver la vie !

OLGA, à demi-voix.

Depuis six mois, qu'êtes-vous devenu ?

ALEXIS.

Pour vous, mon prince et la patrie,
En soldat je me suis battu!
Heureux et fier de quelque gloire,
Si je reviens à vos genoux,
C'est qu'en rêvant à la victoire,
Mon cœur rêvait toujours à vous!
Toujours à vous,
Ma noble amie,
A vous ma vie!
A vous! à vous! toujours à vous!

ALEXIS et OLGA.

Il est un Dieu pour les amants fidèles;
Il est un Dieu, qui couvre de ses ailes
Et leur bonheur et leurs amours!
C'est lui!... c'est lui qui veille sur nos jours!

OLGA.

Mon tuteur à mes vœux s'oppose,
De mon bonheur il est jaloux!
Pour un autre, hélas! il dispose
D'un cœur qui n'appartient qu'à vous!
Toujours à vous,
A vous la vie
De votre amie!
A vous! à vous! toujours à vous!

ALEXIS et OLGA.

Il est un Dieu pour les amants fidèles,
Il est un Dieu, qui couvre de ses ailes
Et leur bonheur et leurs amours.
C'est lui! c'est lui qui veille sur nos jours!

Espérance et courage!
Pour détourner l'orage,
Unissons notre effort;
En amour on est fort,
On est victorieux
Quand pour vaincre on est deux!
Espérance et courage!

Pour nous, après l'orage,
Viendront les jours heureux !

OLGA, à Alexis.

C'est mon tuteur... taisez-vous!

SCÈNE X.

LES MÊMES ; ORSAKOFF.

ORSAKOFF, entrant vivement par le fond, et se dirigeant vers Olga qui s'est réfugiée à gauche.

Tout va bien... le czar a dit : « Choisis qui tu voudras. Présente-moi aujourd'hui même ta pupille. » J'ai la parole du prince. Je viens de faire disposer la chapelle du palais, et ce soir tout sera terminé. (Levant la tête et apercevant à droite Alexis qui a détourné la tête.) Un officier près de ma pupille!... (Le regardant.) Ah! que vois-je!

ALEXIS.

Un officier qui vient solliciter Votre Excellence...

ORSAKOFF, à part.

Ces traits... cette ressemblance...

ALEXIS, à part.

Voilà le moment difficile.

ORSAKOFF, s'avançant près d'Alexis.

Monsieur, je vous reconnais...

ALEXIS.

Je n'ai jamais eu l'honneur de voir Votre Excellence.

ORSAKOFF.

C'est égal, vous êtes le lieutenant Alexis Zouboff?

ALEXIS.

Oui, général.

ORSAKOFF.

Qui avez été fait prisonnier à l'armée du Caucase?

ALEXIS.

Oui, général.

ORSAKOFF.

Parbleu!... c'est frappant! je m'en rapporte à ma pupille, qui le disait alors et qui avait raison... frappant de ressemblance. (A part.) O Prascovia!

ALEXIS.

Je viens vous dire, mon général...

ORSAKOFF, avec bienveillance.

Parlez! parlez!

ALEXIS.

Que dans le nouveau régiment où j'ai été appelé... je me suis bien battu; j'ai reçu deux blessures... et si vous daignez me protéger...

ORSAKOFF.

Je vous protégerai.

ALEXIS.

On me proposait pour le grade de capitaine...

ORSAKOFF, brusquement.

Non... ce n'est pas assez... Je vous proposerai à Sa Majesté comme lieutenant-colonel...

OLGA.

A merveille!

ALEXIS, à Orsakoff.

Permettez!...

ORSAKOFF.

Vous le serez, je le veux! vous avez reçu une blessure, que dis-je, deux blessures!

ALEXIS.

Mais, général...

ORSAKOFF.

Si vous dites un mot, je vous propose comme colonel.

OLGA.

Très-bien!

ORSAKOFF.

Il n'y a ni règlement ni ancienneté qui tiennent. La justice d'abord!

OLGA.

Mon oncle a raison.

ORSAKOFF.

N'est-ce pas?

OLGA, approuvant.

Colonel!

ORSAKOFF, avec force.

Je l'ai dit... il sera le premier sur la liste... et de plus, mon aide de camp.

OLGA, à Alexis, qui veut faire une objection.

C'est de droit, monsieur!

ALEXIS.

C'est trop de bontés!

ORSAKOFF, sévèrement.

Il n'y a pas à répliquer, morbleu! vous obéirez; la discipline avant tout! (D'un ton brusque.) Vous logerez ici... dans mon palais.

ALEXIS, avec joie.

J'accepte, général, j'accepte.

ORSAKOFF, de même.

Nous ne nous quitterons plus.

ALEXIS, de même, et regardant Olga.

Quel bonheur!

ORSAKOFF.

Et dès que ma pupille sera mariée, nous partons.

ALEXIS, avec frayeur.

Comment ! mariée?

ORSAKOFF.

Dès ce soir... dans la chapelle du palais, que je viens de faire disposer. La fête est commandée... nos amis prévenus... le czar consent.

OLGA.

Et si je refuse?...

ORSAKOFF, froidement.

Ce sera exactement la même chose... car, je le veux, et je ne reviens jamais sur mes décisions!

OLGA.

Et si j'en meurs?...

ORSAKOFF.

Tu ne mourras pas... Mais, laisse-nous... car j'ai à parler au colonel.

ALEXIS, étonné, regardant autour de lui.

A moi !

ORSAKOFF.

Oui, colonel, à l'instant même... Il faut que vous me donniez un quart d'heure d'entretien.

OLGA.

Mais, moi!... moi, mon oncle!

ORSAKOFF.

Toi, après! nous avons le temps ! mais lui... (A part.) c'est-à-dire moi... (Haut.) d'abord!

OLGA, en s'en allant.

Mon Dieu ! qu'est-ce que cela va devenir? (Rencontrant un regard du général.) Je m'en vais... je m'en vais...

(Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE XI.

ALEXIS, ORSAKOFF.

ALEXIS, à part.

Que diable a-t-il à me dire?

ORSAKOFF, s'avançant vers lui.

Monsieur le colonel...

ALEXIS, à part.

Il y tient.

ORSAKOFF.

Vous avez une sœur?

ALEXIS.

Oui, général.

ORSAKOFF.

Où est-elle en ce moment?

ALEXIS.

Où elle est... ma réponse va vous étonner peut-être?...

ORSAKOFF.

Elle ne m'étonnera pas; vous n'en savez rien?

ALEXIS.

C'est vrai.

ORSAKOFF.

Disparue tout à coup, et sans vous donner de ses nouvelles, vous ignorez son sort?

ALEXIS.

C'est vrai.

ORSAKOFF.

Moi, je le sais!...

ALEXIS.

Vous! (A part.) Il est bien habile.

ORSAKOFF.

Vous connaissez sa main?

ALEXIS, d'un air interdit.

Mais... certainement!

ORSAKOFF, lui présentant une lettre.

Lisez!

ALEXIS, à part.

L'écriture de Lanskoi. Je comprends!

ORSAKOFF, à Alexis, pendant qu'il lit.

Vous le voyez... elle est dans un couvent, où depuis trois mois, et, par un désespoir d'amour, elle doit avoir prononcé des vœux...

ALEXIS, feignant la douleur.

O ciel! ma pauvre sœur!

ORSAKOFF.

Rassurez-vous... sans un noviciat préalable, ces vœux sont nuls : le czar m'a promis de les annuler. (Geste d'effroi d'Alexis.) Car tout le monde, à la cour, prend part maintenant à cette passion, qui inspire un intérêt général.

ALEXIS, à part.

C'est fait de nous, nous n'en sortirons pas! (Haut.) Permettez...

ORSAKOFF.

Inutile, colonel, de vous en dire davantage. J'aime votre sœur, j'en suis aimé... Elle a eu tort de se croire oubliée, et la preuve...

ALEXIS.

Ah! mon prince! (A part.) Que le diable l'emporte!

ORSAKOFF, ôtant son chapeau et d'un ton solennel.

Je viens, monsieur le colonel, vous la demander en mariage.

ALEXIS, à part.

O ciel! (Haut.) A moi?

ORSAKOFF.

A vous!...

ALEXIS.

Ah! c'est trop... d'honneur! Ma sœur, d'abord, est sans fortune.

ORSAKOFF.

Ça m'est égal... elle m'aime!

ALEXIS.

Et puis, elle est loin d'être jolie.

ORSAKOFF.

Ça m'est égal... elle m'aime!

ALEXIS, à part.

A quel saint me vouer?... (Haut.) Et puis, je dois vous le dire, longtemps avant son entrée au couvent, elle était par moi promise... (A part.) Me voilà sauvé... (Haut.) promise à un ami...

ORSAKOFF.

Ça m'est égal... je le tuerai!

ALEXIS, à part.

Quel amour forcené! (Haut.) Mais moi, général, mes serments à moi, et la foi jurée...

ORSAKOFF.

Vous vous dégagerez! C'est moi qu'elle aime, vous le voyez; vous ne pouvez contraindre son inclination... Ainsi donc... c'est convenu... vous m'accorderez sa main.

ALEXIS, après un silence.

Non!

ORSAKOFF.

Non!... vous osez dire non! Eh bien donc! un combat à mort... seul arrangement possible!

ALEXIS.

Qui n'arrange rien... car enfin, général... si je vous tue...

ORSAKOFF.

Ça m'est égal !

ALEXIS.

Vous n'épouserez pas Prascovia, et si j'ai l'honneur d'être tué par vous, ma sœur ne peut pas épouser le meurtrier de son frère... Choisissez.

ORSAKOFF.

Ah ! c'est à en perdre la tête !... et si j'en croyais ma colère !... Écoutez... écoutez-moi... car il n'y a que moi ici de raisonnable !...

ALEXIS.

Vous croyez !

ORSAKOFF.

Oui, morbleu ! Voyons !... qu'est-ce que je vous demande ?... votre consentement ! et, en revanche, tout ce que vous voudrez de moi, tout ce que vous exigerez... je vous promets de vous l'accorder à l'instant... quelque absurde que ce soit !... Que diable ! voilà parler raison !

ALEXIS.

O ciel ! si j'osais !...

ORSAKOFF.

Osez !

ALEXIS.

Vous ne voudrez pas ?

ORSAKOFF.

Je voudrai.

ALEXIS.

Et vous vous fâcherez.

ORSAKOFF.

Je ne me fâcherai pas. (Avec colère.) Quand je vous dis, morbleu ! que je ne me fâcherai pas !

ALEXIS.

Je parie... que si.

ORSAKOFF.

Je parie que non.

ALEXIS.

Eh bien! j'aime votre pupille!

ORSAKOFF, avec colère.

Saprebleu !...

ALEXIS.

Vous voyez!

ORSAKOFF, se contenant.

Je ne dis rien.

ALEXIS.

Et je vous la demande en mariage.

ORSAKOFF.

Mille millions de bombes!

ALEXIS, s'en allant.

Quand je vous le disais!

ORSAKOFF, de même et le retenant.

Non... Vous voyez bien que je me tais, que je ne bouge pas!

ALEXIS.

Et si vous me l'accordez...

ORSAKOFF, après un instant d'hésitation.

C'est un mariage impossible.

ALEXIS.

Et celui de ma sœur l'est encore plus.

ORSAKOFF.

Ma pupille est promise.

ALEXIS.

Ma sœur l'est aussi.

ORSAKOFF.

Je suis lié, engagé, empêtré!

ALEXIS, avec colère.

Et moi donc!... (Après un instant de silence.) Mais, général, si nous cherchions à nous deux les moyens de nous dégager, l'un et l'autre...

ORSAKOFF, réfléchissant.

Oui, oui... je peux demander au prince, un ancien ami, de me rendre ma parole... et puis le czar m'a dit : « Choisis qui tu voudras. »

ALEXIS, avec joie.

O ciel!

ORSAKOFF.

Mais vous me promettez... vous me jurez...

ALEXIS, à part, avec frayeur.

Aïe! aïe!

ORSAKOFF.

Que votre sœur sera à moi...

ALEXIS.

Si vous la trouvez.

ORSAKOFF, avec joie.

Je la retrouverai.

ALEXIS.

Et si elle vous aime...

ORSAKOFF, de même.

Elle m'aime!

ALEXIS.

Et si elle vous le dit, devant moi!

ORSAKOFF.

C'est tout ce que je demande... Touchez là!

ALEXIS, à part.

C'est très-bien; mais maintenant comment tenir ma parole?

SCÈNE XII.

LES MÊMES; LANSKOI, entrant par le fond, et OLGA, par la droite, en toilette de mariée.

ORSAKOFF.

Ah! ma pupille et Lanskoi. (A Lanskoi.) Eh bien! la caravane est-elle arrivée?

LANSKOI, étonné.

La caravane!... (Se rappelant.) Oui... oui...

ORSAKOFF.

Et les dépêches pour vous... sont-elles arrivées?

LANSKOI.

Oui... oui...

ORSAKOFF.

Eh bien?

LANSKOI.

Pas encore distribuées!

ORSAKOFF.

Ah! je ferai destituer le directeur des postes. (Se retournant vers Olga.) Quant à vous, ma pupille, vous voilà, comme je l'ai ordonné, en costume de mariée... C'est bien... très-bien! Approchez! et pas un mot!... Vous n'épousez plus le prince Golowski.

OLGA, avec joie.

O ciel!

ORSAKOFF.

Silence!... Vous épousez le colonel Alexis Zouboff.

OLGA, de même.

Que dites-vous?

ORSAKOFF, sévèrement.

Pas d'opposition! pas de révolte! Je l'ai dit... je le veux! et je ne reviens jamais sur mes décisions.

LANSKOI, étonné.

Comment, général... vous consentez?...

ORSAKOFF.

Pas d'observation... je n'en souffre pas... Je vais voir avant tout le prince Golowski. Sa Majesté veut, je vous l'ai dit, que je lui présente la mariée. . Venez donc, ma pupille.. (A Lanskoi et à Alexis.) Et vous, messieurs, à ce soir...

(Il sort avec Olga par le fond.)

SCÈNE XIII.

ALEXIS, LANSKOI.

LANSKOI, stupéfait.

Ah! çà, mon cher... c'est de la magie, de l'enchantement... nous sommes en pleines *Mille et une Nuits*... Qui a pu produire un tel changement?... un pareil coup de théâtre?

ALEXIS.

Ma sœur... toujours ma sœur!

LANSKOI.

Que, de mon autorité privée, j'avais placée dans un couvent.

ALEXIS.

Je le sais!

LANSKOI.

Mais tu as fait bien mieux encore... Et comment diable as-tu pu obtenir, pour toi, le consentement du général?

ALEXIS, avec un désespoir comique.

Il m'a fallu sacrifier ma sœur, la lui accorder en mariage.

LANSKOI.

Que me dis-tu là?

ALEXIS, riant.

C'était la condition *sine quâ non!*

LANSKOI.

Lui faire une pareille promesse!

ALEXIS.

Impossible de faire autrement.

LANSKOI.

Comment la tiendras-tu?

ALEXIS.

Je n'en sais rien.

LANSKOI.

Quand il découvrira, ce qui ne peut tarder, à quel point on s'est moqué de lui!...

ALEXIS.

Mais où en sont les choses, il y a autant de danger à s'arrêter qu'à poursuivre sa route!...

LANSKOI.

C'est vrai!

ALEXIS.

Il sera aussi furieux en apprenant la vérité maintenant, que plus tard... Il perdra alors ma sœur, et je perdrai Olga... autant que celle-ci me reste...

LANSKOI.

Mais il t'enverra en Sibérie!

ALEXIS, avec amour.

Ça m'est égal... je serai marié!

LANSKOI.

Mais il te tuera!

ALEXIS, avec exaltation.

Qu'importe! j'aurai été marié!

AIR.

Je brave tout... la Sibérie !
La furie
Du tuteur
Vengeur !
La mort !
Quel heureux sort !
Oui, qu'à ses pieds je vive une heure
Que j'y meure !
Y finir mes jours,
Mourir d'amour... j'y cours...

Aux pieds de la chapelle,
O moment
Enivrant !
Le prêtre nous appelle,
Le bonheur nous attend.
A l'ami le plus tendre,
J'en demande pardon...
Je ne puis plus entendre
La voix de la raison...

Je brave tout... la Sibérie ! etc.

Ce rêve, auquel j'aspire,
Peut n'avoir qu'un seul jour,
Mais un jour de délire,
De bonheur et d'amour !
Nous n'aurons en ménage
Que des instants heureux.
Rare et doux mariage,
Avant-coureur des cieux !...

Je brave tout... la Sibérie ! etc.

(Il sort vivement, et monte précipitamment l'escalier du fond.)

SCÈNE XIV.

LANSKOI, seul, l'appelant.

Alexis! Alexis!... Je ne puis cependant pas le laisser courir à une perte certaine, inévitable, sans tâcher de l'en préserver, sans chercher du moins à lui venir en aide... Le voilà marié, lui, c'est bien... mais c'est l'autre, à présent, le terrible Orsakoff, qu'il s'agit d'établir... et ce n'est pas facile... à présent surtout que sa passion est connue de toute la cour... Être aimé est devenu pour lui un point d'honneur, une question d'orgueil et d'amour-propre!... (Réfléchissant.) C'est l'amour-propre d'abord, qu'il faudrait sauvegarder... Si l'on en venait à bout, on aurait bon marché du reste... Mais comment? avec un amour aussi désordonné que le sien!...

COUPLETS.

Premier couplet.

Il aime trop, c'est trop souffrir!
Tel autre, hélas! n'a rien dans l'âme,
Et lui, le cœur rempli de flamme,
S'en va languir et dépérir!
O vous, langoureux troubadour,
Qui vous mourez par trop d'amour,
Savez-vous bien ce qu'il faut faire?...
Donnez vos amours superflus
A qui n'a pas le nécessaire,
Et personne ne mourra plus!

Deuxième couplet.

Vous dont je plains le triste sort,
Trésor d'amour, veuve adorable,
Vous qui pleurez, inconsolable,
Le jour, la nuit... bien plus encor;

Sensible veuve, ô tendre cœur !
Qui mourez par trop de douleur,
Savez-vous bien ce qu'il faut faire?
Donnez vos regrets superflus
A qui n'a pas le nécessaire,
Et personne ne mourra plus !

O Prascovia! viens encore à notre secours!... Ah! quelle idée!... et pourquoi pas?... aux grands maux, les grands remèdes! (Il va s'asseoir à la table à droite, où deux flambeaux brûlent allumés, et se met à écrire avec agitation.) Il n'y a pas de temps à perdre... (On entend au fond une musique religieuse.) On les marie!... (Écrivant toujours.) Hâtons-nous... et notre anneau... non, le sien, que j'oubliais... (Après avoir pris dans sa poche l'anneau qui lui a été envoyé par le général, il le met sous enveloppe avec la lettre.) Cachetons la lettre... (Prenant un cachet sur la table.) Non, pas avec ce cachet... (En prenant un sur lui.) Avec le mien...

(Il cachette la lettre après y avoir mis l'anneau.)

SCÈNE XV.

LANSKOI, ORSAKOFF, venant du fond.

ORSAKOFF, à Lanskoi.

Je sors de la cérémonie!

LANSKOI.

Je m'y rendais, Excellence.

ORSAKOFF.

Tout est fini...

LANSKOI.

Une belle action que vous avez faite là... et j'ai quelque idée que vous en serez récompensé.

ORSAKOFF, avec joie.

Oui ! j'épouse Prascovia, son frère y consent.

LANSKOI.

Et mieux encore...

ORSAKOFF, avec joie.

La caravane est arrivée?

LANSKOI.

Oui.

ORSAKOFF, de même.

Avec des dépêches?...

LANSKOI.

Oui... une lettre à mon adresse, avec ces mots : « pour « remettre à Son Altesse le prince Orsakoff. »

FINALE.

ORSAKOFF, la lui arrachant des mains, et allant s'asseoir près de la table à droite, où brûlent également deux flambeaux ; il regarde la lettre et la porte à ses lèvres.

Oui! c'est bien son écriture!
(Lisant.)
« Quand vous lirez ces mots, j'aurai cessé de vivre! »
(Poussant un cri.)
Juste ciel!

LANSKOI, à part.

Les grands coups! seul parti qu'il faut suivre!

ORSAKOFF, continuant de lire.

« Cruel! votre abandon m'a conduite au tombeau!
« Gage de votre foi, je vous rends votre anneau! »
(Le regardant.)
C'est le mien... c'est bien lui!
(Continuant de lire.)
« Ce n'est qu'avec la vie
« Qu'il devait me quitter!... Pensez à votre amie...
« Qui meurt d'amour pour vous! »
(Avec étonnement.)
Mourir d'amour pour moi!
O Prascovia! mon idole!

Prodige de vertu, de constance et de foi !
(Avec douleur.)
Mourir d'amour pour moi !
(Avec fierté.)
D'amour pour moi ! pour moi !

LANSKOI, à part, le regardant.

Hélas ! ce dernier mot malgré lui le console,
Sur un souffle d'orgueil la tristesse s'envole,
Et bientôt sa douleur s'adoucira, je croi !
(On entend au dehors le bruit d'un cortège qui s'avance.)

LANSKOI, avec joie.

Les mariés !

ORSAKOFF, avec désespoir et montrant sa lettre.

Son frère !... il ne sait pas encore
Le coup affreux...

LANSKOI, vivement.

Ah ! tâchons qu'il l'ignore
Le plus longtemps possible !

ORSAKOFF, l'approuvant.

Oui !

LANSKOI, à demi-voix et avec emphase.

La mort de sa sœur
En un long jour de deuil changerait son bonheur !

ORSAKOFF.

Il a raison ! cachons-lui ma douleur !

LANSKOI.

Nos douleurs...

SCÈNE XVI.

ORSAKOFF, LANSKOI, ALEXIS, tenant la main d'OLGA suivie et précédée d'un brillant CORTÈGE.

LE CHŒUR.

Ils sont unis ! O jour d'ivresse !

Moment de joie et de tendresse,
Le ciel récompense en ce jour
Et leur constance et leur amour !

ORSAKOFF, contemplant avec tristesse Alexis, qui presse Olga contre son cœur.

Pauvre jeune homme !

ALEXIS, rencontrant ses regards.

Qu'a-t-il donc !

ORSAKOFF, de même.

Que je le plains !

ALEXIS, bas à Lanskoi et à Olga.

Il me plaint ! la tempête
Déjà va-t-elle éclater sur ma tête ?
(Regardant Olga.)
Ah ! c'est trop tôt mourir !

LANSKOI, gaiement et à voix basse.

Eh non !
Réunis bien tout ton courage,
Tout ton courage fraternel...
Ta sœur... nous gênait tous... je l'ai tuée !

ALEXIS, avec surprise et joie.

Ah ! ciel !

ORSAKOFF, à lui-même.

Morte d'amour ! Des vertus, vrai modèle,
Car la femme ici-bas
Qui meurt d'amour...

LANSKOI, à part.

Est celle
Qui n'existe pas !

LE CHŒUR.

Ils sont unis ! O jour d'ivresse,
Moment de joie et de tendresse,

Le ciel récompense en ce jour
Et leur constance et leur amour!

(Orsakoff presse la lettre de Prascovia contre son cœur et tombe assis sur le fauteuil à droite. Alexis, à gauche, presse Olga contre son cœur. Lanskoi au milieu du théâtre, contemple en souriant ces deux tableaux.)



TABLE



Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau. 321.6.80.


INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS